

HISTOIRES DE TEMPS ET D'AUTRES

Recueil de nouvelles
~60 000 mots

Version du 18/01/2021

Alexandre SAINT-DIZIER
243 rue saint jacques 75005 PARIS
06 12 01 19 46
le.saintdiz@gmail.com
www.lamanifesterie.fr

SOMMAIRE

1 - Attentat au confinement	4
2 - Covida Diabolica	22
3 - Life is Life	39
4 - Virus fatal	48
5 - Autres discours	80
6 - La vadrouille de l'âge	94
7 - D'échec et de coquillettes fraîches	119
8 - Encapsulé	136
9 - La pression du port	165
10 - L'affaire Scifus	177

*« La pire des catastrophes c'est, de peur de perdre une existence misérable,
de perdre ce qui fait la raison même de vivre »*
Juvénal

Attentat au confinement

*« C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon coeur a tant de peine ! »*
Paul Verlaine

Antoine esquisse un sourire en voyant qu'il arrive en même temps qu'Hector devant la grille où ils se sont donné rendez-vous. Les rues sont désertes, les maisons semblent vides. Sans un mot, dans une coordination complice, Hector place ses mains contre les barreaux pour qu'Antoine puisse s'y appuyer et d'un geste souple, passer par-dessus le portail aux pics assassins. Une fois de l'autre côté, il fait de même pour son ami et tous deux pénètrent le jardin. D'un rapide coup d'œil aux alentours, ils s'assurent qu'ils ne sont pas observés ; ils traversent tout de même la pelouse en trotinant jusqu'à la couverture rassurante du bois. Les gardiens ne se déplacent jamais qu'en voiture électrique et on les entend grésiller au loin par ce silence végétal ; mais on ne sait jamais.

Cela fait un mois qu'ils viennent tous les jours profiter de cette nature domestique revigorée par son isolement. Ils rentrent dans le parc quelques heures avant le coucher du soleil et partent une fois qu'ils s'en sont abreuvés, jonchés sur les statues surplombant l'horizon. Plus qu'une habitude, c'est devenu une évidence pour eux de se retrouver et, ensemble, d'arpenter au hasard ces chemins qu'ils connaissent par cœur. Ils savourent à chaque fois le calme et la discrétion de leur escapades comme une aventure paisible, que l'excitation de braver l'interdit couplée à la conviction de ne rien faire de mal colore d'une teinte merveilleuse, comme si chacun de leur pas était la réalisation parfaite et continue d'un fantasme inavouable. Ils ne font effectivement que rendre un hommage sincère à ce lieu dont ils se sentent à la fois les hôtes privilégiés et les légitimes possesseurs, non pas en vertu de règles autoritaires et abstraites, mais par constat, parce qu'ils sont les seuls à l'aimer assez pour se donner la peine d'en profiter. Ils s'y baladent avec délice et gravité, évitant les espaces dégagés, se cachant au passage du gardien, tressaillant au moindre bruit suspect mais s'y sentant chez eux, comme des empereurs voulant rester incognito à la fête foraine. Ils marchent le plus souvent en silence ou au rythme de longues conversations intimes quand ils s'enivrent assez pour oublier leur statut de fraudeur ; et terminent leur virée face au soleil couchant qui, ce soir-là et comme tout les soirs, descend tranquillement vers l'horizon comme s'il n'était pas au courant de la tragédie s'abattant sur ses admirateurs. Aussitôt le soleil disparu, les deux compères frissonnent de concert dans la fraîcheur du crépuscule printanier, et pressent le pas vers la sortie et la chaleur artificielle de leurs foyers respectifs. Antoine, un peu las, donne un coup de pied résigné dans une pile de feuilles mortes.

- J'en ai marre, Hector. J'en ai marre.

Hector regarde rapidement Antoine, puis laisse retomber son regard au sol, donnant à sa démarche un air pensif et attentif.

- C'est pas que je me lasse de tout ça, continue Antoine en montrant avec respect les alentours du chemin, c'est pas que je suis malheureux ou quoi, c'est juste que c'est pas net, toute cette histoire. Je ne saurais pas dire exactement quoi, mais je le sens de plus en plus fort. C'est pas que je me plains ou que je trouve ça injuste mais je trouve ça malsain. C'est trop absurde, trop logique. C'est à la fois ridicule et courageux, dangereux, calme... Ça ne peut plus durer, ça ne devrait plus durer, et pourtant ça continue. Ça m'opprime. Ça m'énerve, je sais pas quoi faire.

Hector regarde l'horizon, laissant résonner les mots d'Antoine, comme s'il attendait que l'obscurité naissante réponde à sa place.

- Je comprends. J'en ai aussi marre. Mais on peut rien y faire.

Antoine soupire, légèrement soulagé par l'empathie d'Hector, qu'il sait de toute façon acquise, mais déprimé à l'idée que ce dernier ne puisse être davantage réconfortant qu'en partageant son impuissance.

Antoine ouvre la porte de chez lui et entend le vacarme familier de la télévision. Son père, assis sur le canapé, le regarde avec bienveillance enlever son manteau et lui fait un signe de main.

- Tiens Antoine, tu tombes bien, viens voir !
- Qu'est ce qu'il y a ? répond Antoine en finissant de ranger ses chaussures.
- Apparemment, il y a eu un attentat cet après-midi.

Antoine fait une moue sceptique. Cela lui semble complètement surréaliste, même en se souvenant subitement de l'omniprésence de ce thème il n'y a même pas un an. C'est vrai qu'il a carrément disparu de la scène médiatique, sans aucune raison apparente, comme si c'était juste passé de mode. La voix saccadée et faussement assurée de la journaliste coupe court à ses réflexions :

« ...cela s'est fait très vite et la police n'a pas eu le temps de réagir. Il s'agirait... »

- Elle est trop occupée à contrôler les honnêtes gens, commente son père en hochant la tête.

«... d'individus, une cinquantaine environ dont les agissements ont enflammé les réseaux sociaux. C'est apparemment la troisième manifestation de ce type en quelques jours. Ces militants se retrouvent sur une place publique qu'ils ont choisie à l'avance, puis se regroupent brusquement en son centre au signal d'un coup de sifflet. Les images de cette scène n'ont pas manqué de se propager sur les réseaux sociaux, jusqu'à en devenir virales, si vous me pardonnez l'expression, et provoquent de nombreuses polémiques et réactions virulentes de la part des internautes. Les organisateurs de cet acte, qu'ils surnomment "l'opération gros câlin", le revendiquent comme étant un attentat anti-confinement, ou, selon leur terme, "un attentat à la connerie, mais finement". Ils ont publié une vidéo qui dépasse déjà le million de vues et dont nous allons vous passer quelques extraits. C'est un message qui fait évidemment controverse et qui semblerait aller à l'encontre de l'effort collectif contre le coronavirus.

Nous avons avec nous Léa, infirmière, qui a bien voulu avoir la gentillesse de nous accorder un peu de temps malgré ses horaires extrêmement chargés.

- Bonjour Léa, merci d'être avec nous ce soir, nous voudrions avoir vos réactions vis à vis de cet acte de cet après midi qui laisse beaucoup d'entre nous perplexes. Qu'en pensez-vous ?
- Bonjour, personnellement je trouve ça scandaleux et irresponsable. Le confinement est difficile, pour certains plus que d'autres, mais ça l'est pour tout le monde. Mais certains ne se rendent visiblement pas compte du nombre de vies que l'on sauve chaque jour. Mais c'est sûr que bien au chaud dans son canapé, on ne réalise pas, on aimerait bien aller au cinéma, au bar. Mais si ces gens avaient une idée de l'enfer que l'on vit dans les hôpitaux, ils, enfin,... J'aimerais bien les y voir, tiens. On a même pas de vaccin, on manque de masques, de moyens, de temps. Il nous manquait plus que ça ! S'ils veulent faire les malins, libre à eux, mais qu'ils ne viennent pas se plaindre ensuite s'ils tombent malades. On lutte comme des forcenés, mais, moi ça me rend malade... Je veux dire, j'aime mon métier, je suis fière de pouvoir aider comme je peux, mais ces gens-là, ça ne me donne pas envie de les soigner. Ils pourraient rester sagement chez eux comme tout le monde, au moins par respect pour nous. Je ne leur demande pas de sourire ni d'applaudir à 20h, mais juste d'avoir un peu de jugeote !
- Merci Léa pour ce témoignage. De nombreuses personnes se sont également exprimées sur Twitter, en colère, face à ce comportement, qualifié de "doigt d'honneur à l'humanité enfoncé avec toute la fougue de l'inconscience", ou encore "d'acte de barbarie hippie", hippies à qui on demande de "faire l'amour, pas de la merde". Peu d'internautes ont manifesté leur soutien à ces militants, qui restent pour le moment anonymes, à part celui qui semblerait être leur porte-parole et qui a exprimé son point de vue par une vidéo dont voici quelques extraits. »

La figure de la journaliste se décale dans un coin de l'écran pour laisser place à la fameuse vidéo. Il s'agit simplement d'un homme aux rides sèches et marquées, assis dans son séjour, une pièce sobre mais bien décorée. Il semble avoir beaucoup vécu et dégage un dynamisme et une jovialité contrastant étonnamment avec son air voûté et immobile. Il regarde la caméra en souriant, l'air doux et espiègle, comme s'il s'apprêtait à donner des sucreries parfumées aux épinards à ses petits enfants. Finalement, il se racle la gorge et se met à parler d'une voix calme, très timbrée de vieux combattant.

« Bonjour, je m'appelle René, j'ai 82 ans.

Le confinement, y'en a marre. C'est idiot et tout le monde le sait. C'est une spirale sans fin, on va droit dans le mur. Mais ça personne n'ose le dire, ou alors à demi-mot. J'en vois certains même qui osent pas y réfléchir parce qu'ils ont trop peur de mourir. Vous êtes censurés, vous ne pouvez pas vous exprimer. Si vous l'ouvrez, on va vous dire que vous êtes pas assez en danger. Mais moi, j'le suis en danger ! Héhé. Moi j'peux, et j'm'en fous. Si j'attrape le COVID, je meurs. Et alors ? Tant mieux, quelqu'un d'autre prendra ma place. J'ai pas peur. De mon temps, y'avait des gripes bien plus coriaces que ça, et on en faisait pas tout un fromage. A c'train là, ça va finir où ? Dans dix ans, on s'enferme pour une épidémie de rhume ? Hé ! [...] Alors avec les copains, on a lancé l'opération "Gros Câlin". C'est un attentat, un attentat à la connerie. Mais sans bombe ! Le concept est simple : ceux qui veulent

se retrouvent pour un gros calin collectif. Comme ça, dans la joie et la bonne humeur. Héhé. Rien d'autre. Juste un câlin et vous rentrez chez vous. Rien de plus. On oblige personne, juste ceux qui veulent. [...] J'ai montré l'exemple, maintenant à vous les jeunes, allez-y. Je peux pas faire plus, faut y mettre un peu du vôtre, nom de Dieu. Montrez à ce foutu virus qu'il vous fait pas peur, qu'il vous empêche pas de vivre, de vous aimer. Montrez moi que l'on vit dans un monde où l'on peut encore se faire des câlins, ou l'on peut vivre autrement que par internet ! [...] Vous faites pas de bile pour nous, les anciens, on est pas né d'la dernière pluie, on sait rester chez nous sans qu'on soit obligé. La télé-retraite, on commence à bien connaître, Héhé. Vous en faites pas. Y'a que les vieux schnocks comme moi qui crèveront. Tant mieux, ça vous aidera à résoudre votre problème de retraite. Vous les jeunes, vivez, respirez, rigolez, nous regardez pas agoniser. [...] Je sais que vous êtes des malins, faites-le, parlez sur vos réseaux ou je ne sais quoi, vous faites ça bien quand il s'agit de bloquer les écoles. Héhé. Ayez confiance, je compte sur vous. »

« Voilà le message de cet homme qui semblerait être le porte parole et l'instigateur de ce mouvement, reprit la journaliste, et qui était présent sur les lieux de « l'attentat » comme on peut le voir sur ces images. Le gouvernement ne s'est pas prononcé quant aux implications d'un tel acte ni aux éventuelles mesures de répression, mais tout semble présager que les choses ne vont pas en rester là. Nous avons aussi l'avis d'un....»

- Ça alors ! s'exclame le père d'Antoine, ça va foutre un sacré bordel.

Antoine reste pensif devant l'écran de la télévision, qui continue à broder autour de l'événement. Il lui semble avoir vu quelque chose, mais il n'en est pas sûr. Il retourne dans sa chambre, cherche la vidéo sur internet et n'a aucun mal à tomber dessus, étant partagée et commentée de tous bords. Il lit quelques commentaires avec indifférence, puis regarde la vidéo du câlin avec attention. L'opération a duré 5 minutes. C'est d'abord un attroupement serré et silencieux, puis à un autre signal, tous les participants s'allongent sauf René, seul à rester debout, au milieu, l'air extrêmement satisfait. Cela met ainsi en évidence son acte de bravoure sans dénaturer le mouvement, dont il est comme le fer de lance. Il a l'air de s'amuser comme un fou. « Pas con, se dit Antoine. » Il arrive enfin au moment qui l'intéresse, et met en pause la vidéo. Oui, c'est bien elle. Il a reconnu sa professeure de biologie, avec ses cheveux châtain et son nez retroussé. Son cœur se met à battre d'excitation. Il s'est comme contenu jusque là, de peur d'être déçu, mais maintenant il tremble sous l'émotion, comme en arrivant à un moment crucial de son existence. Il se lève et marche un peu dans sa chambre pour laisser sortir des pensées trop à l'étroit sur sa chaise. Cet acte, c'est vraiment de la bombe. Un parfait mélange de dissidence et de bienveillance. On ne peut, sans mauvaise foi, ni le condamner, ni le louer ; il est moralement intouchable, insaisissable au jugement, comme l'atmosphère l'est à la poigne. Il serait même absurde d'argumenter pour ou contre. Chacun y voit ce qui lui plait mais personne ne peut en résoudre le paradoxe. Et Antoine, ce qu'il y voit, c'est une évidence. Cet acte, il le *comprend*, il veut en faire partie. Il faut qu'il contacte sa prof. L'idée de lui envoyer un mail lui déplaît, de peur de ne pas supporter l'attente de sa réponse ou pire, de n'en recevoir aucune. Et puis, il en a marre des mails. Il doit l'appeler. Absolument. A cet instant, son téléphone se met à

vibrer. Son cœur exulte, mais ce n'est que Hector. Il sourit face à sa naïveté et pour ignorer sa déception.

- Attends gros, je te rappelle dans 5 minutes.

Il se souvient subitement qu'il a son numéro. C'est elle qui encadre son projet facultatif de fin de licence, elle le lui avait donné au cas où il ne la trouvait pas dans le dédale de son laboratoire, mais il n'avait jamais eu besoin de l'utiliser. Ainsi, ce numéro est là, juste devant lui, par miracle, dans son carnet d'adresse. « La vie tient finalement à peu de choses », pense-t-il. Il le compose, vérifie quatre fois qu'il ne se trompe pas, et respire un grand coup et appuie sur l'icône d'appel. Le téléphone sonne une fois et quelqu'un décroche.

- Allô oui ?
- Euh Allo, euh Julie ?! répondit Antoine, confus, ne s'attendant pas à ce qu'elle décroche aussi vite.
- Oui, qui est à l'appareil ?
- Euh oui bonjour c'est Antoine, un de vos élèves au cours de Biologie moléculaire que vous donnez cette année.
- Ah bonjour Antoine,...

Antoine prend une grande inspiration.

- Euh voilà, je veux pas vous causer d'ennuis, je vous ai reconnu sur l'attentat cet après-midi, enfin je crois, je veux dire, je voulais savoir, enfin, si jamais euh vous aviez d'autres, enfin déjà je veux dire que j'ai trouvé ça super et euh je..
- J'ai compris, demain 18h05 sur la place de la Mouette. Je te laisse, je n'ai pas trop le temps de parler. A demain !

Elle a raccroché. Il s'empresse de rappeler Hector.

- Yo Antoine, t'as vu ce qui s'est passé cet aprem ? C'est fou !
- Ouais, plus que tu ne le crois, figure-toi que je connais quelqu'un qui l'a fait. Je sais quand sera le prochain.
- Nan sérieux !
- Je te jure !
- Et tu vas faire quoi ?
- Comment ça ? Bah je vais y aller évidemment. On y va ensemble ?
- Euh, je sais pas, je suis pas sûr, ça sent pas très bon cette affaire
- Attends sérieux ?! Tu me disais que t'en avais marre du confinement, et que tu trouvais ça aussi absurde que moi. Enfin y'a des gens qui mettent cette absurdité en évidence. C'est génial.
- Ouais je comprends, mais bon, enfin c'est où ? Si c'est trop loin ça va être galère d'y aller.
- M'enfin Hector, on est allé au parc tous les jours ! Il suffit de remplir plusieurs feuilles de déplacement avec des adresses réparties sur le chemin, on y va à pied et c'est bon.
- Ouais, nan mais je sais pas, c'est risqué.
- Mais attends et René, tu l'as vu non ? tu ne crois pas qu'il risque plus sa peau lui ? Ils vont pas nous coffrer pour nous être fait un câlin. C'est la plus belle manifestation que

j'ai vue de ma vie, je ne vois même pas comment ça pourrait dégénérer. Même les black blocs ne sauront pas comment s'incruster.

- Je sais pas, René il est peut être immunisé, ou fou. Ça va faire du vilain tôt ou tard, je préfère pas y être mêlé.

Antoine bouillonne au téléphone, il a envie de hurler à Hector sa lâcheté, mais se retient. Il sait au fond de lui qu'argumenter ne sert à rien. Hector n'en a simplement pas envie. Il se sent tout de même terriblement trahi.

- Tu me déçois Hector, tu crois que les révolutions se font sans risque ?
- Quelle révolution ? Tu crois quoi, que ça ne va pas dégénérer ? Quand bien même vous resterez bien propres dans votre action, les flics vont vous tabasser, les gens vous détester, c'est tout ce que vous allez y gagner. Je parie même que pour une fois les syndicats viendront leur prêter main forte. Les gens sont tendus, ils vont s'acharner contre vous. Ils ont trop peur de la mort pour vous écouter. Je dis pas que l'idée est pas stylée, mais pas pour moi. Faut laisser faire.
- Mais c'est ça qui se fait. Avec ou sans nous. J'suis sûr qu'il y a plein de gens qu'en ont leur claque de cette histoire. René, c'est pas con ce qu'il dit, c'est fort. Et puis on verra bien, si on se fait tabasser, c'est qu'on a eu raison d'agir. C'est même que c'était urgent, que les gens sont vraiment devenus fous.

Antoine raccroche avec amertume. Tant pis, il ira tout seul, c'est peut-être mieux comme ça. Il se doute bien que ça implique des risques, mais la vie n'est elle pas risquée ? Il doit le faire, sinon il le regrettera toute sa vie. C'est là son destin, il sent son appel impératif. Il sourit, il se sent vivant comme jamais, il se sent déjà faire partie du câlin, c'est jouissif. Il réalise qu'il n'a aucune idée dans quoi il s'embarque, il se sent complètement dépassé. Qu'importe. Tout ce qu'il sait, c'est qu'ils ont ouvert une brèche dans la morale, ils ont trouvé une faille dans sa rigidité et son incohérence ; et que son rôle à lui, c'est d'aider l'humanité à s'y engouffrer.

Le lendemain, Antoine arrive avec 30 minutes d'avance au lieu-dit. Il tourne nerveusement autour de la place, observant autour de lui. Aucune trace de police ni de CRS en vue, cela le rassure un peu. Il remarque rapidement d'autres personnes ayant le même air évasif que lui. Il sent la tension et l'excitation monter, il y a de plus en plus de gens sur la place, on distingue de plus en plus facilement les simples passants de ceux qui font semblant de l'être. L'heure approche. Soudain, René apparaît : il sort d'une voiture qui file aussitôt. L'air digne, il se dirige lentement vers le centre de la place. Tous les faux-passants l'ont remarqué et s'efforcent de ne pas le regarder. Lui semble très détendu. « Au moins il s'en fout lui, il s'amuse, il a rien à perdre. Ça doit être cool d'être vieux, se dit Antoine. » René est déjà au milieu de la place, mais ne bouge pas. Qu'attend-il ? Un groupe de six personnes s'approchent de lui d'un air décidé, Antoine y reconnaît Julie. Ses compagnons portent des sacs de matériels et une sorte de structure en bois, à mi chemin entre un brancard et une chaise à porteurs, qu'ils posent au sol arrivés au niveau du vieux militant, pour qu'il puisse

s'y installer tranquillement. Puis, les plus costauds d'entre eux en attrapent les hampes et soulèvent leur leader au-dessus de la foule, à la fois bien en évidence et à l'abri de toute contamination. C'est à ce moment que René souffle dans son sifflet.

La majorité des gens de la place, qui avaient arrêté de faire semblant de se balader depuis longtemps, se mettent à courir vers le "gros câlin" naissant avec en son centre, surplombant la foule, René, arborant un haut-parleur et un drapeau, mettant en valeur le slogan : « Nous sommes plus qu'une quarantaine ! ». Antoine est dans les premiers arrivés et se retrouve compressé au milieu du rassemblement. Il y a beaucoup plus de gens que les précédentes fois, au moins trois ou quatre cent personnes, mais la taille du regroupement reste modeste. L'ensemble est assez silencieux, certaines personnes venues en groupe discutent et commentent, d'autres se saluent en riant. Antoine se sent bercé par la solidarité de la foule et son étreinte puissante et agréable.

Quelqu'un tousse, tout le monde éclate de rire. René, pendant ce temps, interpelle les passants, blaguant et leur proposant de rejoindre le mouvement avec plus ou moins de bon goût. La plupart ne l'écoutent pas et se mettent à filmer, certains viennent se rajouter au maelstrom et d'autres, plus rares, manifestent à voix haute leur désapprobation et leur mépris par des insultes timides. Mais au fond, tout le monde attend la police, par curiosité, ou simplement parce qu'il ne manque plus qu'elle pour que les choses sérieuses commencent. Des sirènes retentissent au loin. Ils n'ont pas été longs à réagir. Trois cars de CRS approchent. René prend tout à coup un air grave en s'adressant aux manifestants :

- Merci à tous d'être là. C'est très courageux, mais les choses risquent de se gâter à partir de maintenant. Il est encore temps de se barrer pour ceux qui n'ont pas les couilles d'aller jusqu'au bout. Croyez-moi, il va vous en falloir ! On ne sait pas comment les flics vont réagir, mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ne vont pas faire la dentelle. Y'aura sûrement des lacrymos, ça va faire du vilain. Soyez préparés !

La police a évacué la place et encerclé le câlin. Un long moment passe. Le temps semble interminable. Les agents déjà sur place n'osent visiblement pas prendre d'initiative dans cette situation délicate et attendent des ordres pour agir. Finalement, une voix sortie d'un haut-parleur demande aux participants de se séparer de leur plein gré, sans quoi ils seront contraints d'employer la force. Cette dernière menace fait ricaner René, qui s'exclame : « Ils pourraient simplement nous laisser tranquille ! ». Quelques minutes encore, et une grenade éclate. Antoine entend les gens des extrémités suffoquer, il respire dans son pull en fermant les yeux. René et sa clique avaient visiblement prévu des bâches pour stopper l'infiltration de la fumée, ainsi que des masques à gaz pour les premières lignes. Deux des manifestants, particulièrement bien équipés, sont chargés de rejeter les grenades lacrymogènes loin du câlin, que René fait manoeuvrer pour l'éloigner des fumées. La parade est assez efficace et même si quelques participants se sont rendus à l'interpellation musclée des forces de l'ordre, les grenades suivantes sont sans effet. Il reste encore plusieurs centaines de personnes dans le câlin.

Un long moment passe encore, le temps que la police change de stratégie. Un camion s'approche, Antoine ne peut pas voir, mais René les avertit qu'il s'agit d'un canon à eau, et qu'il est surtout dangereux pour les yeux. Le jet d'eau éclate sur l'ensemble du câlin. Les bâches, efficaces contre la fumée, ne peuvent être tenues en place face à la pression du canon.

Un sentiment de panique envahit peu à peu le groupe, que René essaye tant bien que mal de calmer. Le canon semble l'éviter délibérément de peur des retombées médiatiques. Quelques militants hurlent de douleur et se détachent du groupe pour souffler et insulter les CRS, qui se tiennent au loin derrière leur bouclier, avant de retourner dans le câlin de l'autre côté du jet d'eau. Finalement, le câlin réussit tant bien que mal à s'éloigner jusqu'à atteindre la barrière de CRS, qui n'apprécient visiblement pas les éclaboussures qu'ils reçoivent. Le canon s'arrête, les CRS reculent un peu, mais la proximité subite est troublante. Certains manifestants se mettent à tousser de manière provocatrice vers les CRS. Un des manifestants crache même sur un bouclier, d'autres lancent des insultes et des menaces. La plupart essayent d'apaiser les tensions, mais on ne les entend pas. René gueule dans son haut-parleur, mais ce qui en sort est totalement inintelligible. Leur voix se noient dans un brouhaha chaotique et agressif. Finalement, un CRS attrape le bras d'un des tousseurs les plus virulents et le tire hors du câlin. Le reste des forces de l'ordre ne tarde pas à l'imiter et une mêlée singulière commence. Les manifestants s'accrochent de toutes leurs forces entre eux, pour résister aux assauts de leurs agresseurs qui cherchent à les séparer. Des coups s'échappent de part et d'autre. Certains CRS perdent patience, usent de leur matraque pour faire lâcher prise, d'autres foncent carrément dans le tas. Des gens hurlent de douleur, s'effondrent. Certains se libèrent volontairement pour leur porter secours, mais sont immédiatement attrapés et mis au sol par les forces de l'ordre. Antoine n'est pas encore en première ligne, mais sent que son heure ne va pas tarder. Il sent l'adrénaline monter et pense à Hector, qui doit être en train d'essayer de le reconnaître sur les pixels de son poste de télévision. Il prépare ses prises autour de lui, et sent ses compagnons faire de même. Finalement, un policier arrive à créer une faille dans la structure à sa droite, déstabilisant l'ensemble. Plusieurs manifestants lâchent en même temps et une couche de cinq ou six personnes tombent au sol sur les CRS, qui chutent avec eux. Antoine est propulsé sur le côté, au centre de la faille. Il se relève et court vers le câlin ou ce qu'il en reste. Mais un CRS l'attrape par la capuche et il tombe en arrière. Antoine se débat de toutes ses forces, essaye d'enlever son pull pour pouvoir rejoindre le groupe. Mais à ce moment, une autre rangée de CRS trébuche sur les manifestants encore au sol et perd l'équilibre. L'un d'eux tente de se rattraper en s'appuyant sur son bouclier, qui atterrit sur la gorge d'Antoine. Il arrête immédiatement de se débattre. Il n'a même pas eu le temps de fermer les yeux.

EPILOGUE

Françaises, Français,

Je ne vous apprend rien en vous disant que notre pays traverse une crise sans précédent. Le Gouvernement a pris des mesures fermes pour répondre à l'état d'urgence dans lequel nous nous trouvons. Elles sont loin d'être parfaites, nous en sommes conscients, mais elles ont été réfléchies autant que possible dans le peu de temps et d'informations que nous avons, et surtout, elles commencent à prouver leur efficacité. Probablement qu'une fois la pandémie passée, nous porterons un regard critique sur certaines décisions, certaines précautions, certains choix. Nous devons, hélas, parer au plus pressé et nous n'avons pas le droit à l'erreur.

Il y a déjà eu trop de morts, trop de familles en deuil. Nous avons déjà beaucoup sacrifié, tous. Certains par le dévouement sans faille à leur serment d'Hypocrate. Sans eux, nous ne pourrions espérer sauver nos proches. Certains par la poursuite de leurs activités malgré les risques évidents. Sans eux, nous ne pourrions continuer à vivre. Et certains par le renoncement à leur activité et leur mobilité. Sans eux, sans vous, car cela nous concerne tous, nous ne pourrions espérer endiguer l'épidémie. Tous, nous souffrons du risque de voir nos proches disparaître. Tous, nous souffrons d'en être éloignés. Tous, nous voulons que cela s'arrête. Tous, nous voulons retrouver notre quotidien.

Je me répète, ceux qui bravent les consignes ne mettent pas leur seule santé en péril, mais aussi et surtout celle des autres, celle de leur famille, de leur voisin, de la nation toute entière. Personne n'est invulnérable, nous n'en avons que trop de preuves. J'ai fait appel à votre civisme, à votre sens des responsabilités, pour respecter des consignes claires et précises que nous avons élaborées minutieusement, sous les conseils d'experts et de scientifiques ; et je vois que bien m'en a pris. Jamais nous n'avons été aussi unis, jamais la France n'a été mobilisée aussi efficacement et aussi simultanément pour sa conservation. Les gens ont de quoi manger, de quoi s'éclairer. Tous les besoins de première nécessité sont contentés. Mais surtout, les résultats sont là, l'épidémie régresse, même s'il est encore trop tôt pour crier victoire. Encore une fois, je vous remercie du fond du cœur pour le respect, la responsabilité dont vous avez fait preuve et dont, je le sais, vous allez continuer à faire preuve.

Ceux qui continuent à se retrouver, à se regrouper, sur les places publiques, dans la rue, même dans votre domicile, à moquer les précautions indispensables prises par d'autres, à braver les consignes les plus fondamentales de limitation de la propagation, c'est à vous que je m'adresse maintenant. Je comprends votre colère, je comprends votre frustration. Je comprends que vous puissiez douter du bien fondé de nos actions. Mais, de grâce, nous avons besoin de vous. J'en fait appel à votre conscience et à votre bon sens citoyen. Je sais qu'il est difficile de réaliser l'ampleur de la guerre sans être au front. Moi-même, j'ai parfois du mal à

y croire. Mais la réalité est là. Par pitié, faites confiance au corps médical, qui lutte tous les jours pour nous tous, et dont les témoignages, quoique optimistes, restent effrayants. Nous n'avons pas encore gagné. Nous n'avons pas de vaccin, ni de traitement fiable. Nous n'avons pas encore suffisamment de masques, de lits, de tests, d'assistance respiratoire pour envisager une sortie du confinement. Mais nous avons notre solidarité, et cela, personne ne pourra nous l'enlever. Le moindre relâchement pourrait nous être fatal, et réduire à néant tous nos efforts. Plus que jamais, nous devons rester soudés.

La mort d'Antoine est regrettable. C'est un accident dont je suis, croyez-moi, le premier attristé. Mais son comportement a été aussi impardonnable. Je suis allé voir ses proches le pleurer, je les ai entendu louer son coeur bon et généreux. Il a voulu se battre mais s'est trompé de combat. Il s'est laissé entraîné par des groupuscules extrémistes, dont il n'a été finalement que victime de la folie, et que nos services de sécurité travaillent activement à démanteler. Je vous le demande du fond du cœur, ne suivez pas ses traces.

Ces événements ne doivent pas ébranler notre confiance. L'optimisme dont je vous ai fait part récemment est plus que jamais en vigueur. Mais nous ne pouvons pas nous permettre d'échouer si près du but. Tout écart risque de réduire à néant tous nos efforts, tous nos sacrifices. C'est un risque que je ne veux pas prendre. C'est pourquoi je vais, à contrecœur, renforcer les mesures pour réduire nos déplacements. Il ne sera dès demain plus possible de se promener, même seul. De nouvelles attestations dérogatoires seront mises en vigueur et devront être accompagnées de plus de justificatifs. Nous allons également augmenter les punitions en cas de non-respect de ces consignes. Toute personne contrôlée lors d'un déplacement jugé dangereux et non justifié pourra encourir jusqu'à 2 mois de prison ferme et 25 000 euros d'amende. Nous allons également renforcer la surveillance et la fréquence des contrôles en mobilisant l'armée. L'accès aux places publiques sera également interdit.

Je sais que ces mesures sont dures, mais elles sont malheureusement nécessaires. Rassurez-vous, elles ne changeront que peu votre quotidien. Il s'agit encore une fois de limiter nos contacts au strict minimum, comme nous le recommandent depuis le début les soignants. Nous développons actuellement des outils de surveillance innovants pour automatiser au maximum les contrôles, et ainsi limiter le désagrément, le coût de ces mesures et surtout le risque auquel elles exposent nos forces de l'ordre. Grâce à de nouvelles technologies et de nouvelles législations que nous sommes en train de mettre en place, nous pourrons également démanteler bien plus efficacement les groupes activistes et nous préserver de leur inconscience. Nous serons à même de vous en dire plus dans les prochaines semaines.

Gardons le cap pour cette dernière ligne droite, et restons forts, unis et soudés dans cette terrible épreuve.

Plus que jamais, j'ai besoin de vous ; plus que jamais, la France a besoin de nous.

Vive la République, vive la France !

Covida Diabolica

« C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice »

Evangile selon St-Matthieu, chapitre 9, verset 13

Jean ouvrit lentement la porte de la chaumière et y rentra précautionneusement, comme si un danger terrible l'attendait à l'intérieur. Il savait pourtant qu'il n'avait rien à craindre, mais l'atmosphère calme et pesante qui y régnait lui imposait une réserve grave dans ses mouvements. Il resta courbé quelques instants pour s'habituer à la fraîcheur et l'obscurité que les solides murs de pierre préservaient du dehors. A l'image de l'extérieur, le dedans était simple et rustique. Des toiles d'araignée s'accrochaient à la charpente et à quelques meubles couverts inégalement de poussière. Au sol traînait tout un tas d'objets plus ou moins identifiables, des vieux outils rouillés, de la vaisselle cassée, des bouts de bois. Au centre, sur une table grossière, un bout de pain rassi et quelques navets grignotés par les rats. Il était familier avec le désordre champêtre des foyers paysans, tout semblait normal. « Il y a quelqu'un ? » demanda-t-il à nouveau d'une voix forte mais incertaine. Il n'eut pas plus de réponse. Il n'entendait que le silence, léger mais dense jusqu'à en couvrir le bruissement des feuilles et du vent, ce silence si caractéristique de la solitude, qui fait peur aux enfants et rassure les voleurs. Jean n'était ni rassuré ni effrayé, mais il se faisait peu d'illusion sur ce qu'il s'apprêtait à découvrir. Toujours avec la même retenue, il enjamba le bazar et traversa la pièce. Il arriva près de la chambre, d'où se dégageait une légère odeur désagréable. Dans le lit, un homme, immobile. Jean comprit rapidement pourquoi il ne lui avait pas répondu. Il était mort. Jean s'arrêta devant lui, l'air solennel, et fit un signe de croix. Une âme de plus victime du mal. Heureusement, celle-là vivait seule ; personne n'aurait à souffrir de sa disparition plus que par l'affection qu'on lui portait. Il faudrait s'occuper de sa ferme, mais ses terrains pourraient être utilisés pour abriter et nourrir les victimes encore vivantes, il en parlerait à l'abbé.

Jean fit le tour de la propriété à la recherche d'une pelle, qu'il trouva adossée au poulailler. Il s'éloigna un peu vers la forêt, et commença à creuser à l'ombre, dans un coin où la terre lui sembla fraîche et tendre. Au bout de quelques pelletées, il retira sa coule, trop lourde pour l'effort qu'il s'apprêtait à fournir, et s'attaqua avec vigueur à l'ouvrage. Malgré la fraîcheur de cette fin de matinée, il savait qu'il ne viendrait pas à bout de la tâche sans suer à larges gouttes ; il ne comptait pas ménager son effort. Au bout d'une bonne heure, le trou lui sembla assez large et profond. Il retourna dans la chambre pour y chercher le corps, qu'il traîna jusqu'à cette tombe de fortune. La terre déblayée suffisait à peine à recouvrir le cadavre, mais il n'avait pas le temps de figoler. Une fois le corps complètement enterré, il alla chercher deux bouts de bois dans l'atelier qu'il cloua rapidement en croix. Il planta cette

stèle improvisée derrière la tombe, et acheva son enterrement par une courte prière qu'il termina d'un signe de croix et d'un Ave Maria.

Il fouilla la ferme pour récupérer ce qui pourrait lui être utile. Il ne trouva pas grand chose, à part des outils. On en avait hélas aujourd'hui moins besoin que de bras pour les manier. Il prit les oeufs du poulailler qu'il mit dans sa sacoche. Il termina son inspection par la chaumière. Sur la table de chevet, il trouva un peu de gnôle dans un petit flacon en verre caractéristique d'un des bons bouilleurs de cru de la région. Malgré la tristesse de la situation, il sourit à cette découverte inattendue qui, il le savait, ne manquerait pas de servir. Toute distillation avait été interdite pour optimiser l'utilisation des vivres, et les maigres réserves officielles d'alcool s'étaient vites tariées. Les liqueurs, comme toutes les oeuvres du Seigneur ont leur utilité et s'il en craignait toujours autant l'abondance, il n'en avait jamais tant senti la pénurie.

Il repartit au galop, s'éloignant diligemment de ces lieux funèbres, le coeur plein d'un deuil atténué en partie par la routine macabre. Il essaya d'oublier cet homme. Quand il avait appris qu'il ne s'était pas présenté au moulin depuis trois jours, Jean s'était empressé d'aller le trouver à la première occasion. Mais il était si débordé qu'il ne put se libérer avant ce matin. Il savait qu'il ne pouvait pas beaucoup influencer sur son sort, mais il espérait arriver à temps pour au moins lui permettre de se confesser. Le pire était arrivé. Il était mort sans que son âme n'ait eu le temps de soulager sa conscience avant le repos éternel. Tant pis, Jean avait déjà eu à faire avec cet homme, il l'estimait bon et généreux et ne s'inquiétait pas trop pour lui. Il ne comptait plus les victimes de ce mal foudroyant, et parmi les rares ayant le mérite d'avoir vécu si pieusement, peu avaient la chance d'en mourir aussi proprement. Il songeait plutôt aux veuves, aux orphelins, aux agonisants, à la famine germante, et à tous ces maudits pécheurs qui profitaient de la situation pour piller, asservir et diviser, comme pour parfaire l'ouvrage diabolique des forces maléfiques actuellement à l'oeuvre dans la nature.

Il aperçut rapidement les portes du monastère et l'agitation qui y régnait. Depuis le début de cette épreuve, ses frères et lui se consacraient pleinement à lutter contre ses conséquences. La plupart des édifices et personnels religieux avaient été réquisitionnés pour abriter et soigner les personnes atteintes du mal, et son monastère n'avait pas fait exception. Il était fier de la solidarité, de l'entrain, certes quelques fois mal placé, et du dévouement de sa communauté, mais ils étaient débordés. Tous les produits de base nécessaires à leur action venaient à manquer : linge, crucifix, eau bénite, encens, herbes médicinales et surtout le temps et l'attention. Ils essayaient tant bien que mal de s'occuper de chacun. Leurs soins et prières étaient souvent récompensés, mais ils n'avaient pas toujours le temps d'en faire. Ils se consacraient en priorité à l'essentiel : confesser les mourants, distribuer les sacrements et aider les vivants. À peine laissa-t-il son cheval à l'écurie que le père supérieur vint le trouver.

- Dis donc, tu en as mis du temps ! Il faut que...
- Je suis passé en rentrant chez le père Lorieux... Je l'ai trouvé mort.
- Ah ! Voilà qui est fâcheux, répondit le Père supérieur en fronçant les sourcils. Je suppose qu'il n'a pas pu confesser....
- Non.
- Je t'avais pourtant dit d'y aller hier.

- Je sais mais les pénitences m'ont pris plus longtemps que prévu, le père de Philibert n'en finissait pas de parler. Il faisait déjà nuit quand il avait terminé.

Le père supérieur soupira.

- Il faudrait envoyer des gens s'occuper de sa ferme, reprit Jean.
- Je vais en parler à l'Abbé, je le vois tout à l'heure. Toi, va voir Rosalie, elle est mal en point et n'écoute personne. Il n'y a que toi qui puisse lui parler. Mais n'y passe pas trop de temps, et rejoins-moi au cloître ensuite.

Jean traversa les grandes allées du monastère jusqu'au local où était isolée Rosalie. Il ne faisait plus attention au boucan assourdissant s'élevant des vastes salles du domaine reconverties en refuge. On entendait les souffrants tousser grassement, suffoquer parfois. Certains gémissaient, d'autres proféraient de vaines prières à longueur de journée, tentant de marchander avec Dieu, le Christ ou qui voulait les conditions d'un rétablissement plus qu'incertain. Ces jérémiades étaient ponctuées par les voix des nonnes venues en renfort, récitant des Ave Maria et tentant de calmer l'agitation ambiante par leurs injonctions, tantôt dures et sévères quand la situation leur échappait, tantôt douces et réconfortantes quand elles pouvaient se le permettre. Le tout produisait un tumulte chaotique qui transcrivait bien l'état d'esprit et la situation générale. Il pressa le pas jusqu'au coin est et s'arrêta devant la pièce étroite et fraîche où reposait Rosalie, seule. Ce n'était pas un traitement de faveur, mais une solution de fortune. Elle n'avait pas une bonne réputation dans la région, beaucoup l'accusaient de sorcellerie depuis longtemps et n'avaient pas eu de mal à se convaincre qu'elle n'y était pas pour rien dans leur malheur. Elle ne démentait pas et leur répondait agressivement, les injurait, eux comme le reste du monde, parfois même dans des langues étranges et inconnues, jouant de son aura démoniaque pour les mater. Il faut dire qu'elle savait être effrayante quand elle le voulait. Elle était petite, frêle, usée par la vie, mais pas plus qu'une autre de son âge, du moins en apparence. Pourtant, il y avait parfois quelque chose d'acérbe dans ses traits et son regard, une sorte d'orgueil haineux, une véhémence qui nous semblait personnellement adressée, que l'on n'oubliait pas et dont le simple souvenir faisait frissonner tout le corps. Jean l'avait déjà vu imposer le silence à une assemblée hostile par un cri au timbre presque inhumain, si perçant que certains témoins n'en avaient toujours pas totalement retrouvé le sommeil. Personne ne voulait partager sa chambre, et elle ne voulait être avec personne, si bien que les frères n'eurent d'autre choix que de l'isoler.

Jean se recueillit quelques instants devant la porte, qu'il ouvrit délicatement avec douceur, contrastant nettement avec l'agitation qu'il venait de traverser. Rosalie ouvrit les yeux brusquement et le fixa, le regard mauvais. Il y avait dans ses yeux une tension palpable. Elle l'observa s'asseoir à son chevet, comme si elle cherchait en lui une faille et qu'elle craignait de ne pas en trouver. Son examen était entrecoupé de violentes crises de toux, agrémentées de râles et de lamentations inintelligibles grommelées dans sa barbe. Jean s'efforça de rester calme, attendant qu'elle entame le dialogue.

- Arrête donc tes prières.
- Je ne prie pas.

Jean ouvrit les yeux doucement et regarda Rosalie avec bienveillance. Sa tête à elle tremblait légèrement, son front était en sueur sans que l'on sache si cela était plus dû à ses

excès de fièvre, à l'inspection éreintante qu'elle s'obstinait à faire de son interlocuteur ou à la rage qui sommeillait en elle.

- Foutez-moi la paix, toi et tes autres. Vos manières me donnent envie de vomir. Elle toussa violemment. Qu'est-ce t'es venu faire, hein ?
- Rosalie...
- Quoi ? Arrête avec ta voix de jeune fille attristée. Fous moi la paix.
- Je ne veux que ton bien.
- menteur ! C'est le tien que tu veux ! Tu veux soulager sur moi les angoisses que ton Dieu de pacotille ne sait pas t'épargner. Elle toussa bruyamment. Va-t-en ! Je ne veux plus jamais te voir.
- Dis pas ça, Rosalie, tu sais que je t'ai toujours soutenue. Je fais ce que je peux.
- Ça, je ne le sais que trop et c'est minable. Je m'en serais bien mieux tirée sans toi et ton air de chien battu. Tu ne peux rien, tu ne sais rien, tu ne vois rien. Tout ce que tu fais, c'est faire le gentil, faire le beau. Tu ramènes la baballe pendant que tes maîtres foutent le feu à la forêt. Au moins t'as sauvé ton jouet, tu peux continuer à t'amuser pendant que les autres crament et crèvent dans leurs cendres. J'ai pas besoin d'un gentil toutou. Fous moi la paix, laisse mes os tranquilles, je te laisserai pas les enterrer. Satan !

Jean plissait les yeux en leurs extrémités et hochait lentement la tête de droite à gauche, comme s'il souffrait terriblement de petits crochets que lui mettait un boxeur invisible. Il mit ses paumes contre ses tempes, les doigts tendus, comme pour se protéger et retenir son esprit qui commençait à vaciller. Sa voix trahissait de plus en plus une émotion qu'il peinait à exprimer.

- Arrête Rosalie, arrête !
- Quoi, j'arrête quoi ? Parce que toi t'arrêtes peut-être ? Qui c'est qui vient me faire chier constamment ? J'ai rien demandé, moi. Je te dis les choses puisque tu ne sais pas les voir toi-même. Mais même ça t'es pas capable de comprendre. Fous-moi la paix, je te dis. Tu seras tranquille et moi aussi.
- Je peux pas te laisser, Rosalie. Pense à ton âme.
- Ha ha ha mais qu'est ce tu racontes ? Tu viens soi-disant sauver mon âme, mais c'est la tienne que tu veux sauver ! Quand est-ce que tu vas piger ça, crétin. Hein ! Je vois bien les vices que t'essayes de cacher, je vois tout ! Quelle gloire, celui qui a maté Rosalie ! T'espères ça au fond de ton cœur, mais tu le sais bien, t'es plus malin que t'en as l'air. Qu'est ce que je suis venue foutre là ? Dire que j'ai eu la bêtise de te faire confiance. Le prêtre luttant contre l'œuvre du Seigneur. Si c'est lui qui nous inflige ça, pourquoi vous luttez ? Faut choisir votre camp, vous servez lui ou nous. Vous ne pourrez pas duper tout le monde, vous ne pouvez pas mentir et voler à la fois. Ça a toujours été comme ça, rien n'a changé, avec ou sans ce "mal". C'est d'ailleurs pas vous que ça arrange le moins, hein ? Vous avez plus de dévots d'un coup. Toutes ces offrandes, c'est pas l'abbé que ça va déplaire, hein ? Mais qu'est ce que vous croyez accomplir ? J'ai pas besoin de vous, personne n'a besoin de vous ! Vous servez à rien ! Laissez-moi, allez emmerder ceux qui savent plus chier !
- Écoute-moi, Rosalie. Peu importe, tout ça.

La voix de Jean s'était faite implorante. Il s'était recroquevillé sur la chaise. Il respirait fort, et semblait regarder l'horizon que les murs de pierre lui cachaient. Son regard se perdit dans le vague, puis retrouva son point de mire. Ses yeux alternaient ainsi entre les murs et son for intérieur, comme s'il cherchait pour chacun des deux à en apercevoir l'au-delà. Il resta un petit moment ainsi, haletant. Il finit par trouver l'issue de ce va-et-vient contemplatif et se détendit, comme s'il avait subitement pris une profonde résolution intérieure. Il se redressa un peu, retira ses mains de son crâne et regarda Rosalie l'air triste et humble.

- Tu es mal en point, tu le sais mieux que nous. Je sais aussi que tu as la peau dure. Tu es forte, tu luttas. Tu tiendras plus longtemps qu'aucun de nous ne le pourrait. Mais tu ne pourras pas lutter éternellement. Ici tu es à l'abri, tu n'as plus rien à...
- Hahaha ! Rosalie éclata d'un rire glacial, un sourire de triomphe aux lèvres. Ah mais tu es bien plus benêt que t'en as l'air mon pauvre. Tu ne les vois pas, tes saints frères. Ils viennent expier mon esprit impur pour pavaner avec leur soi-disant compassion et, dans le dos, ils veulent que m'assassiner. A la première occasion, ils me volent mes rations, ils me font des coups bas. Toutes les nuits, des marauds viennent pour me maltraiter, quatre qu'ils étaient la dernière. Heureusement que je leur fais peur à ces idiots. J'ai pas de Sauveur moi ! Personne ! Le contraire même, toutes les nuits, on oublie la clef sur la serrure, comme par hasard, on entend rien, on voit rien. Mais je suis pas la seule à devenir subitement muette. Y'a pas que moi, c'est pas que ça me rassure, mais je me dis qu'il y en a pour tout le monde. Vos orphelins, s'ils crient la nuit, c'est pas que des cauchemars. Et pas que tes frangins et frangines. Y'en a dans vos dortoirs qui se font passer pour souffrants, et la nuit y font leur cochonneries. Des vrais loups dans la bergerie, enculant les brebis emprisonnées. Crois-moi qu'elles aimeraient s'égarer un peu plus. Leur toux c'est le cadet de leur soucis, mais elles sont obligées d'être là, vous ne savez pas leur foutre la paix, et vous vous plaignez d'être débordés ! Haha ! En "sécurité", pour leur salut. N'importe quoi ! Si vous les laissiez vivre et crever tranquilles, ils souffriraient moins, c'est sûr. Mais non, il faut qu'vous la rameniez avec vos soins, *votre* confession de *leurs* âmes, sous *votre* garde de ce bon Seigneur. Mais bon pour qui ? Ça vous met le diable au froc pour sûr de vous croire indispensables, pour tenir les gens sous l'emprise de votre fayotage et gratter vos points de paradis à leurs dépens. Ça vous excite, d'imaginer l'bon Dieu, se rinçant l'œil de vos conneries. Dommage qu'il soit trop myope pour voir sa crasse et trop sale pour nettoyer sa pourriture ! Mais tout ça, tu le sais et tu restes là, bien sage, comme ton Christ de pacotille. Rassure-toi il t'a pas abandonné, il n'a jamais pu lever le petit doigt. Il est juste comme toi, il fait le sage, là, comme un con.

Comme pour illustrer ses propos, elle pointa une statue du Christ qui traînait dans le coin de la pièce et dont le visage difforme semblait avoir autant été défiguré par le temps que par les piètres talents de son artisan. Jean le regarda un moment, puis baissa la tête, la larme à l'œil. Rosalie ne lui apprenait rien dont il n'eût déjà eu vent, mais jamais il n'entendit ces rumeurs débitées aussi crûment. Il savait que ça n'était pas aussi simple, mais il ne savait que trop ce dont les gens étaient capables. C'est lui qui l'avait convaincue de venir au monastère quand elle avait commencé à tousser pour qu'elle y soit plus en sécurité. Il la savait capable de se guérir seule, mais il craignait que les gens profitent de sa vulnérabilité pour décharger sur elle leur haine et leur peine et qu'elle puisse alors mourir sans avoir pu être absoute. Mais il

n'avait pas pensé que cela prendrait une telle tournure. Il se sentait coupable et souffrait terriblement de son impuissance, qu'il éprouvait dans tout son être comme un étau écartelant son cœur.

- Je suis désolé Rosalie, je suis désolé...
- Ça me fait une belle jambe, tiens. Elle toussa à nouveau.

Jean baissa la tête à nouveau, plein de honte et de détresse. Il contemplait sa douleur, qui envahit petit à petit son esprit, si pleinement qu'il en oublia jusqu'à la présence de Rosalie. Il pleurait et elle ne disait plus rien. Sa douleur diminua, comme érodée par ses larmes, qui se tarirent petit à petit, ayant perdu de leur nécessité.

Il revint d'un coup à lui et ouvrit les yeux sur sa sacoche qui traînait à ses pieds. Il se pencha et en défit les boucles.

- Tiens, je t'ai amené ça.

Il sortit le flacon de liqueur de prune et lui tendit. Rosalie le regarda d'un air méfiant ; elle reconnaissait sa forme caractéristique. Elle l'agrippa d'un geste sec et le renifla bruyamment. Elle jeta un dernier coup d'œil à Jean, tout aussi menaçant que reconnaissant, et but une gorgée. Elle toussota légèrement, prit une deuxième gorgée, puis tendit la bouteille à Jean.

- Garde-la, mais cache-la bien. J'y vais.

Jean se leva et se dirigea vers la porte.

- C'est tout ? Pas de notre père ou d'autres conneries ? Ingrat ! Dit-elle avec un sourire narquois.
- Non, dit-il d'un ton sec.

Jean avait envie de partir en courant. Il avait atteint ses limites. Il avait envie de haïr cette femme, ses frères, lui-même. Cette confrontation lui fut bien plus terrible que sa découverte macabre de la matinée. Au moment où il allait franchir le pas de la porte, Rosalie le retint, d'une voix plus douce qu'à l'accoutumée teintée d'une pointe d'ironie.

- Tu prieras pour moi quand même ?
- Je le fais tous les jours, répondit Jean avec gravité.

Il claqua légèrement la porte, prit une grande inspiration et se secoua les bras et la tête comme pour retrouver son corps aussi bien que ses esprits. Il marcha un peu l'air pensif, puis revint brusquement sur ses pas. Rosalie sursauta, comme prise en flagrant délit. Elle cacha le flacon sous sa couverture d'un mouvement vif et renifla discrètement. Elle poussa un léger soupir de soulagement en voyant que c'était Jean.

- Je vais faire ce que je peux pour tes ennuis.
- Pourquoi fais-tu ça pour moi Jean ? Tu sais ce que j'ai fait.
- Je ne sais pas. Je pourrais te retourner la question. Mais ça n'est pas une question à laquelle on répond...

Il hésita quelques instants.

- J'ai l'impression de te comprendre. Au moins plus que les autres. Je ne peux pas te laisser tomber.

Jean referma la porte, et cette fois s'éloigna pour de bon du local. Il avait besoin de bouger et de s'isoler un peu avant de pouvoir s'occuper de quoi que ce soit. Il fit le tour du monastère en longeant ses murs délabrés et en passant la main dans les arbustes qu'il croisait.

Il arriva proche du jardin médicinal, ou ce qu'il en restait suite à l'emploi intensif de ses précieuses plantations. Un moine était en train de bêcher un lopin de terre adjacent pour en agrandir la surface. Il se retourna en entendant les pas de Jean et son visage exprima une surprise sévère en le reconnaissant.

- Ah Jean, c'est toi, t'étais passé où ? On te croyait chez Rosalie, où est-ce que t'es encore allé te fourrer ?
- Nulle part, j'avais besoin de faire un tour, répondit Jean d'une voix évasive.
- Enfin ! Le père supérieur veut te parler, dépêche-toi ! Il t'attend au cloître.
- Je sais.

Jean soupira et se hâta vers le bâtiment principal. Le père supérieur l'attendait sûrement depuis un moment déjà. Jean le trouva en train de régler des détails logistiques avec quelques nonnes. Il s'assura que sa présence avait été remarquée et attendit patiemment, à distance de la conversation, que le prêtre vienne à sa rencontre.

- Apparemment, plusieurs cas se sont déclarés chez les Tourseaux, dit-il, tu sais, derrière la colline de l'épinière. J'aimerais que tu ailles voir ce qu'il en est.
- J'y cours.
- Jean !

Le père supérieur l'interpella d'un air paternel alors qu'il s'élançait vers les écuries.

- Je compte sur toi pour rester dans les directives de l'ordre. Sois simple et modère l'expression de ta foi à ce qu'ils peuvent entendre. Nous devons rester soudés et cohérents, surtout en ces temps troublés.

Jean acquiesça d'un air distrait et partit récupérer son cheval.

Il partit au galop rejoindre les Tourseaux. Leur ferme était à une vingtaine de minutes du monastère. C'était une grande famille paysanne de la région, une des rares encore épargnée par le mal. Leurs récoltes étaient importantes et Jean savait qu'elles joueraient un grand rôle quand le mal évoluerait en famine. Quoiqu'un peu avarés, ils avaient bon cœur et ne refusaient jamais du travail à qui en demandait. Ils étaient d'un naturel sec et discret, un peu méfiant et s'étaient complètement isolés du reste du monde à l'arrivée du fléau. Finalement, ils en étaient eux aussi victimes, avec un peu de retard. Lorsqu'il arriva, la famille était déjà dehors à l'attendre, probablement alertée par le bruit du galop. Ils affichaient tous un mélange de tristesse et d'angoisse sur leur visage fatigué, las, presque macabre. Jean aperçut chez certaines femmes des bleus qu'elles révélaient plus qu'autre chose en essayant de les cacher. Certains enfants en avaient aussi. Un homme s'avança et parla au nom du groupe.

- Bonjour mon frère, merci d'être venu si vite.
- Que Dieu vous bénisse. Que puis-je faire pour vous ?
- Plusieurs d'entre nous souffrent. Ils ont de la fièvre, des crises de toux et de délire parfois.
- Allons voir.

L'homme l'emmena à l'étage dans une grande chambre où étaient allongés. Tous n'étaient pas dans le même état. Jean s'approcha du doyen, qui semblait lutter intensément contre des forces invisibles. Il fit un signe de croix et posa la main sur le front du vieillard, qui s'apaisa à

la douceur du contact. Jean retira sa main et passa un moment à son chevet, priant et bénissant son âme. Il fit de même pour chaque souffrant, calmement et en silence, passant plus ou moins rapidement selon son inspiration, ou plutôt l'inspiration divine qu'il percevait. L'homme le suivait, sans mot dire, l'air grave et respectueux. Dans l'encadrure de la porte, un regroupement, composé essentiellement d'enfants, observait, curieux, les rituels mystérieux de cet inconnu. Quand il eut fini sa tournée, Jean repassa près des plus mal en point, et leur fit boire quelques gorgées d'un flacon qu'il sortit de sa sacoche. Il s'agissait d'un remède qu'il avait lui-même confectionné, un mélange d'huile de bourrache et d'huile de rose, où avaient macéré des branches de gui, du pissenlit, des feuilles de sauge, de menthe et des fleurs d'aunée. C'était Rosalie qui lui avait donné cette recette, à laquelle il rajoutait toujours quelques gouttes d'eau bénite et un peu de cannelle pour le goût. Il avait pu en vérifier maintes fois l'efficacité, mais la plupart des autres moines se méfiaient du savoir de cette femme, ainsi il évitait de l'utiliser en leur présence et d'en divulguer l'origine. Il n'aurait, de toute façon, pas pu en fabriquer pour tout le monde et ne s'en servait que dans les cas les plus critiques sans être encore désespérés. Heureusement, c'était le cas d'aucun d'entre eux ; il n'était pas urgent de se lancer dans des confessions que la proximité des alités rendait compliquées.

Quand il sentit qu'il n'avait plus rien à faire d'utile dans la chambre, il retourna dehors, fit un tour rapide de la propriété. Il réunit ensuite la famille et leurs ouvriers, leur donna quelques remèdes qu'ils pouvaient confectionner avec les plantes qu'il avait repérées, et quelques conseils pour les aider à faire face à cette épreuve, dont on sentait déjà les dégâts sur leurs mines déconfites. Jean s'efforça de sourire et de leur transmettre dans ses indications un peu de l'optimisme dont ils avaient cruellement besoin, montrant par l'exemple la bonne humeur qu'il aurait voulu leur recommander. Mais il se retint, il savait qu'il leur faudrait bien plus qu'une simple bénédiction pour retrouver la joie et sortir de leur marasme sans contact, sans partage, ni avec Dieu ni avec le monde extérieur.

Alors qu'il s'apprêtait à repartir, une jeune fille s'approcha en trotinant, la main tendue. Jean s'accroupit pour être à son niveau, et lui passa la main dans les cheveux. Elle sortit trois pièces d'or et les tendit à Jean, avec cette fierté embarrassée propre à l'enfance d'avoir été choisie pour une action importante que l'on ne comprend pas. Il ne broncha pas, et se leva en s'adressant au groupe, un peu gêné de la réaction du moine.

- Gardez votre or pour ceux qui en auront plus besoin que nous.

L'homme qui l'avait accompagné ne disait rien et regardait ailleurs, montrant ainsi timidement sa désapprobation. Une femme répondit en s'avançant légèrement.

- Ça n'est pas grand chose, nous le savons. Que Dieu nous préserve du démon.
- Qu'Il nous en préserve, oui, Il n'a pas besoin d'or pour ça.
- Je vous en prie. Nous avons un peu oublié nos devoirs religieux récemment, nous voulons nous rattraper. Acceptez, au moins pour nous.

Toute la famille, confuse, semblait implorer Jean du regard. Il repensait aux paroles de Rosalie avec amertume.

- Je ne puis accepter. Cette offrande vous soulagerait sûrement et votre sacrifice est beau et noble mais ne vous méprenez pas, il n'aidera personne. Nous ne recevons en ce moment que trop de dons de ce genre, ils ne nous apportent que discorde et

défiance. En temps normal, ils sont rares et utiles mais aujourd'hui ils sont futiles et intéressés.

- Mais, mon frère, nous ne savons que faire.

Le reste du groupe s'agita, protestant de concert, questionnant sincèrement et avidement le moine quant à leurs chances de salut. L'homme décroisa finalement les bras, et fit taire l'assemblée d'un geste.

- Que pouvons nous faire, si vous refusez notre argent ?
- Continuez à vivre. Redoublez d'ardeur aux champs, venez nous prêter main forte au monastère quand vous aurez du temps libre. Prenez soin les uns les autres, et de ceux qui croisent votre route. Soyez indulgents et respectueux envers les autres comme envers vous-même. Et surtout, priez et bénissez le Seigneur pour sa miséricorde. Amen.

Jean fit un signe de croix, que la famille imita avec respect. Ils continuèrent néanmoins à s'agiter et à discuter entre eux. Tous semblaient attendre tacitement que l'homme prenne la parole et défende leurs droits.

- Je ne comprends pas. Nous voulons seulement être libérés de nos péchés.
- Vous le serez.
- Mais comment ?
- Je l'ignore, Dieu seul le sait.
- Mais vous pouvez bien faire quelque chose.
- J'ai fait ce que j'ai pu. Le reste dépend de vous et de Lui.
- Justement, que devons-nous faire ?
- Je viens de vous le dire.
- Mais nous voulons juste être épargnés de ce mal ! Et je ne vois pas le rapport avec vos paroles. Continuer à vivre ! Jésus Marie, justement, c'est ce que nous voulons, ne pas y laisser notre peau ! On veut bien vous aider, mais ce n'est pas ça qui nous protégera de cette diablerie.

L'homme avait légèrement haussé la voix, son ton trahissait un agacement contenu. Le reste du groupe le soutenait par de timides approbations. Jean soupira d'un air dépité. Il regarda à l'horizon en plissant les yeux, puis prit une grande inspiration et regarda son auditoire en souriant avec sérieux.

- Ce fléau n'est pas une diablerie, c'est une création du Seigneur, comme les autres, et que nous devons endurer, comme les loups ou les vipères. Il serait doux sans nos péchés, sans la misère que nous nous infligeons nous-même. Il ne faut pas voir le diable dans son mystère, mais dans nos réactions. C'est l'œuvre d'une justice divine, impénétrable. La même qui donne aux chats des griffes et aux oiseaux des ailes. La même qui nous fait manger les agneaux et piétiner les fougères. Le mal frappe tout le monde, bon, juste, vilain, puissant. Il emporte surtout les faibles, mais il épargne quelques vieillards vicieux, tue des garçons vertueux et assassine des vierges innocentes. Pourquoi ? Pourquoi pas ? Qui sommes-nous pour juger de cette injustice ? Nous sommes impuissants et ignorants. C'est la seule leçon. Je dis bien leçon car ça n'est pas nouveau. Mais on a tendance à l'oublier quand tout va bien. On a tendance à avoir l'orgueil de penser mériter nos biens, d'être lésé de leur perte. Mais nous ne

savons pas ce que nous valons nous-même. Nous ignorons tout des véritables conséquences de nos actes, de la valeur de notre morale. Nous ignorons tout de ce que le Seigneur a prévu pour nous. Nous ignorons pourquoi il nous accorde sa miséricorde. Nous l'avons toujours ignoré et nous l'ignorerons toujours. La seule chose que nous savons, c'est qu'il nous l'accorde. Notre seul mérite, notre seule puissance, c'est de le reconnaître. C'est de bénir chaque jour comme notre dernier, comme notre premier. C'est de pardonner les péchés des autres et de reconnaître les nôtres qu'ils puissent nous les pardonner à leur tour. C'est aujourd'hui plus vrai que jamais, mais ça ne l'était pas moins hier.

Jean n'était plus écouté depuis un moment mais il ne s'en rendait pas compte, emporté par son discours. La plupart des paysans avaient décroché dès les premières phrases mais n'osaient le signaler et continuaient à regarder le moine déclamer son prêche. Son visage s'éclairait à mesure qu'il parlait, ce qui imposait malgré lui le silence à son auditoire, donnant ainsi l'impression que ce-dernier était attentif.

- Les oiseaux n'ont pas arrêté de chanter, ni les chats de danser. Suivons leur exemple. La bonne humeur, la confiance, la foi. Ce sont elles qui nous préservent du mal. On semble aujourd'hui mieux le voir à cause de cette "malédiction" mais il a toujours été là. Il semble aujourd'hui plus effrayant, mais celui qui sommeille dans notre cœur est le seul que nous devons craindre. Vous avez peur de mourir, de perdre, de lui concéder vos biens et vos proches, mais la seule chose que vous puissiez lui concéder est votre peur. Ne la laissez pas vous aveugler. Méfiez-vous des agissements qu'elle vous inspire. N'écoutez pas directement votre souffrance, elle vous fait oublier le reste. Laissez-la parler à votre conscience, puis votre conscience vous parler à son tour. Elle changera sûrement certains de ses discours, mais elle saura ne pas vous faire négliger ce qui importe. Ne prenez pas d'habitude que vous n'êtes pas sûrs de conserver dans la prospérité. Ne donnez pas par peur, mais par amour. N'essayez pas de vous attirer les faveurs du mal, il n'en donne jamais. N'essayez pas non plus d'obtenir celles du Seigneur, vous les recevez déjà à chaque instant dans Son infinie miséricorde. Essayez simplement de les reconnaître, de ne pas les dédaigner, de les laisser s'exprimer à travers vous. Il n'y a rien à regretter ni à déplorer. Pleurons nos morts et fêtons nos vivants. Simplement. C'est ce que nous avons toujours fait, c'est ce que nous ferons toujours. Ainsi va la vie, ainsi va la mort.

Life is Life

« *Ce n'est rien de mourir ; c'est affreux de ne pas vivre* »

Victor Hugo, *Les Misérables*.

Kevin s'ennuyait un peu, tout seul chez lui. Il déplaçait les meubles de sa maison, réorganisait les placards sans grande conviction. Il s'était dit qu'il profiterait du confinement pour réorganiser sa parcelle, refaire un peu la déco et le jardin, mais il n'était pas très inspiré. Il voulait aussi depuis longtemps l'agrandir en ajoutant un étage et une véranda et n'avait jamais pris le temps de le faire. Et maintenant que ce temps, il l'avait, presque de force, il réalisait avec amertume qu'il manquait en fait surtout d'envie et de talent. Il avait déjà fabriqué quelques petites bricoles, des tapisseries, des cadres, des assiettes et en avait même vendu quelques unes, mais ça lui était venu comme ça, par distraction, et il avait compensé ses faibles compétences en modelage par l'originalité et la fantaisie de ses textures colorées. En fin de compte, même si c'était de véritables objets en relief, ses "oeuvres" s'apparentaient plus à du barbouillage inspiré qu'à une véritable conception architecturale. En outre, il souffrait d'un syndrome qu'il espérait, sans en être sûr, partagé par la majorité de l'humanité, et qui se manifestait par un découragement implacable lorsqu'il s'aventurait à des entreprises dont il pressentait - ou redoutait - une déception à l'aboutissement. Quand il s'agissait de s'essayer à quelques activités nouvelles ou sans enjeu, cela l'amusait, mais dès qu'il s'attaquait à un projet plus ambitieux et sérieux comme sa véranda, qui nécessiterait des études préalables et d'acquérir des compétences non immédiatement utiles, il se sentait tout de suite envahi, oppressé, comme écrasé par le vide qu'il voudrait justement remplir. Il avait pourtant regardé plein de tutoriels sur internet, lui donnant une vague idée des différentes étapes de la réalisation de ses projets, mais il ne pouvait se résoudre à les suivre bêtement. Il voulait être créatif, fantaisiste. Mais pour l'être, même rien qu'une fois, il faut avant ne pas l'avoir été maintes et maintes fois, ne serait-ce que pour forger l'expérience et l'aisance que Kevin désespérait de ne pas avoir. Son truc à lui - ce n'était pas un secret - c'était la fête, la musique, l'ambiance, pas l'architecture et la conception. C'était un homme du direct, de la *vibe*, pas du genre à peaufiner les détails pendant des heures derrière son ordinateur. Il s'était fait un nom au sein des bars et des discothèques de la communauté, où il mettait le feu sous le pseudonyme de DJ Kéké (il était dans cette phase de la vie où il trouvait un charme d'autant plus irrésistible aux choses qu'elles lui semblaient être ringardes). On le reconnaissait d'ailleurs par son look inimitable et en particulier ses lunettes en étoile, qu'il avait fabriqué lui-même, non sans une certaine souffrance, qu'il voudrait ne jamais réitérer, traumatisme qui contribuait d'ailleurs, sans qu'il le réalise pleinement, à la léthargie qu'il était en train d'affronter. Mais il ne le regrettait pas, ses lunettes étaient devenues mythiques, et il était fier des compliments qu'il recevait à chaque fois que quelqu'un se donnait la peine de zoomer

dessus. Il s'était ainsi construit un véritable personnage, qui avait presque fini par supplanter son identité réelle, mais qu'est ce que l'identité ? C'était bien là sa vie : mettre ses lunettes, balancer du son, donner aux gens envie lancer leur *move* de danse, une envie irrésistible, presque un besoin et les regarder vibrer, derrière ses platines, hochant lui-même la tête au rythme de leur pas, le sourire aux lèvres, les oreilles pleines de la musique dont il se sentait faire partie intégrante. Mais depuis que tous les événements festifs avaient été annulés et interdits - pour une bonne raison certes - et bien que cela ne fasse qu'une semaine qu'il était contraint de rester chez lui en permanence, il souffrait de son oisiveté, d'autant plus qu'il n'avait aucune idée de la date de son éventuel grand retour sur les coulisses du *dancefloor*, qu'il espérait réaliser incessamment sous peu, sans trop oser y réfléchir.

Il remarqua qu'il avait reçu, pendant qu'il tournait en rond dans son séjour, un message de Katie, lui proposant de passer le voir. Il n'était pas sûr de ce que cela signifiait et se méfiait un peu de cette étrange proposition. Katie était une bonne amie qu'il avait rencontrée quelques mois auparavant sur une plage ou sur un gratte-ciel (il n'était plus sûr) ; un peu excentrique et hyperactive mais en laquelle il avait fini par avoir confiance et qui lui faisait parfois office d'agent. Bien qu'à l'époque novice dans le milieu, elle s'était rapidement imposée par son assiduité, son énergie et son caractère optimiste. Il aimait son insouciance contagieuse, sa façon de toujours voir le bon côté des choses : on sentait qu'elle était là véritablement pour s'amuser et permettre aux autres de le faire. Mais quand même, il trouvait qu'elle ne prenait pas cette histoire de virus assez au sérieux, d'autant plus qu'elle pouvait très bien avoir été contaminée sans le savoir. Il ne put s'empêcher de lui demander si elle était bien sûre de ne pas l'avoir été. « Oh come on ! Sois pas parano », répondit-elle. « Bon OK, ramène toi ». Elle apparut quelques instants plus tard.

- Comment ça va ?
- Pfff, je me fais chier.
- Oui moi aussi, tu veux que je m'en aille ?
- Non, désolé. C'est cool que tu passes. C'est juste que je veux pas que l'épidémie se propage tant qu'ils n'ont pas trouvé un moyen de régler le problème.
- Oh après tout, c'est pas si grave si tu l'attrapes, c'est les anciens et les vendeurs qui craignent le plus.
- Ouais mais quand même, j'ai pas envie qu'ils m'aient en grippe, Lol ! Non, mais sérieusement c'est pas cool pour eux.
- Oui, enfin c'est pas une raison pour arrêter de s'amuser.
- Bon pourquoi t'es venue ?
- On veut animer une soirée en secret.
- Mais vous êtes fous, si ça se sait, on va vous bannir de partout !
- Mais non, t'inquiète, les gens ne sont pas tous aussi parano que toi, et puis c'est juste avec des personnes de confiance. Il nous faut juste un bon DJ, j'ai pensé à toi. J'ai l'impression que ça fait une éternité que t'as pas mixé.
- Oui mais quand même, et si jamais une personne est contaminée ? On va tous y passer.

- C'est pas grave, je connais personne qui en est mort. Allez Kéké, ça va être une méga soirée, tout le monde se fait chier depuis que ça a commencé. Il faut que ça soit toi ! Et puis penses un peu à moi, tu sais comme je suis accro à tes mix. Je suis en manque. Et on te paye même.
- Combien ?
- 500 dollars, des vrais.
- Ah ouais quand même... Enfin tu sais que je ne fais pas ça pour l'argent. Et puis je risque gros si je me fais contaminer.
- Bon comme tu veux, amuse-toi tout seul chez toi alors. Mais bon, je vois pas trop l'intérêt de rester là comme un con à faire les cent pas. Quitte à faire ça, autant se débrancher direct et passer à autre chose, asséna Katie tandis que, pour illustrer ses propos, son pouce passait à plusieurs reprises en travers de sa gorge dans un mouvement brusque et saccadé.

Katie partit sans attendre de réponse, laissant Kevin songeur. Il réfléchissait à ses arguments et avait l'impression de les examiner minutieusement, tout en sentant au fond de lui que ses scrupules ne résisteraient pas longtemps à l'appel des platines, qui le démangeait depuis que Katie en avait évoqué le contexte. « C'est vrai que ça n'a aucun sens de rester chez moi tout seul, pensait-il, c'est absurde, je suis pas venu là pour ça. » Il finit par envoyer un message à Katie : « Attends-moi, j'arrive, j'en suis ! », auquel elle répondit immédiatement : « Ah Yes ! Je savais que je pouvais compter sur toi ! <3 <3 Rejoins moi au Disco Energy Club ce soir à 19h ». Kevin esquissa un sourire qu'il savait inutile d'essayer de traduire par une quelconque interface virtuelle, c'était sa salle préférée.

Il arriva à l'heure dite, c'est-à-dire un peu en retard, arborant ses fameuses lunettes avec un costume alambiqué qu'il avait composé spécialement pour l'événement. Il portait ses vieilles bottes de cow-boy qui semblaient faites en une sorte de cuir de dinosaure et une combinaison à l'aspect métallique qui faisait penser à celle de Goldorak et qui s'arrêtait au milieu des cuisses pour permettre d'entrevoir, sur ses genoux, des tatouages de coeur et de têtes de mort, le tout agrémenté d'un chapeau haut de forme multicolore qu'il venait d'acheter pour l'occasion. Le bar était rempli, les gens n'attendaient plus que lui, Kevin le sentait. Certains le reconnurent et s'exclamèrent en le voyant arriver.

- Ouais, Kéké !!!!

Il ne broncha pas, se donnant l'air inaccessible que se doivent de garder les professionnels du *clubbing* mais, à l'intérieur, ces acclamations le galvanisaient, faisant à chaque fois remonter en lui toute une multitude de souvenirs. La salle, bien que pleine, attendait avidement la musique pour sortir de son attente statique, ce qui lui donnait d'ailleurs pour l'instant un côté un peu glauque, même si les gens semblaient discuter joyeusement ici et là. Kéké s'installa sur l'estrade, derrière les platines de mauvaises qualités, mais peu lui importait, il trouvait cela déjà chouette que les gérants du club se soient donnés la peine d'en mettre malgré le gros *land impact* de la soirée, alors qu'il était le seul à pouvoir les voir. Il chargea ses sons et commença le *set* qu'il avait prévu. Katie lui avait menti, c'est clair. Il y avait trop de gens pour qu'ils soient tous de confiance et que l'événement reste secret. Il eut un moment d'hésitation, comme s'il s'apprêtait à décider s'il allait être à l'aise ou perturbé mais il était

trop tard pour reculer. « Après tout, se dit-il, tout le monde est là en connaissance de cause, ceux qui sont pas contents n'ont qu'à rester chez eux. Je dois être d'ailleurs le moins consentant dans cette histoire. » Il se laissa emporter par l'ambiance, le flot rythmé de la musique et la concentration dont il avait besoin pour mettre les deux en œuvre. Il jeta quelques brefs coups d'œil à la salle, voyant que les gens continuaient à arriver. « J'ai jamais vu autant de monde, ça va finir par saturer, pensait-il. Bah, après tout, c'est pas mon problème. »

La musique inondait l'espace et plongeait Kévin dans une délicieuse insouciance. Il s'abandonnait à la pulsation impérieuse du *beat*, ce qui lui donnait une impression d'intense légèreté, comme s'il avait oublié toutes ces préoccupations habituelles ou plutôt comme si il ne se souvenait qu'à l'instant des sensations fugaces qu'il ressentait et qui étaient si exaltantes qu'elles en éclipsaient le reste. Il ne pensait à rien, naviguant entre les différentes fenêtres de son ordinateur avec l'adresse précise et distraite du professionnel, tantôt préparant le prochain enchaînement musical, tantôt regardant avec une sorte d'émerveillement atone les gens faire, plus ou moins en rythme, les pas de danse qu'ils avaient d'enregistrés. Certains s'arrangeaient pour lancer le même simultanément, accentuant l'aspect irréel du chaos ambiant par une petite touche de parfaite coordination, aussi perturbante que fascinante, comme si deux vagues déferlaient par miracle de manière rigoureusement identique au milieu de l'océan. D'autres restaient en retrait de la piste de danse, échangeant, immobiles, leurs impressions via le *chat* à cause du vacarme de la musique, faisant semblant d'être ivre, planant dans les airs ou étant simplement partis faire autre chose.

La fête battait son plein quand soudain Kévin aperçut les danseurs, les uns après les autres, perdre leurs attirails personnalisés. Certaines personnes réussirent à disparaître à temps, mais tous ceux qui n'avaient pas réussi à s'exfiltrer assez vite se retrouvèrent nus ou presque et commencèrent à crier. Kevin mit un certain temps à réaliser ce qui était en train de se passer, tant parce que la confrontation qu'il redoutait était encore pleinement irréaliste dans son esprit que parce qu'il était complètement immergé dans son univers musical. Quand il reprit ses esprits, il essaya précipitamment de naviguer dans l'interface virtuelle pour se téléporter chez lui, mais il était trop tard. Il venait de se faire contaminer. Son écran se figea quelques instants, pendant que les algorithmes du virus, ou plutôt de ce bug, réalisaient leur méfait : ils supprimaient tous les objets *mesh* importés ou achetés dans le serveur avant la dernière mise à jour de *Second Life*. Les modérateurs de cette plateforme à mi-chemin entre le jeu et le réseau social avaient voulu la moderniser en y appliquant, partant des nouveaux joueurs, un algorithme propagatif censé convertir les vieux objets 3D des utilisateurs "contaminés" dans un nouveau format de données plus récent mais il s'était avéré, par une erreur de code inexplicable, trouver plus à son aise de les supprimer dans la plupart des cas. Kévin venait de perdre d'un seul coup tout ce qu'il possédait sur *Second Life* et qu'il avait mis si longtemps à rassembler : ses vêtements, les extensions de sa maison, ses tatouages, ses muscles, ses coiffures, ses vieilles bottes et surtout ses fameuses lunettes. Tout était reparti dans le néant numérique de la mémoire oubliée de son ordinateur, dans cette Enfer virtuel dont la corbeille fait office de Cerbère et d'où presque aucun bit n'est jamais revenu. Tout y était parti, à part son chapeau haut de forme, si bien que quand son écran se débloqua, il ne

restait plus à son avatar que la tête dont il pouvait encore se découvrir. À son étonnement, la plupart des convives étaient encore présents - bien que sans leurs vêtements et la majorité de leurs attributs personnalisés - et attendaient que la musique se relance. Certains râlaient, sommant les modérateurs de trouver une solution, ou faisaient pleurer leur personnage, non sans une petite dose de second degré, mais la plupart s'étaient mis à tester les rares animations de danse basiques du jeu dont ils disposaient encore, riant de leur infortune. Kéké, encore sous le choc, surplombant la salle, regardait comme hypnotisé le spectacle qu'il avait sous les yeux. Cette subite uniformité dans les tenues et les mouvements, complètement nouvelle et inattendue dans l'univers de *Second Life*, achevait de donner à cette soirée son caractère fantastique. Cela lui remémorait son passé, quand il mixait encore IRL (*In Real Life*), avant son accident cardio-vasculaire, dont cette infection lui rappelait d'ailleurs le sentiment de vertige. Il avait alors perdu une grande partie de sa mobilité, en particulier l'usage de son côté gauche, de ses jambes et de ses expressions faciales ; et il avait petit à petit été abandonné par son entourage pour qui le décalage entre ce que Kévin était devenu et ce qui restait imprimé dans leur mémoire fut insurmontable. Toute sa vie s'était effondrée suite à cet incident, et après divers errances psychologiques, il avait retrouvé dans ce monde virtuel un semblant d'existence qui, bien qu'elle lui eût paru insipide avant son AVC, était la seule qui lui restait et qui, à son grand étonnement, lui réchauffait plus le cœur que n'en était maintenant capable le soleil. Et là, à cet instant précis, Kévin venait à nouveau de perdre tout ce à quoi il tenait. Mais cette fois, il se sentait léger, libre. Que ce fût dû à son expérience passée, à la présence reconfortante de la musique au moment du drame ou à la valeur effective de sa perte, il constatait plus qu'autre chose que ce qu'il redoutait le plus le gênait moins qu'il ne l'avait anticipé. Le choc l'avait tout de même plongé dans une sorte de rêverie amorphe, vide, tandis que pensées et émotions tentaient de se frayer un chemin hors du brouillard confus qui occupait son esprit. Les gens avaient arrêté de bouger, ayant fait le tour du maigre répertoire de mouvements qu'il leur restait. Certains étaient allés racheter rapidement leurs animations favorites, mais tous commençaient à s'impatienter, sommant Kéké de relancer la musique. Il sortit subitement de son émoi végétatif, qui inhibait jusque là ses émotions, sans que ces dernières ne se précisent pour autant. Au contraire, elles lui semblaient d'autant plus vagues, vaporeuses, comme s'il les avait ressenties sans en avoir le souvenir. Il remit son casque sur les oreilles, esquissa un sourire (ou du moins en donna-t-il l'ordre à ses lèvres), un vrai, avec son corps matériel et relança le son à fond, sous les exclamations de l'euphorie générale. Maintenant qu'il avait perdu, il pouvait commencer à jouer.

Virus Fatal

*« Si l'on inventait des arbres qui donnent la wifi, on en planterait partout.
Mais hélas, il ne font pour l'instant que nous fournir l'air que l'on respire. »*

Florence inspira profondément et soupira bruyamment, en fronçant les sourcils, l'air aussi concentré que contrarié.

Voilà ! Enfin fini ce dossier, j'espère qu'il ne manque rien. Je l'envoie par mail à cette conne de DRH et c'est bon. Bonjour Madame - avec une majuscule, très important - veuillez trouver ci-joint le projet de bla bla bla. En vous remerciant de bla bla, - c'est fou tout ce que je suis obligée de baratiner pour rien avec elle - je vous prie de bien vouloir bla bla bla, et dans euh... je sais jamais quoi mettre à la fin, ça m'énerve. A chaque fois, c'est pas assez respectueux pour Madame. Pfff... Je parie que Colbert, dans le temps, il faisait moins de manières pour s'adresser à Louis XIV. Heureusement que c'était pas elle qui faisait la loi à l'époque, dis donc. La quantité d'encre qu'il aurait fallu produire pour rédiger ses formules de politesse. Un banc entier de poulpes, vidés jusqu'à la moelle - d'autant plus qu'ils n'en ont pas - pour une seule lettre ! Dans le respect de Sa Cordialité absolue, mes respectueux hommages dans le respect des gestes barrière, qui m'empêchent hélas de Lui faire un baise-main quoique vu comme Elle a le bras long, on pourrait L'embrasser jusqu'au coude sans risquer de quelconque contamination. Haha, j'aimerais bien voir la tête hystérique qu'elle ferait si je lui envoyais ça. Elle ferait direct une crise cardiaque, ça nous ferait des vacances. Non, je suis vache. L'avantage, avec le confinement, c'est que ça m'évite de penser tout ça en face d'elle. Bon. Bien cordialement, ça fera l'affaire, elle s'en contentera. Voilà. Plus qu'un meeting zoom ce soir à 20h avec les clients, mais bon tout est prêt, ça sera juste une formalité. Et beh, je suis plutôt efficace chez moi, vive le télé-travail ! Et demain, c'est congé ! Pas télé-congé malheureusement... Bon quelle heure il est ? J'ai juste le temps de passer à la pharmacie, elle m'a dit qu'elle se faisait livrer des masques aujourd'hui, il serait temps. Si encore tout le monde en portait sauf moi... Mais c'est loin d'être le cas, il y a trop d'inconscients de nos jours (ça n'est pas nouveau d'ailleurs), il m'en faut un. Hop mon écharpe fera l'affaire en attendant.

*

Ah, il n'y a pas grand monde ! C'est bon et mauvais signe à la fois, au moins je suis sûre d'être à l'heure au meeting. Quoique ça n'a pas l'air d'avancer, la pharmacienne prend tout son temps... Qu'est ce qu'il veut celui-là ? « Excusez-moi, vous pouvez respecter les distances de sécurité, je n'ai pas de masque ! Merci. Je suis devant ce que vous cherchez ? Dites-moi, je vous le donne. Mais si, allez-y. Ah les préservatifs, ceux là ? Faut pas avoir honte. Tenez voilà deux belles boîtes. » Et bah, y'en a qui ne se font pas chier. Je m'étais dit qu'une petite période d'abstinence me ferait du bien, mais quand même ça fait long... Olala, mais elle dévalise la boutique celle-là, c'est fou je ne savais même pas qu'il existait autant de médicaments différents. Ça m'étonne que les pharmacies ne proposent pas encore des cartes de fidélité. Faudrait leur proposer le concept. Pour dix antibiotiques achetés, le 11ème offert. Ça fidéliserait les mémères comme celle-là. Elle doit, pour sûr, représenter une partie loin d'être négligeable de leur chiffre d'affaire, ou alors le pharmacien est millionnaire. C'est les deux à la fois, je suis sûre. Quoique ils seraient toujours en rupture de stock, faudrait une logistique en béton derrière pour alimenter tout ça, par sûr que ça soit rentable finalement. Ah c'est enfin à moi ! « Bonjour, est-ce que vous avez reçu les masques ? Oui, Quoi ? Par encore ! Oohh, et demain ? Vous savez pas ? Bon merci quand même. Au revoir ». Chou blanc donc. Tant pis, je vivrai dans l'autarcie et la terreur de mon prochain encore quelques jours, malheureuse et misérable. Snif. Après tout, je ne sors déjà pas de chez moi à part pour aller chercher un masque pour pouvoir sortir sans danger, c'est un peu absurde. Hou ! Un joggeur ! Il m'a fait peur le con. Il court comme ça, comme si de rien n'était. Il paraît qu'un coureur, ça peut postillonner ses bactéries jusqu'à 3 mètres. J'espère que c'était pas un prof, sinon je suis cuite. Non sérieusement, ça devient dangereux de sortir après 19h. Tous les sportifs-garou viennent envahir la chaussée dès le crépuscule, ils n'attendent même pas la pleine lune. Je devrais sortir avec de l'ail au cas où. Ah oui non, ça c'est pour les vampires. Quoiqu'ils ont un petit côté vampire, mais à l'envers. Je préférerais qu'ils me prennent mon sang, plutôt qu'ils me donnent le leur (même si c'est des O-) et puis c'est pas des chauve-souris, mais des chauves-qui-sourient-pas. Haha. Décidément, cette épidémie met tout sens dessus dessous.

*

Bon qu'est-ce que je vais manger moi ce soir ? Non pas une pizza encore, mmh, des sushis tiens. Je les commanderai pendant le meeting. Héhé. J'arrive de mieux en mieux à gérer le timing, la dernière fois, le livreur est arrivé pile juste après la fin de la conférence. À ce niveau là, ça devient de l'art. Ça ne m'étonnerait pas que les autres fassent pareil d'ailleurs, mais ils ne sont surement pas à mon niveau. S'ils avaient vent de ma précision redoutable, ils me décerneraient une palme au bureau, voire même une promotion, en hommage à mon flair infailible pour sentir la fin des réunions approcher. Si j'étais secrétaire, ça serait super utile. Je commanderais des taxis qui arriveraient au moment où on me demanderait de le faire, la grande classe. Ou pas. Bon qu'est-ce qu'ils foutent, ils sont en retard. Je ne suis pas allée applaudir uniquement pour ça... J'espère que ça ne m'enlèvera pas de point de paradis, en plus j'aime bien applaudir ! Bon, sauf pendant les concerts de classique, j'ai toujours peur de faire une boulette. Heureusement qu'il n'y en a pas en ce moment, si jamais ils finissaient un mouvement pile à 20h, ça serait la cata. Ah !!! Enfin ! Ils avaient des problèmes de connexion... À d'autres, ça marche plus depuis au moins deux ans cette excuse !

*

« Driiing ». Merde, j'ai commandé trop tôt, quelle conne. Bon c'est pas grave, les sushis ça refroidit pas de toute façon, je leur dirai que c'est un voisin qui me drague depuis le début du confinement, ça c'est une excuse crédible, ils devraient en prendre de la graine. Haha, je me demande comment ils réagiraient si je leur disais ça. Ils répondraient sûrement qu'ils étaient étonnés qu'il n'ait pas sonné plus tôt. « Excusez-moi dix secondes, quelqu'un a sonné. » Ouais non, ça serait juste un peu gênant. Enfin, on s'amuse comme on peut.

*

Enfin fini ! Bon d'habitude, les réunions tardives ne s'éternisent pas comme ça, au moins pas depuis le confinement. Mais ils étaient particulièrement relous ceux-là, ils n'ont pas de vie ou quoi ? Est-ce que notre campagne sera bien visible, quelles estimations de retour vous faites ? Gna gna gna. Et c'est quoi la légende là, et est-ce que la courbe est droite ? Non, une courbe c'est pas "droite". Merde. Un graphique, tu le regardes, tu hoches de la tête, tu fais un petit "Oh" si t'es en confiance, tu fronces les sourcils si tu veux négocier un truc plus tard, et puis c'est tout. A quoi ça sert de se faire chier à essayer de le comprendre, de toute façon ils ont aucun moyen de le vérifier. Tout ça pour avoir l'air de ne pas se faire entuber. Enfin, c'est fini. A moi mes sushis et mes petites séries. Hop ! Qu'est ce que je regarde ce soir ? Mmmh, pas *La casa de papel*, ça commence à me saouler. *Walking Dead*, pareil, et puis c'est pas trop le moment de regarder ça. Ah tiens *Breaking bad*, ça fait longtemps, je me la rematerais bien. Allez. Comme je connais déjà, je saurai m'arrêter. Héhé. Ah oui, avant je voulais checker vite fait où en est mon colis. Ils confirment pour demain matin ! Yes parfait ! C'est fou comme ils sont rapides. Allez.

*

Bon allez, encore un petit épisode et au lit.

*

Allez au dodo. Encore un ? Non, demain, j'ai mon matériel de peinture qui arrive, le livreur pourra sonner d'un instant à l'autre. J'ai pris un jour de congé juste pour ça. Ah, j'ai trop hâte de m'y mettre ! Pourquoi j'ai autant attendu... Au lieu de regarder mille tutos, j'aurais dû direct commander... Les trois premières semaines sont passées si vite... Enfin, le livreur arrive demain, c'est le principal ! Mais si jamais il passe tôt et que je dors encore ?! Il sonne, il sonne, je ne réponds pas, il repart, il se dit qu'il s'est trompé d'adresse. Ça serait trop bête ! Prendre une livraison express pour la rater à cause d'un - ou plusieurs - épisode de *Breaking Bad* de trop, c'est le comble. Quoique, je pourrais m'en faire juste un... Non allez, au dodo, Florence.

Toujours rien, ce livreur n'arrive décidément pas. Je me suis levée tôt pour rien. Ça fait une heure qu'il livre les trois dernières personnes avant moi. À croire qu'il est bloqué à

Petaouchnok. Ou il prend une pause café interminable, et le café est tellement bon qu'il en a recommandé un, plus un autre, encore un autre, il arrive pas à s'arrêter ! Il va faire une overdose !!! Non, il s'est fait voler les clefs de son camion. Il aura rencontré une vieille connaissance, un autre livreur, avec qui ils se sont éternisés sur une longue discussion de livreurs (les pires !). L'autre, il lui est arrivé une histoire pas possible. Il lui tient la jambe comme c'est pas permis. Lui, le pauvre, y peut pas s'exfiltrer, dire qu'il a du boulot malgré sa conscience professionnelle. L'autre, c'est un livreur aussi, il connaît les ficelles, c'est bon Roger, tu leur dis que qu'y'avait des foutus bouchons sur l'Periph, tu vas pas croire la dernière ! Ah non, ça ne marche pas, c'est le confinement, y'a pas de voitures (enfin je crois). Ou alors il a gagné au loto, il a démissionné direct. "Ciao les nazes", qu'il dit en filant à l'américaine. Et puis pourquoi un homme forcément, si ça se trouve c'est une livreuse, c'est vrai ça ! Elle se fait draguer, elle n'ose pas partir. Elle se fait agresser, violer ou pire ! Voler mon colis. Merde, j'appelle les flics ? Une livreuse, y'en a pas tant que ça, ça ne court pas les rues... Enfin si justement, sauf la mienne. Elle, elle marche, elle se traîne, à cloche-pied, elle rampe carrément. Aaah la la c'est pour ça que je préfère les livreurs masculins, en plus je peux toujours tomber sur un beau gosse, qui sait ?... Bon qu'est-ce que je fais en attendant ? Je n'ose pas sortir de peur de le rater. Et puis, s'il arrive. Non si *elle* arrive, elle m'appellera. Oui, c'est bon j'ai du réseau. Et si elle mettait simplement un avis de passage sans m'appeler ? Non, elle ne ferait pas ça, et puis je le verrais sur le site qu'il est passé. Ah mais oui ! J'ai juste oublié de recharger la page ! Hop, on va voir. Ca charge... Eh bien ! Ça ne charge pas. C'est la wifi qui bug, juste maintenant comme par hasard. Raaaah. Tant pis, je mets la 4G. Merde. La 4G non plus. Sur l'ordi... lui aussi ?? C'est une véritable machination !!! Je n'ai pas le choix, il faut que j'aille demander aux voisins. Non, je ne me vois pas leur expliquer que je n'arrive pas à fliquer la limace qui me sert de livreur. Non, livreuse ! Après, ça ne la fera pas venir plus vite. Mais est-ce que mon téléphone marche, au cas où elle essaye de me joindre ? J'ai qu'à appeler ma mère pour vérifier. Parfait, il fallait que je le fasse en plus et comme ça, quand le livreur m'appellera, ça fera une excuse pour raccrocher. Et beh, ça ne sonne même pas, qu'est ce qui se passe ? Merde, comment ça ? Son numéro existe plus ?! Ils l'ont supprimé, pourquoi ? Elle a changé de numéro ? Non, elle me l'aurait dit. On a supprimé son numéro ! Mais pourquoi ? Elle est morte ?!! Non pas possible. Le service qui supprime les numéros ne serait pas à ce point plus efficace que celui qui met au courant les proches du décès. Et puis normalement il y a une petite voix qui nous dit que le numéro n'est pas attribué. Bizarre, bizarre, cette histoire. Je vais aller demander aux voisins. « Bonjour ! Je n'arrive pas à joindre ma mère, rien ne marche, comment c'est chez vous ? Vous n'ont plus ? La télé aussi ? Décidément ! ». Mince, j'ai un mauvais pressentiment. Est-ce qu'il y a l'électricité au moins ? Et l'eau aussi ? Oui. C'est donc internet, le téléphone et la télé. Mais j'ai du réseau. Mmmh, la télé ça passe par internet aujourd'hui et le téléphone, peut-être aussi, genre la liste des numéros est sur le *cloud* ou un truc comme ça. Ça doit être internet. Il y a une mise à jour de tout le truc, on n'a pas été mis au courant. Ou alors c'est l'antenne du coin qui bug. Quelqu'un s'est amusé à mettre un brouilleur autour de l'immeuble. Ou alors, internet est cassé. Non, c'est pas possible, c'est trop gros. J'en ai le vertige, mon Dieu. Le seul moment où je n'utilise pas internet, c'est quand je me brosse les dents, et encore, j'en profite parfois pour *checker* vite fait mon *Instagram*. Au moins, je vais avoir une hygiène dentaire irréprochable. C'est mon dentiste qui va être content ! Ou plutôt non, il va me faire

la gueule, vu que j'aurai plus besoin d'aller le voir. Fini les "vous mangez trop de sucreries mademoiselle" ! Eh ! Avec tout ça, pas de risque, je vais crever de faim, oui. Tiens d'ailleurs, il faut que j'aille faire les courses au cas où, je ne vais rien pouvoir me faire livrer. Tant pis pour mon colis, je vais mettre un mot sur la porte, pour qu'il (ou elle !) le laisse là. Personne ne va piquer ça, qui s'intéresse à la peinture aujourd'hui ?! Quoique, on sait jamais... Bah, il faut savoir prendre des risques dans la vie. Hop ! Mon écharpe, mon sac à main, j'y vais.

*

Tout a l'air calme dehors, c'est marrant, je suis presque déçue. Je m'attendais comme à une atmosphère plus cataclysmique, avec des gens qui crient et courent dans tous les sens, comme dans Titanic. Tout se passe comme si rien ne se passait. En même temps, il ne se passe rien justement, ou plutôt il se passe qu'internet passe pas. Ou l'inverse. Je m'embrouille. Peut-être que c'est revenu ? Non, pas la 4G au moins. Olala. Quelle méga-queue, il y en a pour au moins une heure d'attente, voilà pourquoi je ne vais plus faire les courses. Tous ces gens sans masques, c'est le coup à se choper le Covid. « Bonjour, excusez-moi, est-ce que vous avez internet ? Vous non plus, oui c'est bizarre... Oui moi aussi, je vais prendre des provisions au cas où ». Ça n'avance pas... Pourquoi les gens sortent les mains vides ? Bizarre. Toute cette attente pour rien, c'est dommage quand même. Tiens, lui il part en courant, elle aussi. Oulà, mais ça chauffe ! Les gens commencent à s'engueuler... Mais pourquoi ? J'ai jamais vu ça. Ah ! Ils n'arrivent pas à payer... Ah mais oui, je suis conne !!! Comment je vais payer, la carte bleue ne marche pas. Evidemment. Et j'ai pas de chéquier, encore moins de liquide. Merde. Comment je vais faire ? Ça a l'air sérieux cette histoire tout de même. Peut-être que les antennes internet de la région déconnetent. Ah mais oui, c'est vrai qu'on est bientôt le 1er avril ! Quand même, c'est un peu gros comme farce ! Non, c'est clairement pas une farce, ou j'ai plus d'humour ! C'est une cyber-attaque, des aliens, les mêmes que ceux qui ont créé le Coronavirus. Ou les chinois tout simplement, même si je ne pense pas qu'ils soient des extraterrestres. Oh mon Dieu ! Je réfléchis trop, tout va bien se passer. Il faut juste que je trouve un moyen de récupérer de l'argent, je suppose que les distributeurs ne fonctionnent pas non plus. Merde. Je vais aller voir Claire pour qu'elle m'en prête, vu tout ce qu'elle fait au black, elle doit en avoir de rechange. Elle est à 15 minutes de marche d'ici, c'est moins d'un kilomètre je crois si je ne marche pas trop vite. Oh merde ! Avec tout ça, j'ai oublié mon papier ! Bon pas grave, au train où vont les choses. Je payerais même cher pour être capable de payer une amende, même chère.

*

Ah voilà, j'espère qu'elle est chez elle. Toc toc toc ! On dirait pas, je vais l'appeler pour voir. Toujours rien, évidemment. Mince, qu'est ce que je fais ? Soit je rentre chez moi, et j'ai pas de solution, et je prie pour que tout revienne comme avant, ou mieux que je me réveille de ce cauchemar (mais après que j'ai fini le dossier pour la DRH quand même, faut pas déconner). Mais qu'est ce que je vais faire chez moi ? A tous les coups, mon colis n'est pas arrivé, et il n'est pas prêt de l'être. Je ne pourrai même pas regarder une série. Merde. Soit je reste ici à l'attendre. Si ça se trouve, elle est aussi allée faire les courses, mais elle persévère parce qu'elle a du liquide. Bon j'attends là.

*

Pourquoi je déverrouille mon téléphone ? Évidemment que j'ai aucune notif. J'ai pas des jeux encore dessus ?.. même pas. Pfff.

*

Je vais m'asseoir contre sa porte, je serai mieux. Je peux enlever mon écharpe aussi, pourquoi je m'embête, on n'est pas en plein hiver ! Aaah ! C'est vrai qu'on respire mieux sans, est-ce que je supporterai de mettre un masque en fait ? J'en ai jamais mis après tout. Respirer du plastique ou je ne sais quoi toute la journée, ça doit pas être bon pour le teint... Bah, on s'habitue à tout...

*

Là la là la là.

*

Quand même, c'est bizarre cette histoire... Si effectivement internet ne marche plus, qu'est ce qu'il va se passer ? Ça va être la guerre mondiale ? L'apocalypse ? Ou rien du tout, juste un retour à l'âge de pierre ? Mon dieu, cela veut dire qu'il faudra à nouveau louer des DVDs ?! Quelle horreur ! Ça me donne le vertige. Faut pas que je réfléchisse trop. J'en parlerai avec Claire. Son mec, il s'y connaît bien en informatique, il doit être au courant.

*

Pffff, qu'est ce qu'elle fout.... Si seulement je pouvais l'appeler ! Comment je faisais avant sans téléphone ? Enfin, ça ne m'arrivait pas d'avoir des coupures internet comme ça aussi. C'était même pas possible, vu que ça n'existait pas. N'importe quoi.

*

La la li la lou....

*

Ah voilà quelqu'un, c'est peut-être elle et son mec qui rentrent des courses ! J'entends le froissement des sacs en cartons, c'est clair que c'est Claire ! Je reste assise, ou je me lève pour ne pas avoir l'air perdu... Bon au point où j'en suis. Ah mince, non c'est pas elle, c'est son voisin on dirait. J'ai bien fait de rester assise. « Bonjour ! Oui tout va bien, c'est ça, oui j'attends Claire ! Vous êtes pas au courant ? Internet ne marche plus, je ne peux pas l'appeler. Oui, c'est ça, tout va bien. Merci au revoir. » Eh beh, il est à l'Ouest quand même, il est allé faire les courses, il ne s'est pas rendu compte que quelque chose clochait. « Oui, je suis sûr que tout va bien, d'accord, c'est très gentil, je vais voir ». C'est gentil quand même. Je ne vais pas rester là à attendre toute la journée... Eh mais s'il est allé faire les courses, il doit avoir du liquide, je pourrais peut-être lui en emprunter. Enfin, ne nous emballons pas, je le connais même pas. Si ça se trouve, il voulait juste me draguer. Et moi, avec tout ça, j'ai même pas pensé à regarder ce qu'il valait. C'est pas plus mal, personne n'est sexy avec des sacs de courses. Bon après tout, qu'est ce que j'ai à perdre, je vais mettre un mot sur la porte de Claire. Ding dong ! « Oui rebonjour, excusez-moi, c'est très gentil de m'avoir proposé d'attendre chez vous, j'ai refusé sans réfléchir, par politesse. J'accepte si ça tient toujours. Oh merci beaucoup ! ». Ehhh mais c'est sympa ici ! Il y a beaucoup de livres, dis-donc. C'est un peu sombre aussi. Pas aussi mal rangé que je l'aurais pensé. « Comment vous avez fait pour faire les courses ? Vous payez toujours en liquide ! Moi je trouve ça plus pratique avec mon téléphone, enfin, je suis bien placée pour parler ! Haha ! Oui, une infusion, pourquoi pas ? ». Oula, est-ce bien raisonnable, s'il a le corona, je l'attrape à coup sûr. Merde. Il n'avait même pas de masque en revenant. Bon au point où j'en suis, je ne vais pas refuser. Merde, si ça se trouve, il a mis du somnifère dedans, je vais finir droguée, violée, volée, comme ma livreuse (enfin pas volée vu que j'ai ni colis ni argent). Bon ça suffit d'être parano, foutue pour

foutue... Et puis lui aussi, il s'en est servi. S'il a le corona, au moins, il se l'auto-transmet, vu qu'il paraît qu'on reste contagieux même guéri ! Mmmmh, il est bon ce thé. « Il est bon votre thé ! » Cette infusion. Ça va, c'est pareil. Mais c'est lui qui l'a fait, ça alors. Je ne savais pas que c'était possible de faire ça soi-même, moi je ne prends que des sachets, c'est vrai qu'il y a bien des gens qui les font, ces sachets. « Vous travaillez dans une entreprise de thé ? A Yogi thé ? Bah pourquoi vous rigolez ? Ah oui pardon c'est vrai, pourquoi *tu* rigoles ? Non ». Moins timide qu'il en a l'air. Mais sympathique. Enfin, c'est pas contradictoire je crois. « Je ne veux pas t'embêter, hein ? Fais comme si j'étais pas là, t'as la wifi ? Oh oui, je suis bête, laisse tomber. » Quoique, ça vaut le coup de vérifier si ça n'est pas revenu par hasard. Non, toujours pas. Décidément, ça commence à devenir inquiétant. Qu'est ce que je vais bien pouvoir faire ? Je peux peut-être lui emprunter un livre. Mmmmh, je ne vais pas commencer un gros pavé, ça ferait un peu trop je me mets à l'aise. Genre la meuf qui s'installe quoi, je reste pas longtemps, juste le temps de finir deux petites mille pages. De toute façon, je me connais, j'en aurais marre après 10 pages, 100 pages max, 1000 si c'est un chef d'oeuvre (on n'est pas loin des 2000 dommage...). Ah mais il y a des bande dessinés. Elles sont belles dis donc, j'aime bien les dessins de la couverture, ça change de Tintin. Je vais lire ça, ça a l'air très bien

*

Et beh, c'est qui l'auteur, je note, c'est super. Faudra que je demande à ce mec s'il peut me prêter la suite. D'ailleurs, je ne sais même pas son prénom. Enfin, il a l'air si concentré dans son livre, j'ai peur de le déranger en le regardant comme ça. Quoique, s'il est effectivement plongé dans son livre, je ne risque pas de le déconcentrer en le regardant. Est-ce qu'on peut déranger quelqu'un en le regardant ? Mmmmh... Ou alors, il fait déjà semblant et il me regarde aussi. C'est excitant. Non, vu le bonhomme, il doit être vraiment en train de lire. Ça a l'air d'être le genre de type authentique qui fait lui même ses infusions (je le sais de source sûre). Il est pas mal quand même, on le sent à l'aise dans son style. En même temps, on est chez lui. Dommage, si jamais il me regardait, on pourrait se mettre à discuter, et qui sait ?... Enfin, je ne voudrais pas abuser quand même. Claire n'a pas l'air encore rentrée, peut-être qu'elle travaille. Je repasserai ce soir et au pire, je lui demanderais de l'argent à lui. Raaah, mais pourquoi que je déverrouille encore mon téléphone pour rien ! « Je repasse ce soir, tu seras là ? Claire doit être au travail, merci encore ! Et je peux t'emprunter le deuxième tome ? Merci, c'est vraiment très sympa ! ».

*

Zut, j'ai oublié mon écharpe chez lui. Oh et puis merde, marre de ce virus, je vais éviter tout le monde, ça va aller. Les joggeurs fous ne sont pas encore de sortie.

*

Bon évidemment le colis n'est pas arrivé. Je ne sais pas pourquoi, j'y croyais encore. Tant pis, j'ai qu'à dessiner un peu. Ah, je me materais bien une bonne série là, pour décompresser. Peut-être que c'est revenu ! Toujours pas. Ah mais, j'ai quelques podcast que j'avais téléchargé. Je vais écouter ça déjà.

*

Quelle heure il est ? 14h, j'ai faim tiens. Il me reste juste un peu du vietnamien d'avant hier. Ça fera l'affaire ce midi, mais après je suis à sec. J'aurais pas dû finir les sashimis hier. Qu'est ce que je me mets devant l'ordi, j'ai rien à regarder... Tiens je n'ai qu'à

lire la BD en mangeant. Merde, c'est galère, je vais en foutre partout, c'est plus pratique les séries quand même. Bon, je lirai après, je vais manger sans rien, ça va me faire du bien.

*

Bon 15h, je me fais chier... Je vais mettre mon téléphone à charger au cas où. Ah mais oui, je vais en profiter pour faire un peu de rangement tiens. C'est le moment parfait. Allez au boulot.

Et hop ! Plus que ce carton de vieilleries. Depuis le temps qu'il fallait que je le trie. Ce bouquin, je jette. Ça aussi, ça, euh... Oh, ce vieux bracelet que mamie m'avait ramenée de je sais plus où ! Je garde ! Mon vieux journal intime. Tu parles, j'ai écrit que deux semaines. Haha, je me disais aussi. Je garde, je le lirai une autre fois. Oh mais j'avais complètement oublié ce truc ! Ma vieille radio que m'avait offert ma mère alors que je voulais un lecteur CD. Je lui en avais voulu pendant des mois. Ça me revient, j'avais commencé ce journal juste pour exprimer ma souffrance d'avoir des parents aussi incompréhensifs. Quelle idiote. Elle m'avait dit que je n'avais pas intérêt à la jeter avant de m'en être servie. Tant pis, désolé maman. Poub... Oh mais attend deux minutes, la radio doit sûrement marcher, pas besoin d'internet pour ça. Oh mon Dieu, maman m'avait offert ce cadeau en précision, non en prévision de ce jour ! Incroyable !!! Maman, je t'aime ! Tu es géniale, je l'ai toujours dit ! La meilleure ! Ah merde, pas de pile. Et à tous les coups, j'en ai pas la moindre ici. C'est fou, j'avais oublié la galère que c'est, les piles. Ah le voisin de Claire il doit en avoir. Bon j'y cours, j'ai trop envie de savoir ce qui se passe. Et puis Claire sera rentrée, pas possible qu'elle soit restée au boulot avec tout ce bordel.

*

Eh bien, il y a du monde dehors ! Les gens ont fini par s'en rendre compte. Quelle affaire ! Je suis sûre que tout le monde ne parle que de ça. Tous ces attroupements tout de même. Et les gestes barrières alors ? Oula des voitures de flics, et j'ai pas mon papier de sortie. Ayons l'air assuré. Non, je suis bête, ils ont d'autres chats à fouetter. Après, ça ne fait jamais de mal d'avoir l'air assuré.

*

Oh ! Claire m'a laissé un mot. "Coucou Florence, je suis désolée, avec toute cette histoire, on est parti dès que possible à la campagne, chez les parents de Maurice. Ça va être le bordel, on veut éviter les bouchons. Maurice est très pessimiste, il ne voulait pas attendre, il pense qu'ils vont bloquer toutes les routes. J'espère que tu vas t'en sortir. Bisous." Comment ?!! Partis à la campagne ! Merde. Belle solidarité, tiens ! Elle aurait pu m'emmener, ou au moins passer par chez moi me prévenir, et accessoirement me filer un peu de fric. Merde, j'aurais dû le mettre dans mon mot, au lieu de rester vague pour faire comme si ne rien n'était. Merde, merde, merde, c'est vrai que ça va être le bordel. Bon j'espère que son voisin est là, lui. Ding dong ! Dieu merci, il est là. On voit sur qui on peut compter, hein Claire ?! Non je rigole, je t'adore, en plus je sais qu'il n'y a que deux places sur ta moto. Mais quand même, t'aurais pu me choisir plutôt que Maurice. Je sais que je n'ai pas de pénis, mais je me débrouille pas mal en massage. En plus j'aime bien la moto... C'est pas des manières tout ça ! Voilà que je parle comme ma DRH, faut que je fasse attention.

« Rebonjour, euh.. Oh mince, j'ai oublié la BD chez moi ! Si, je suis désolée. Par contre j'ai ramené une radio, je me suis dit qu'ils passeraient sûrement des infos par là, ça marche encore sans internet ces trucs là, il me semble. Ah t'en as déjà une ?! Ah bah on en a une de rechange. Haha. je peux venir écouter ? Merci encore. » Bon pas la peine de lui dire que je comptais sur lui pour les piles... « Je peux rester avec toi ? Merci vraiment, je ne me sens pas de rester toute seule. Comment tu t'appelles au fait ? Enchanté ! Moi c'est Florence. » Il est vraiment trop sympa, ce mec. « Non c'est bon merci, ça va. » Bon un peu relou avec ses infusions. « Ah ok. » Apparemment, le gouvernement va s'exprimer à 19h sur France Info. Bon bah, on attend. Ça fait une heure et demi à tuer. « Au fait, j'ai trop aimé le "roman graphique", je ne savais pas qu'il y avait des BD aussi bien... Ouais c'est vrai, ça gagnerait à être plus connu ». Et beh, il n'était pas bavard jusque là, il a vraiment l'air passionné. Après tout, il n'a pas tort. J'aime bien son air engagé quand il en parle. « Mmmh, c'est vrai que vu comme ça, raconter une histoire avec des images, c'est la base ! L'art originel même ! T'as raison, les grottes de Lascaux c'est rien d'autre qu'un roman graphique. Haha ouais où on pige rien à l'histoire. Oui, le choc culturel très sûrement... Tiens regarde, là, dans le tome 1, cette image, je la trouve si puissante. Justement je dessine un peu, je voulais me mettre à la peinture, j'aimerais bien un jour pouvoir faire un tel chef d'oeuvre. Non je n'exagère pas ! Bon ok je les lirai aussi pour voir. Haha non je t'assure je l'ai vraiment oublié. » Il m'a touché l'épaule le con. En même temps, je l'ai touché plusieurs fois du regard, je pensais qu'il n'avait pas remarqué. Olala, on se croirait au lycée. Pourquoi j'ai fermé le livre si brusquement ? Je n'ose pas le regarder. Boum, boum ! Mon Dieu, quelle tension ! J'ai envie de l'embrasser. Lui aussi, c'est sûr.

Mon Dieu, c'était incroyable. D'habitude, j'ai toujours du mal quand je couche la première fois avec un mec. Peut-être que c'est grâce au confinement... C'est littéralement la première personne que je touche quelqu'un depuis presque un mois... J'avais pas pensé à ça, encore un autre bon côté des mesures gouvernementales. Youpi. Dans ce cas, j'aurais peut-être mieux fait d'attendre encore un mois, ç'aurait été le feu d'artifice. Quoique non, il faut y aller quand ça vient, un beau mec comme ça qui passe à portée de main (ou plutôt à portée de cul), y'a pas de raison de ne pas y faire une petite escale comme pour une oasis dans le désert ou une île dans le pacifique. C'est ça, je suis comme un matelot, qui se prélasser sur la plage en sortant du bordel, après avoir risqué sa vie pendant un mois, confiné sur son bateau. Attention, les marins, ils ne se touchent pas entre eux, il ne faut surtout pas passer pour un PD, sinon c'est la corde direct, trop risqué. Ça alors, j'avais jamais vu ça comme ça... Ça doit être ça qu'ils ressentent quand ils arrivent au port et foncent au bordel... Mmmh... Après, c'est vrai que je baise toujours mieux après des grosses journées émotionnelles. Comme aujourd'hui justement, bonjour le bazar ! Mon colis qui n'arrive pas, internet qui marche plus, Claire qui me laisse tomber, moi qui oublie tout. Ah mais merde, on est toujours en plein dedans d'ailleurs ! Je me suis endormie et réveillée dans le cauchemar, comme dans *Inception*, je suis toujours coincé là, il faudrait que je me réveille encore un fois pour remonter d'une couche. Quoiqu'il y a pire comme cauchemar, héhé. Quelle heure il est ? Oula mais c'est dans 5 minutes ! Comment j'ai pu m'endormir comme ça, ça ne m'arrive

jamais d'habitude !!! « Debout !!! On va rater l'annonce du gouvernement ! T'as juste le temps de faire une infusion. Haha, comme tu veux, sur le thème "catastrophe apocalyptique". » C'est vrai ça, les tisanes, c'est toujours des trucs doux, genre "caresse de ma grand-mère à la lavande" ou "douceur de rosée printanière aux arc-en-ciel". Pourquoi pas un truc un peu plus vénère, genre l'équivalent du métal pour la musique ? Ah mais oui, je suis bête. « Tiens fais-moi un café en fait, s'il te plait, léger par contre. » Déjà en train d'en faire, il gère le gars. Parfait, en plus, je me sens complètement éteinte, comme si mon sommeil (ou ce qu'il s'est passé avant) avait aspiré mon énergie vitale... C'est peut-être lui le vampire finalement... Merde, j'ai des meilleurs standards pour ma vie romantique. « J'allume la radio ! Merci, mmmh, il sent bon ! Mais où est-ce que tu vas ? » Il est grave, lui, il va prendre sa douche au moment le plus crucial de sa journée, voire de son existence. « Dépêche toi ! Tu vas rater l'annonce ! »

*

« Bon alors, qu'est ce qu'il a dit concrètement ?... Apparemment, ça serait un virus qui aurait contaminé tous les appareils connectés du monde leur rendant les accès internet impossible. Tout serait déjà contaminé depuis plusieurs mois, et ils ont décidé de l'activer que aujourd'hui... "Ils" serait un groupe de hackers indépendants, c'est pas clair, écologiste anarchiste, un truc comme ça. Enfin bref, peu importe. Le gouvernement travaille à des solutions bla bla, mais concrètement, ils ont rien encore. Normal. Par contre, les téléphones satellites marchent encore, du coup ils restent en contact avec le monde. Oui, bizarre, c'est ce qu'ils ont dit... Pour l'instant la galère, c'est surtout l'argent (et à moyen terme le commerce), du coup, demain, ils vont distribuer 50 euros par personne majeure en liquide dans les bureaux de vote (le côté positif d'avoir maintenu les municipales !) pour que tout le monde puisse survivre en attendant qu'ils organisent un rationnement global du pays. Ah oui et ils ont limité les achats à 50 euros par personne demain dans les supermarchés pour ne pas qu'ils se fassent dévaliser même si je ne vois pas comment ils vont le vérifier. Après, en gros, si y'a pas eu de solution à internet d'ici là, il vont mettre en place un rationnement par l'armée comme en URSS, un couvre feu et couper l'électricité la nuit pour économiser. À l'ancienne, ouais. Enfin, c'est pas sûr, il reparlera tous les soirs pour donner des nouvelles. Et il demande de garder les gestes barrières, d'aller travailler quand même et rester confiné sinon si possible. Ouais, il a rien dit sur un éventuel blocage, peut-être que ça les arrange si les gens vont à la campagne. En même temps, s'ils font tout sur les listes électorales pour que les gens ne trichent pas, mieux vaut peut-être rester chez soi. T'en penses quoi toi ? Ça te fait marrer ? T'es fou. C'est clairement l'apocalypse ce truc, je pense que Jésus, il pensait pas à un truc pire quand il a dit qu'il y aurait le jugement dernier, enfin, la fin du monde quoi, un truc comme ça ! Nan sérieusement, tu ne te rend pas compte. On a même plus le droit de sortir, ni dans le monde réel, ni dans le virtuel. C'est horrible, c'est comme *Matrix* sans la matrice. Enfin, t'as raison, faut garder le sourire... Mais qu'est ce qu'on va faire ? Sortir dans le monde spirituel ? Moi j'veux bien mais c'est par où ? Non merci, je ne veux pas de méditation à la noix, c'est pas le moment. » Mon Dieu, si je reste là, je vais me retrouver à boire des tisanes toute la journée, en faisant semblant de lire en attendant qu'on baise ou d'aller pisser. En même temps, j'ai rien de mieux, c'est peut-être pas si mal. Haha, quand mes copines me disent ça en m'annonçant qu'elles emménagent avec leur mec, je leur dis catégoriquement que c'est pas une bonne idée. Mais bon là c'est différent... C'est ce qu'elles

me répondent ! Faut croire qu'on passe toutes par là. Après, je peux aller chez moi... Si j'arrive à faire les courses demain... Après j'ai pas de masque, c'est risqué. Tant pis, vaut mieux ça que crever de faim ou d'asphyxie. Au pire, si je chope le virus, je serai peut-être prioritaire sur les rations. Héhé. Ou pas, il faudra bien faire des sacrifices. Mon dieu ! J'espère que l'humanité se rendra compte de mon courage. Je serai une martyre pour les âges à venir. On créera une religion en mon hommage. La première prophète femme (prophète avant d'être femme). Je dirai, avant de mourir, "Buvez cette tisane, c'est mes larmes et lisez ce livre, c'est mon euh... c'est mon vagin tiens, non clitoris, mon clitoris, c'est mieux". Comme ça, on ne l'oubliera pas, même si on retourne à l'âge de pierre. Et puis faut savoir rester mystérieuse, sinon ça ne marche pas, la mayonnaise ne prend pas. Et ensuite, boum, deux millénaires de matriarcat. Bon j'ai au moins le droit de profiter d'une dernière soirée tranquille, je suis fatigué, est-ce que je rentre chez moi ? Faut que je reste sage, j'aurai besoin de force pour demain. Mais pour bien dormir, il faut bien se dépenser. Héhé. « Et Gilbert ! Tu ne veux pas venir deux secondes, j'ai un secret à te dire ! Oui, c'est ça. Plus près encore...»

Ah le bâtard, il n'a même pas voulu venir avec moi, après tout ce qu'on a vécu ensemble. En même temps, j'aurais fait pareil à sa place... Et puis, j'ai pas envie de trop me reposer sur lui, ça n'aurait pas de sens qu'il m'accompagne. Oula ! Déjà toute cette queue, aussi tôt. J'aurais dû prendre plus que 15 minutes d'avance, si seulement je n'avais pas été retenue au lit. Bon au moins, les gens respectent encore les distances de sécurité, c'est positif. C'est quand même démoralisant de les voir s'étaler sur des kilomètres. Dans un bon festival, tout ça là, ça tiendrait dans mon salon. Enfin, je le savais, j'ai même pris un livre.

*

Oula ! Qu'est ce qui se passe ? Ça avance plus ! Y'en a qui bloquent l'entrée. Merde, ils font chier, c'est pas le moment ! Qu'est ce qu'ils veulent ? J'irais bien voir, mais... bah tout le monde semble s'approcher. C'est des étrangers, ils veulent aussi de l'argent. C'est vrai qu'ils ne sont pas sur les listes électorales... Je comprends, je n'avais pas pensé à eux. On pourrait leur donner aussi quand même, y'en a pas tant de ça, on est plus à ça près avec les 300 milliards. Et puis les gens qui ne sont pas chez eux, ils sont censés faire comment aussi ? C'est vrai qu'ils sont encore plus dans la merde. En tout cas, les employés de la mairie semblent encore plus déterminés qu'eux. Merde, on va y passer la journée. « Ils ont raison, donnez-leur ! » Ils ne m'ont pas entendu, je vais crier plus fort. « DONNEZ-LEUR LES 50 EUROS !! Eeeeeeh mais calmez-vous, Madame, mettez-vous à leur place. » Mon Dieu, tant d'agressivité, elle porte bien son pull bleu marine celle là, dis donc. Hééé mais du calme ! Putain, j'le sens pas bien, ça va mal finir cette histoire, je m'écarte, tant pis pour les 50 euros. Oh mais ils se battent vraiment. Et personne qui peut appeler les flics. Je ne peux pas rester sans rien faire, mais si j'y vais, je vais m'en prendre une à coup sûr dans la mêlée. Et surtout,

je vais me choper le corona, voire même le SIDA vu comment le sang va gicler. Ils ont tous enlevé leur masque pour mieux s'insulter. Bon je ne veux pas voir ça, je me casse, tant pis. Merde, les gens deviennent fous, à tous les coups, ça va être la foire aux supermarché aussi. Bon, je retourne chez Gilbert.

*

« Coucou Gilbert ! Non, j'ai pas pu, c'est le chaos absolu dehors. J'exagère un peu, mais franchement même la vérité tu la croirais pas. Enfin, c'est un peu ce que t'es en train de faire, haha. J'te jure, tu ne te rends pas compte, les gens ont commencé à se battre, j'ai même pas pu récupérer les 50 euros, je m'en serai pris une, ça aurait à peine remboursé mes points de suture, même avec ma mutuelle. Ouais, terrible. Rigole pas, c'est pas parce que je blague que c'est drôle. Attends, laisse-moi m'asseoir. Pfiou ! Non sérieusement, ça m'inquiète un peu sur comment ça va évoluer... Non, j'ai pas de téléphone satellite. Tu rigoles ? J'étais même pas sûr que ça existe vraiment avant. Tu voudrais aller à la campagne aussi ? » Ouais, finalement, elle a bien flairé le coup Claire. Si ça se trouve, les villes ne vont pas pouvoir être approvisionnées, les gens vont s'entretuer pour récupérer les vivres, on assassinerait pour une pomme qu'on jetait à la poubelle avant-hier parce qu'elle avait une tache. Enfin, pas moi, je tuerais jamais pour ça. Si elle est bien mûre, j'dis pas, mais si elle est un peu abîmée, ah ça, jamais ! « Mais t'es sûr qu'il va l'allumer, son téléphone ? » Mmmmh, effectivement, ça m'a l'air d'être une bonne idée d'aller chez son pote fermier, mais il n'y a pas moyen de l'appeler pour voir s'il veut bien nous accueillir... « On pourrait tenter le coup quand même non ? Oui, c'est vrai que ça lui force un peu la main... » C'est gentil pour son ami, mais c'est quand même un cas de force majeure là ! Trop d'éthique tue les euh... tout court. Je ne vais pas insister, je sens qu'il ne va pas lâcher, encore moins que ces débiles municipaux leur stupides billets. Du coup, il faudrait un téléphone satellite... Merde, où est-ce qu'on va trouver ça, je connais aucun alpiniste, moi, encore moins de champion de voile... On pourrait demander aux voisins, mais ça ne court pas les rues... Oh j'ai une idée ! Pas sûr qu'elle plaise à Gilbert...

Parfait, personne dans les rues, elles sont encore plus vides que pendant le confinement. Quoique, j'en sais rien, je suis sortie à cette heure là une seule fois. Et en plus on est toujours en confinement du reste. 4h du mat'... Qui sort à cette heure là, à part les voleurs ? Haha, je me croirais dans *La casa de papel*. Finalement, c'est bien pratique pour cacher son visage, le masque sanitaire, et c'est même pas suspect. Bon point pour toi Gilbert d'en avoir en rab. Bon, c'est vrai que, tout compte fait, c'est pas super agréable, ça ne vaut pas un masque de Dali, certes, mais on est pas là pour s'éterniser sur 3 saisons. « Gilbert, c'est là, au coin là, le magasin de randonnée dont je t'ai parlé. » Pourquoi, je chuchote moi. Je dois avoir un peu la trouille. Lui, il a l'air tout calme, ça a même l'air de l'exciter. En tout cas, ça m'épate qu'il ait bien voulu, il n'a même pas hésité une seconde, comme si il s'en

voulait de ne pas y avoir pensé plus tôt. Moi, je trouve ça pire que de débarquer de force chez son pote, mais bon... Chacun ses valeurs. Et puis, comme a pensé très fort Macron, à la guerre comme à la guerre... « Là, tu vois là, derrière le comptoir, il y a les téléphones. Ouais, vas-y je fais la guet. » Ça se dit, ça, “faire la guet” ? Je ne veux pas passer pour une amateur moi ! amatrice ? amateuse ? non amateur, ça fait plus pro. Une chance qu’on ait trouvé cette masse chez le concierge, et qu’il ait assez de confiance en Gilbert (ou pas assez de neurones) pour ne pas se poser de question embarrassante. « Go ! Y’a personne ! » Putain, ça en fait du bruit. J’espère qu’il ne s’est pas blessé. Merde, il y a une alarme. Les gens vont sortir à leur balcon ! Si ça se trouve, c’est de mecs du GIGN en permission qui habitent là, en coloc’, entre collègues. Ils s’ennuient depuis le confinement, au chômage technique, ils sont en manque de terroristes (enfin des vrais quoi, pas des geeks farceurs à l’humour douteux). Ils attendent que ça, deux péquenots un peu audacieux, ils vont sauter sur l’occasion pour se dégourdir les menottes. Vite, qu’est ce qu’il fout. Bon personne ne semble réagir, ils ont peut-être un peu trop bu avant de se coucher. Ça arrive beaucoup en gendarmerie, il paraît. Pas au GIGN quand même. Elle est belle la France, tiens ! Non, les gens s’en foutent, je suis sûre. J’espère. Moi, je m’en foutrais royalement, c’est pas mes affaires. Éventuellement, je me lèverais si l’alarme m’empêche de me rendormir. Ah, le voilà, avec les téléphones, nickel ! Barrons-nous vite. Oui, on avait dit qu’on marcherait l’air de rien, mais ça veut dire quoi, “l’air de rien”, à 4h du mat’ ? Ah, j’ai tellement envie de courir. « Oui, je sais, c’est con de trotter, mais je n’arrive pas à marcher. Allez viens, on court. Je suis sûre que j’arrive avant toi à la maison. Le dernier arrivé fait une tisane à l’autre ! »

*

Pfffiou !!! Bon bah tout s’est bien passé, c’était bizarrement plus facile que de récupérer 50 euros à la mairie, mais quand même plus riche en émotions. Et même de plus belles émotions d’ailleurs, bizarrement, c’était tellement moche ce matin. Là, c’était pour la bonne cause. Personne ne peut m’en vouloir. Et puis, je le jure (que tout ceux qui lisent dans mes pensées en soient témoins !), dès que cette histoire se termine, je rembourserai les téléphones et la vitrine au magasin. Anonymement. Peut-être pas s’ils se font voler d’autres trucs aussi... De toute façon, ils doivent être assurés, je verrai. « Ouais, j’arrive, je ne sais pas si je vais réussir à dormir, j’ai trop hâte d’appeler ton pote. Oui, que pour ça, oui. Petit malin. »

« Allez, on le rappelle là, il est déjà 11h ! ». Allez. Ça fait déjà deux fois qu’il répond pas, Gilbert pense qu’il est allé traire les bêtes. Mon Dieu, quelle tension à chaque fois dans cette composition de numéro. C’est comme si c’était le code secret pour désamorcer la bombe comme dans *James Bond*, non *James Bombe* plutôt... Tiens j’y avais jamais pensé. J’aurais presque envie de l’apprendre par coeur, juste comme ça, pour marquer le coup. Ça

sonne... Décroche, décroche, décroche. Yes !!! Bon, maintenant, il faut qu'il accepte de nous accueillir. Enfin, qui n'accueillerait pas son pote avec une inconnue, certes sympa et jolie, mais rencontrée la veille, et qui t'appelle d'un téléphone volé, le tout pendant une crise sans précédent dans laquelle t'es toi-même pas sûr de survivre ? Haha, ça va de soi, évidemment. Oula, il fait la grimace, c'est pas bon... « Qu'est ce qui se passe ? Pourquoi tu fais cette tête ? Il ne veut pas ? Si ? Bah alors ? » Ah non sérieux, c'est une blague ?! Je m'attendais pas à ça. Merde, c'est absurde, c'en devient presque comique. Haha, je peux pas m'empêcher de rire. C'est le destin que se fout de ma gueule, ma parole. J'essaye de le prendre avec philosophie, mais là j'en ai presque marre. J'ai l'impression qu'il essaye de me prouver quelque chose depuis quelque temps, c'est agaçant. Plus que quelques gouttes d'eau et le vase explose. Il va voir ce qu'il va voir, moi aussi je vais me mettre à faire n'importe quoi ! Bon, et puis merde, rien à faire, on y va ! Mais qu'est ce que va en penser Gilbert ? Bouah, ça ne va pas le déranger à tous les coups. C'est con à dire, mais j'ai l'impression (l'intuition même) qu'on va risquer davantage notre peau en restant ici. « On y va quand même du coup ? Comment ça bof ? » Décidément, je comprends rien à ce mec. « Mais on ne va pas rester là, t'as vu ce qui se passe, tout va péter et en plus on va se faire chier à mourir. Est-ce qu'il est sûr que c'est le Corona qu'il a ton pote ? Il sera peut-être rétabli avant qu'on arrive qui sait ? Ouais, bon peut-être pas... Non mais en vrai, c'est pas si contagieux, si on fait attention c'est bon ! On a qu'à mettre des masques, t'en portais même pas en revenant des courses !!! Quoi ? Mais n'importe quoi !!! En plus, si on le chope c'est pas si grave, on ne va pas y rester, au moins on sera immunisé. Ah sérieux ?! T'as une insuffisance pulmonaire ? Je savais pas, désolé... » Merde, c'est le bouquet. Je ne savais pas qu'il était vulnérable comme ça, enfin, bizarre qu'il prenne aussi peu de précautions... Peut-être qu'il se rendait simplement pas compte avant d'être confronté au truc... Ah lala, c'était notre seule chance. Des fois, j'ai l'impression qu'il ne faut pas chercher à lutter. T'as gagné destin, j'ai compris, j'abandonne, fais ce que tu veux de moi, comme t'as toujours fait d'ailleurs, petit coquin. Tu voudrais me demander mon avis des fois avant de faire des conneries, hein ? Ou au moins prévenir un peu ? « J'en reviens pas, on a cambriolé un putain de magasin de randonnée pour un putain de téléphone satellite juste pour ça ?? Merde ! » Merde ! « Quoi ? Sérieux, tu blaguais ? Comment ça ? Il n'a pas le Covid ? Tu t'en fous, on y va quand même ? Ah mais quel con, mais quel con !!! Tu trouves ça drôle ?? J'étais tellement déprimée, j'ai failli appeler mon psy. T'as intérêt à te faire pardonner, ouais, c'est ça, on verra. » Ah mais quel con ! Il me le paiera. Fais chier, qu'est ce que je fous là moi. « Oui, non ça va, je ne t'en veux pas, c'est juste pas très malin quoi... Non, ne me parles pas, laisse moi juste décompresser, ok ? » Pffffiiiiioouuu. Paix intérieure, harmonie, bla bla bla. Quel con quand même. Bon, après tout, c'est quand même une bonne nouvelle. Ça va aller. « Bon du coup, on y va comment ? En moto ? Mais t'as qu'un casque... Ouais bah tant pis, on peut le tenter comme ça, je sentirai mieux le vent. Au point où on en est, je peux rouler une fois sans casque, on ne va pas se faire arrêter avec ce qui se passe. Bon ! Je passe chez moi chercher des affaires, on se retrouve dans une heure ? Parfait ! »

*

Tiens, il y a quand même des gens dehors, ils ont l'air tranquilles. Je me demande s'ils réalisent la merde dans laquelle on est. Ou alors est-ce que c'est moi qui exagère ? J'en sais fichtre rien... Peu importe, on est jamais trop prudente. Et puis, les gens stressés, ils restent

chez eux, on ne les voit pas. Je me demande comment ils s'en sortent, ce qu'ils en pensent. C'est fou, je ne le saurais probablement jamais.

*

Hop, brosse à dent, trousse de toilette, ma liseuse (que j'ai pas utilisée depuis des mois), des fringues, un bon pull, il fait froid à la campagne. Des préservatifs, ça sera utile, héhé. Je ne sais pas combien de temps on va rester là-bas, il m'en reste plus des masses, va falloir économiser. On aurait peut-être dû cambrioler la pharmacie aussi ? C'est qu'on y prend vite goût quand même ! Quand j'y pense, quelle histoire ! Si on m'avait dit tout ça, y'a deux jours, j'aurais... Mais qu'est ce que je suis en train de faire là ? Je vais partir en moto je ne sais pas où, avec un inconnu cambrioleur chez un gars qui a le Covid sans que personne que je connaisse soit au courant. Hahaha, comment j'en suis arrivée là ?! C'est n'importe quoi. Est-ce que j'y vais vraiment ? Je suis pas en train de délirer ? Comment savoir ? Après tout, j'ai pas de meilleure solution. Peut-être que je m'emballe ? Si ça se trouve, ça va bien se passer ici... *Who knows* ? En même temps, c'est assez excitant cette histoire, on se croirait dans une série. Allez, j'y vais, on ne vit pas deux fois ! En même temps, on a qu'une seule vie. Mmmh. C'est moi où je viens d'utiliser deux fois le même argument en double sens ? Bon et puis merde, j'y vais, je le sens bien comme ça, pas de regret. Au pire, je divertirai les spectateurs de mon humble vie.

*

Hop, plus qu'à sortir la poubelle (je ne sais pas combien de temps ça va durer), j'ai pas envie de me retrouver avec élevage bionique dans ma cuisine, j'ai assez de merde comme ça. Eh bah, la poubelle est archi-pleine. Merde, tout le monde a dû en profiter pour faire du rangement, héhé, j'ai lancé une mode. J'espère que les éboueurs travaillent quand même, ça m'étonnerait qu'ils aient besoin d'internet pour faire leur taff. Ou alors c'est un peu *too much*. Des camions poubelles connectés, tu parles. Un hacker russe pourrait les pirater, enfin, pas très sexy, c'est moins classe que d'infiltrer le pentagone. Quoique, ça nous mettrait bien dans la merde. Bon allez, je pose ça à côté, c'est pas ma faute si ça déborde. Adios !

« On est parti ! Ah mais j'y pense, comment on va faire sans GPS ? Tu connais le chemin ? Ouais, ça marche aussi.. enfin si il n'y a pas de bouchon... » À l'ancienne quoi ! Ah c'est chouette la moto quand même, ça me rappelle quand on partait en vacances avec Claire, j'avais oublié ces sensations. « Plus vite ! Youhou !!! » C'est dingue, j'ai l'impression que je pourrais faire ça toute ma vie, me balader en moto. Y'a pas des métiers comme ça, genre testeuse de passagère arrière de moto ? Même si c'est mal payé, ça m'irait après tout, j'aurais plus à me farcir des *powerpoint* toute la journée. Quoique, je risquerais de m'en lasser. C'est un drame après tout de se lasser de ce qu'on aime, c'est pour ça qu'il faut faire un métier chiant, au moins, on s'emmerde dès le début. Haha, j'imagine pas la tête des gosses, si leur conseillère d'orientation leur disait ça avec autant de culot que mon DG quand il annonce qu'il va encore augmenter son salaire. Enfin, le voilà bien avancé avec toutes ses thunes, il doit bien se demander ce qu'il peut en faire actuellement. Je préfère largement être à ma place, perso. Au grand air, les cheveux dans le vent, filant à pleine vitesse droit vers la campagne. La nature, c'est ça le futur mon gars ! Youhou !!! Et en moto en plus !

*

« Pourquoi tu t'arrêtes au milieu de nulle part ? Ne me dis pas que t'es perdu ? Non, j'te connais c'est une blague ! On m'la fait pas deux fois à moi. Ah d'accord, j'ai compris. Haha, non j'ai pas la tête à ça, là. Non vraiment, c'est pas à cause de tout à l'heure, c'est comme ça, là j'ai pas envie, je me sens un peu patraque. Insiste pas. » Après tout, j'aurais peut-être dû faire un effort, c'est vrai, après tout ce qu'il fait pour moi, c'est pas comme si ça aurait été désagréable. Non, c'est débile. J'ai pas envie, j'ai pas envie, c'est comme ça, j'y peux rien. Et puis en plus faut économiser les capotes. « Qu'est ce que tu dis ? Faut mieux avoir les Couilles vides plutôt que le Covid ? haha, t'es con. Me dis pas que tu t'es arrêté juste pour faire cette blague ! Allez roulez au lieu de dire n'importe quoi. »

Aaaah enfin arrivé. Mmmmh ça fait du bien quand même la campagne, on respire mieux c'est clair ! Quoique le sol est un peu crade... Enfin, ça sent la pureté ! Moi qui enviais Claire pour son balcon, c'est comme si un plancton envoyait une sardine pour sa taille, parce qu'il n'a jamais vu de baleine. Pourrait-il d'ailleurs voir une baleine ? Il la prendrait pour une île, comme moi, je ne peux pas voir la France en entier. « Bonjour ! Enchanté, moi c'est Florence ! Merci encore de nous accueillir ! Je ne vous fais pas la bise, mais le coeur y est ! Haha ! » Ça va, il n'a pas l'air si malade le bougre. Ah c'est pas lui que Gilbert a eu au téléphone. Aaaah mais c'est un couple homosexuel, Gilbert ne m'a pas prévenu, quoique il n'y a pas de raison finalement.... Ah c'est lui, il ressemble plus à quelqu'un de malade, effectivement, je ne devrais peut-être pas trop m'approcher. « Bonjour ! » Il arrive à se lever quand même. Solide, le gaillard. « Comment ça va ? Comment ça je verrai bien ? J'espère pas ! J'ai de l'empathie, mais pas à ce point ! Haha ! » Au moins, il garde le sourire. Mais il faut que je fasse gaffe. Au moins le temps qu'il se rétablisse. En même temps, je ne peux pas forcer Gilbert à faire attention et s'il attrape le truc, moi aussi. Je ne suis pas non plus venue pour faire l'asociale, ils sont déjà sympa de m'accueillir. « Oui, avec plaisir, j'ai trop hâte de visiter votre ferme ! »

*

« Gilbert, deux secondes, s'il-te-plaît, avant qu'on descende. J'ai pas trop envie de choper le virus, est-ce que tu voudrais bien lancer une discussion dessus, j'ai pas trop envie de m'imposer non plus. Je ne sais pas, qu'on se mette d'accord au moins. Par exemple, on peut cuisiner que nous deux déjà. On reste loin. J'en sais rien. Tu penses qu'on va le choper de toute façon ? Enfin quand même, si on peut l'éviter. Oui, je sais, j'ai dit ça, mais je croyais que tu ne voulais pas venir. Mais maintenant qu'on est là, on peut faire attention. Je sais pas, pfff, sois sympa. Au moins qu'on en discute. Si vous vous en foutez, qu'on me laisse faire attention, même si c'est con. Merci. »

« Ils sont super sympas, tes amis. Ils sont trop mignons. Genre, quand Yves fait semblant de s'énerver quand Jean se lève. Haha, ouais et il fait exprès de faire un détour pour aller chercher ce qu'il veut. Hahaha, ouais c'était absurde. Oui, j'ai bien vu que vous aviez le

même humour. Non c'est vraiment chouette, ici. Je ne pense pas que je pourrais toute ma vie, ça me manque déjà la ville. Je ne sais pas, la pollution sûrement. Haha, non je sais pas, mes amies, la vie, les événements. Oui, bon il n'y en avait pas le mois dernier. Mais c'est pas pareil, ici tout est plus lent, plus loin. Oui, bon j'avoue, j'ai jamais essayé, je verrai bien. Mais tu ne vas pas me dire notre rencontre, elle aurait eu lieu si on n'habitait pas tous les deux en ville. Oui bon, elle aurait pas eu lieu si y'avait encore eu internet. Haha, ouais, on va dire ça, notre amour aurait été plus fort. T'emballe pas quand même. »

*

« Attends, non pas ce soir, j'ai mal à la tête. Oui, non, je ne sais pas ce que j'ai, je me sens pas bien depuis cet aprem, un peu faible, depuis hier en fait, je ne sais pas trop ce que c'est. L'émotion je pense. J'ai comme un peu chaud, maintenant que tu le dis, ça me chatouille un peu au niveau des poumons. Parle pas de malheur. C'est sûrement mon empathie, oui, je ne la pensais pas si grande. Mmmmh, ça expliquerait pourquoi je deviens un peu triso en ta présence... Haha, ouais bon, on verra bien » Merde, il a raison, à tous les coups, j'ai chopé le Corona. Putain, je savais que j'aurais dû faire plus gaffe. En même temps, j'ai tout fait comme il fallait ! Ça peut que être un livreur... Et moi qui fais chier pour qu'on fasse attention alors que c'est moi qui l'ai en fait ! « Du coup, Gilbert, on fait comment ? Tu veux quand même dormir à côté ? Je pense que tu l'as déjà de toute façon... Ouais je sais pas, moi aussi, j'ai des amis où un seul des deux l'a eu, mais ça veut rien dire, j'ai un mauvais pressentiment... Oui, t'as raison, on ne sait même pas si je l'ai, on verra. »

*

Derrière la poubelle, un vampire. Il faut que je l'évite. Il va me voir. Je cours. Non, il ne faut pas courir, si je cours, il va me voir. Non, pas la poubelle, pas la poubelle, elle a pas de masque. Le Corona résiste 50h dans la poubelle. Les éboueurs sont tous malades, ils marchent plus, ils sont cassés. Je ne dois pas courir. C'est trop tôt. La police, merde ! Je suis en train de marcher, je risque rien. Ils sont en pyjama, ils m'ont reconnue. C'est le vampire qui les a appelés. La poubelle était connectée. Si je cours, je peux leur échapper. Non, je ne dois pas courir. Ils me séduisent. Horreur ! Ils n'ont pas de masque. Vite, dans la radio. Je suis en sécurité. Je vois tout. Maman, qu'est ce que tu fais avec Claire ?! Vous étiez ensemble ? Revenez, il ne faut pas courir ! Il faut marcher. La radio, où elle est passée ? Elle ne marchait pas. Le vampire, il sort ses poubelles, il ne me voit pas. Mais je ne sais pas qui est Gilbert ? Je ne le connais pas ! Laissez-moi !!! Laissez-moi respirer, je ne veux pas de masque, il faut respirer, c'est un mensonge !!! Mon écharpe, elle est à la poubelle. Non, je suis foutue, je ne peux pas, c'est trop risqué. Qu'est ce que tu livres ? La peinture c'est là-bas ! Mince, mais c'était pour moi. Reviens ! Je ne peux pas la rattraper, elle court. Les flics, j'arrive plus à respirer. Brouillard. Gilbert, c'est toi ? Où est passé l'air ? On l'a volé, commandes-en, débrouille toi ! Si c'est possible, tout est possible ! 50 euros ! Ne jette pas l'air c'est précieux. Non, il n'était pas périmé. Assassin ! Assassin. Aaaaah. Rrrrrraaaaaah.

*

Oh, où-suis-je, qu'est ce qui se passe ? Ça va pas, ça va pas du tout. Je brûle putain, j'ai au moins 5000 de fièvre. « Gilbert ?! » Ah c'est horrible. Comment il fait pour dormir avec cette chaleur. Putain, je vais y passer, je vais y passer. J'ai même pas fait mon testament. Je donne tout ce que j'ai à qui me guérira ! Comme ça, le notaire, il l'a dans l'os, j'ai jamais aimé les notaires de toute façon. J'ai mal à la poitrine, j'ai soif. « Gilbert !!! Ça va pas ! Tu

peux aller me chercher de l'eau, j'arrive plus à bouger. Aaaaah ! Merci. » Aaaaah, ouf. Je souffre, je souffre. Putain, je n'aurais pas dû venir. Ça aurait rien changé, je l'avais avant. Moi qui voulais avoir un enfant, merde, j'ai trop attendu. Foutues capotes. Tout est si simple quand tout va bien... Je m'attendais à quoi aussi. « Aaah, oui, ça fait du bien, merci. » Allez du calme. Respire. Ça va aller, Florence. Tu ne vas pas te faire avoir par une vieille contrefaçon de virus *made in China*. Te laisse pas faire. Du calme. « Merci, Gilbert. »

*

Putain, elle va finir quand cette nuit de merde. J'arrive pas à réfléchir. Est-ce que j'ai dormi ? « Gilbert ?! » Non, ça sert à rien de le réveiller. Quelle heure il est ? Quoi !! Que 4h du mat' ? Merde, j'en peux plus. À l'aide !

*

Il faut respirer, c'est ça. Respirer. Mais je ne dois pas courir. Respirer et ne pas courir. Si, il le faut. Je ne peux plus respirer, mais il le faut. Il faut courir et respirer. Ne pas courir. Ne pas mourir. Ne pas respirer. Si, je dois respirer. Respirer et mourir. Non, respirer et courir. Non, ne pas courir. Vivre. Vivre et respirer. C'est ça. Je tourne en rond. Je dois tourner en rond. Non courir. Non, respirer. Ne pas courir. Aaaaah. Vivre.

Aaah enfin le matin ! J'ai la tête en feu... J'ai la gorge sèche, il faut que je boive. Aïe ma tête, j'ai mal. Quelle heure est-il ? Je les entends en bas, ils doivent être en train de petit-déjeuner. Ou déjeuner, je sais pas. Aaaaah, est-ce que j'arrive à me lever ? Ah, Keuf Keuf Keuf ! Ça me brûle les poumons, j'ai l'impression qu'ils vont se déchirer. Bon je peux marcher à quatre pattes, pas très glorieux, mais ça marche. Quelle connerie ce truc. Hop, une marche après l'autre. Ça me donne la nausée. Ah trop de lumière ! « Oui bonjour ! Je peux avoir un truc à boire. C'est pas drôle, je souffre. Haaa » Ah une chaise, ouf, Keuf keuf ! « Oui, un peu mieux, je voulais vous voir un peu. Merci. » Aaaaah, mon Dieu, qu'est ce que c'est bon l'eau. Aaaaah. Oh oui, un torchon humide, il lit dans mes pensées, en même temps, il a dû vivre la même chose. « Merci. » Aaaaah. ça fait du bien.... « Quoi ? Qu'est ce qui y'a ? Vas-y dis-moi ! Internet marche à nouveau ?! Ah euh... Cool... Je me réjouirai tout à l'heure, je n'arrive pas à réfléchir là. Je peux ravoir de l'eau ? Merci. Quoi, pourquoi tu fais cette tête ? C'est une blague encore ? Oh la... J'ai même pas la force de te dire que t'es con, imbécile. » Oh oui, encore de l'eau...Glouglou... Aaaaah.... Shhhhhh.... Oh ça fait du bien... « Non, c'est pas que j'ai pas marché, c'est juste que là, c'est comme si je m'en foutais... Là, tu vois, du moment que j'arrive à respirer je suis contente. »

Florence inspira tant bien que mal et soupira bruyamment, son visage s'éclairant d'un air soulagé.

Autres discours

« *Liberté, Égalité, Fraternité* », devise de la Révolution française.
« *Travail, Famille, Patrie* », devise du régime de Vichy.
« *Sécurité, Santé, Travail* », devise non-officielle.

Les textes ci-dessous sont des extraits réordonnés des discours suivants :

- Adresse aux français, 16 mars 2020, prononcée par Emmanuel Macron.
- **Annonces aux français du 25 juin 1940, du 11 octobre 1940, du 30 octobre 1940 et du 12 août 1941, prononcés par le maréchal Pétain.**
- *Discours pour la liberté, prononcé par Georges Clemenceau au Sénat en 1902.*

Françaises, Français,

Français,

Messieurs,

Jeudi soir, je me suis adressé à vous pour évoquer la crise sanitaire que traverse notre pays. Jusqu'alors, l'épidémie était peut-être pour certains une idée lointaine, elle est devenue une réalité immédiate, pressante.

J'ai des choses graves à vous dire. De plusieurs régions de France, je sens se lever depuis quelques semaines un vent mauvais.

Un bulletin de liberté générale va se rencontrer avec le bulletin d'hommes qui ne réclament la liberté que pour eux-mêmes.

Le Gouvernement a pris, comme je vous l'avais annoncé, des dispositions fermes pour freiner la propagation du virus. [...] Jamais la France n'avait dû prendre de telles décisions - évidemment exceptionnelles, évidemment temporaires - en temps de Paix. Elles ont été prises avec ordre, préparation, sur la base de recommandations scientifiques avec un seul objectif : nous protéger face à la propagation du virus.

Les conditions auxquelles nous avons dû souscrire sont sévères. Une grande partie de notre territoire va être temporairement occupée. [...] Du moins l'honneur est-il sauf. [...] Le gouvernement reste libre, la France ne sera administrée que par des Français. Je ne serais pas digne de rester à votre tête si j'avais accepté de répandre le sang des français pour prolonger le rêve de quelques Français mal instruits des conditions de la lutte.

Je repousse l'omnipotence de l'Etat laïque, parce que j'y vois une tyrannie ; d'autres la repoussent parce que ce n'est pas leur tyrannie. Lorsque nous examinerons la question des garanties de la liberté, je me trouverai en désaccord absolu avec eux.

[...] Je veux aussi saluer chaleureusement les Françaises et les Français qui, malgré le contexte, se sont rendus aux urnes, dans le strict respect des consignes sanitaires, des gestes barrières contre le virus. [...] Mais dans le même temps, alors même que les personnels soignants des services de réanimation alertaient sur la gravité de la situation, nous avons aussi vu du monde se rassembler dans les parcs, des marchés bondés, des restaurants, des bars qui n'ont pas respecté la consigne de fermeture. Comme si, au fond, la vie n'avait pas changé.

La France a connu, il y a quatre mois, l'une des plus grandes défaites de son histoire. Cette défaite a de nombreuses causes, mais toutes ne sont pas d'ordre technique. Le désastre n'est, en réalité, que le reflet, sur le plan militaire, des faiblesses et des tares de l'ancien régime politique. Ce régime, pourtant, beaucoup d'entre vous l'aimaient.

Si la contrainte avait pu prévaloir, l'Eglise serait maîtresse du monde. Je profite de la leçon. Je veux préserver de toute atteinte dans la République l'idéal républicain de libération humaine ; je veux montrer que la défense républicaine ne peut marcher de pair qu'avec le maintien intégral, le développement du droit républicain.

A tous ceux qui, adoptant ces comportements, ont bravé les consignes, je veux dire ce soir très clairement : non seulement vous ne vous protégez pas vous - et l'évolution récente a montré que personne n'est invulnérable y compris les plus jeunes - mais vous ne protégez pas les autres. [...]

A tous ceux qui attendent aujourd'hui le salut de la France, je tiens à dire que ce salut est d'abord entre nos mains. A tous ceux que de nobles scrupules tiendraient

éloignés de notre pensée, je tiens à dire que le premier devoir de tout Français est d'avoir confiance. A ceux qui doutent comme, à ceux qui s'obstinent, je rappellerai qu'en se raidissant à l'excès, les plus belles attitudes de réserve et de fierté risquent de perdre de leur force.

Véritablement ce sont des faits qu'il est inutile de vous rappeler, vous les connaissez. Mais ils sont très importants pour ma démonstration, car je prétends que vous ne vous trouvez pas seulement en face d'un problème scolaire, mais que vous êtes en face d'un problème politique dont le problème scolaire n'est qu'une partie à résoudre dans le même esprit que l'ensemble.

Dans le Grand Est, dans les Hauts-de-France, en Île-de-France, nos soignants se battent pour sauver des vies, avec dévouement, avec force. Au moment où la situation sanitaire se dégrade fortement, où la pression sur nos hôpitaux et nos soignants s'accroît, tout notre engagement, toute notre énergie, toute notre force, doivent se concentrer sur un seul objectif : ralentir la progression du virus.

Certains craindront peut-être que la hiérarchie nouvelle détruise une liberté à laquelle ils tiennent et que leurs pères ont conquise au prix de leur sang. Qu'ils soient sans inquiétude.

La puissance spirituelle est supérieure à la puissance temporelle ; en cas de conflit entre les deux, le jugement appartient au pouvoir spirituel. Voilà la question de fond.

Je vous le redis avec force ce soir : respectons les gestes barrières, les consignes sanitaires. C'est le seul moyen de protéger les personnes vulnérables, d'avoir moins de concitoyens infectés et ainsi de réduire la pression sur les services de réanimation pour qu'ils puissent mieux accueillir, mieux soigner.

L'autorité est nécessaire pour sauvegarder la liberté de l'État, garantie des libertés individuelles, en face des coalitions d'intérêts particuliers. Un peuple n'est plus libre, en dépit de ses bulletins de vote, dès que le gouvernement qu'il a librement porté au pouvoir devient le prisonnier de ses coalitions. Nous ne perdrons, en réalité, certaines apparences trompeuses de la liberté que pour mieux en sauver la substance.

Dans les parties de la construction politique, tout dérive de deux principes primordiaux : l'autorité et la liberté. Dans la République, la liberté, c'est le droit commun de chacun ; et l'autorité, ne peut être que la garantie de la liberté de chacun. Les républicains ont renversé la monarchie au nom de la liberté. Puis, maîtres de l'autorité, ils ont éprouvé quelques peines à se dessaisir d'une puissance qui n'a pas sauvé la monarchie.

Faisons preuve au fond d'esprit solidaire et de sens des responsabilités. Chacun d'entre nous doit à tout prix limiter le nombre de personnes avec qui il est en contact chaque jour. Les scientifiques le disent, c'est la priorité absolue. C'est pourquoi, après avoir consulté, écouté les experts, le terrain et en conscience, j'ai décidé de renforcer encore les mesures pour réduire nos déplacements et nos contacts au strict nécessaire. Dès demain midi et pour 15 jours au moins, nos déplacements seront très fortement réduits.

Le régime économique de ces dernières années faisait apparaître les mêmes imperfections et les mêmes contradictions que le régime politique : sur le plan parlementaire, apparence de liberté. Sur le plan de la production et des échanges, apparence de libéralisme, mais, en fait, asservissement aux puissances d'argent et recours de plus en plus large aux interventions de l'État.

Vous nous avez apporté ici une phrase, qui doit être de nouveau lue à la tribune comme le fondement de votre opinion ; c'est la phrase suivante d'Aristote : L'éducation doit être unique et identique pour tous. Il faut bien se garder de croire qu'un citoyen s'appartienne à soi-même, tous appartiennent à l'Etat. C'est bien la doctrine de l'absorption totale, sans réserve et complète, de l'individu dans la corporation. C'est l'idéal de la congrégation que vous reprenez à votre compte.

Le Gouvernement précisera les modalités de ces nouvelles règles dès ce soir, après mon allocution. Toute infraction à ces règles sera sanctionnée. Je vous le dis avec beaucoup de solennité ce soir, écoutons les soignants, qui nous disent : si vous voulez nous aider, il faut rester chez vous et limiter les contacts. C'est le plus important. Évidemment, ce soir, je pose des règles nouvelles, nous posons des interdits, il y aura des contrôles. Mais la meilleure règle, c'est celle qu'en tant que citoyen, vous vous appliquez à vous-mêmes. Une fois encore, j'en appelle à votre sens des responsabilités et de la solidarité.

C'est sur cet amas de ruines qu'il faut, aujourd'hui, reconstruire la France.

J'ai le regret de vous trouver l'antagoniste de mon honorable collègue. Il nous propose de transférer la puissance spirituelle du pape à l'Etat, du pape infailible, immuable, à l'Etat faillible et changeant. C'est un catholicisme civil, avec un clergé universitaire.

Nous avons fait la Révolution française. Nos pères ont cru que c'était pour s'affranchir ; pas du tout, c'était pour changer de maître. [...] L'Etat, je le connais : il a une longue histoire, toute de meurtre et de sang. Tous les crimes qui se sont accomplis dans le monde, les massacres, les guerres, les manquements à la foi jurée, les bûchers, les supplices, les tortures, tout a été justifié par l'intérêt de l'Etat, par la raison d'Etat. L'Etat a une longue histoire, elle est toute de sang.

Je ne dirai pas, par principe républicain, qu'il y a eu de bons rois - cela ferait trop plaisir à ces messieurs de la droite - mais cependant je dirai qu'il y a eu des rois bons. Il y a eu des papes religieux. Il se peut qu'il y en ait eu qui se soient essayés à la tolérance. L'État

est de par sa nature implacable, il n'a pas d'âme, il n'a pas d'entraille, il est sourd au cri de la pitié ; on n'émeut pas l'Etat, on ne peut pas l'apitoyer.

Parce que je suis l'ennemi du roi, de l'empereur et du pape, je suis l'ennemi de l'État omnipotent, souverain maître de l'humanité.

[...]

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi et comment les chrétiens, qui furent une liberté dans le cirque, en étaient arrivés à traduire le précepte : « Aimez-vous les uns les autres » par des supplices, par des massacres, par des bûchers ?

La question est intéressante, messieurs, parce qu'elle est pleine d'enseignement pour vous à cette heure. Eh bien, je vais vous le dire. C'est qu'ils ont été victime de la même illusion que vous : ils ont voulu être l'État.

Le christianisme était une chose admirable, un des plus beaux élans qu'on ait vus dans le monde, jusqu'au jour où les chrétiens ont cru trouver dans l'État une force pour leur propagande. Ce jour-là le christianisme a sombré, il n'a plus été qu'une corporation de domination par le fer et le feu. Il a été la pire tyrannie que le monde ait connue, et aujourd'hui, bien que murmurant encore les paroles qui leur viennent de la tradition, les catholiques n'aspirent à rien qu'à reconquérir le pouvoir politique pour refuser les libertés qu'ils nous demandent aujourd'hui, c'est à dire pour continuer contre vous l'oppression d'autrefois.

[...]

J'ai dit que la charité de l'évangile s'était traduite en violences sanglantes et j'ajoute qu'il en fut ainsi de notre belle devise révolutionnaire. Notre œuvre est aujourd'hui d'en faire la réalisation pacifique. Prenons garde qu'en cherchant cette réalisation dans l'omnipotence de l'État, nous n'aboutissions aux violences qu'a toujours produites cette omnipotence. [...] Il y a, dans une vieille chanson de mon pays, un paysan qui revient de Paris, et qui raconte ses impressions. Il n'a pas pu voir la ville, les maisons l'en ont empêché. Eh bien il est arrivé à mon honorable collègue le phénomène inverse. L'État l'a empêché de voir les citoyens, la forêt l'a empêché de voir les arbres, et de fait, l'homme fut ignoré.

[...]

Mais, lorsque nous nous sommes orientés vers la libération des hommes, des intelligences, nous n'avons pas le droit tout à coup de reculer épouvantés devant notre œuvre, et d'en appeler, comme des enfants qui ont peur, à une autorité protectrice dont nous serions les premières victimes. Nous avons fait confiance à la liberté, nous devons continuer à lui faire confiance.

Lorsque la législation d'un peuple est conçue dans un esprit, on ne peut pas, impunément, mettre une loi particulière en contradiction avec les autres ; ce serait arracher la pierre de fondation de la société pour s'en faire une arme d'occasion.

Vos intentions sont bonnes : je vous montre où vos actes conduiraient. L'entreprise de contrainte est un terrible engrenage.

Mes chers compatriotes, je mesure l'impact de toutes ces décisions sur vos vies. [...] Cela ne doit pas nous empêcher de garder le lien, d'appeler nos proches, de donner des nouvelles, d'organiser aussi les choses avec nos voisins, d'inventer de nouvelles solidarités entre générations, de rester, comme je vous l'ai dit jeudi dernier, profondément solidaires et d'innover là aussi sur ce point. [...] Lisez, retrouvez aussi ce sens de l'essentiel. [...] La culture, l'éducation, le sens des choses est important. Et évitez l'esprit de panique, de croire dans toutes les fausses rumeurs, les demi-experts ou les faux-sachants. La parole est claire, l'information est transparente et nous continuerons de la donner. Mais croyez-moi, cet effort que je vous demande, je sais qu'il est inédit mais les circonstances nous y obligent.

L'histoire est faite d'alternances entre des périodes d'autorité dégénérant en tyrannie et des périodes de libertés engendrant la licence. L'heure est venue pour la France de substituer à ces alternances douloureuses une conjonction harmonieuse de l'autorité et des libertés.

Nous sommes en guerre, en guerre sanitaire, certes : nous ne luttons ni contre une armée, ni contre une autre Nation. Mais l'ennemi est là, invisible, insaisissable, qui progresse. Et cela requiert notre mobilisation générale.

L'ordre nouveau est une nécessité française. Nous devons, tragiquement, réaliser dans la défaite la révolution que, dans la victoire, dans la paix, dans l'entente volontaire de peuples égaux, nous n'avons même pas su concevoir.

Nous sommes en guerre. [...] Dès mardi, en Conseil des ministres, sera présenté un projet de loi permettant au gouvernement de répondre à l'urgence et, lorsque nécessaire, de légiférer par ordonnances dans les domaines relevant strictement de la gestion de crise. [...]

L'ordre nouveau est une nécessité française. Une révolution ne se fait pas seulement à coups de lois et de décrets Elle ne s'accomplit que si la nation la comprend et l'appelle, que si le peuple accompagne le gouvernement dans la voie de la rénovation nécessaire.

Nous sommes en guerre. J'appelle tous les acteurs politiques, économiques, sociaux, associatifs, tous les Français à s'inscrire dans cette union nationale qui a permis à notre pays de surmonter tant de crises par le passé.

L'ordre nouveau est une nécessité française. Le régime nouveau défendra, tout d'abord, l'unité nationale, c'est-à-dire l'étroite union de la Métropole et de la France d'outre-mer.

Nous sommes en guerre. La Nation soutiendra ses enfants qui, personnels soignants en ville, à l'hôpital, se trouvent en première ligne dans un combat qui va leur demander énergie, détermination, solidarité. Ils ont des droits sur nous. Nous leur devons évidemment les moyens, la protection. [...]

L'ordre nouveau est une nécessité française. Il ne reposera plus sur l'idée fautive de l'égalité naturelle des hommes, mais sur l'idée nécessaire de l'égalité des « chances » données à tous les Français de prouver leur aptitude à « servir ».

Nous sommes en guerre, oui. Le pays accompagnera dans cette période les régions les plus touchées aujourd'hui comme celles qui le seront demain. [...]

L'ordre nouveau est une nécessité française. L'ordre nouveau ne peut être une imitation servile d'expériences étrangères. Certaines de ces expériences ont leur sens et leur beauté. Mais chaque peuple doit concevoir un régime adapté à son climat et à son génie.

Nous sommes en guerre. [...] Dès demain midi, les frontières à l'entrée de l'Union européenne et de l'espace Schengen seront fermées. [...]

L'ordre nouveau est une nécessité française. Il remettra en honneur le véritable nationalisme, celui qui, renonçant à se concentrer sur lui-même, se dépasse pour atteindre la collaboration internationale.

Vous l'aurez compris, vous le pressentiez, cette crise sanitaire sans précédent aura des conséquences humaines, sociales et économiques majeures. C'est aussi ce défi que nous devons mener.

Vous serez bientôt rendus à vos foyers. Certains auront à les reconstruire. Vous avez souffert, vous souffrirez encore. Beaucoup d'entre vous ne retrouveront pas leur métier ou leur maison. Votre vie sera dure.

Je vous demande des sacrifices pour ralentir l'épidémie. Jamais ils ne doivent mettre en cause l'aide aux plus fragiles, la pérennité d'une entreprise, les moyens de subsistance des salariés comme des indépendants. Pour les plus précaires, pour les plus démunis, pour les

personnes isolées, nous ferons en sorte, avec les grandes associations, avec aussi les collectivités locales et leurs services, qu'ils puissent être nourris, protégés, que les services que nous leur devons soient assurés.

Que signifierait d'ailleurs, en 1940, la liberté (l'abstraite liberté) pour un ouvrier chômeur ou pour un petit patron ruiné, sinon la liberté de souffrir sans recours, au milieu d'une nation vaincue ?

Pour la vie économique, pour ce qui concerne la France, aucune entreprise, quelle que soit sa taille, ne sera livrée au risque de faillite. Aucune Française, aucun Français, ne sera laissé sans ressources.

N'espérez pas trop de l'État. Il ne peut donner que ce qu'il reçoit. Comptez, pour le présent, sur vous mêmes et, pour l'avenir, sur vos enfants que vous aurez élevés dans le sentiment du devoir.

Nous serons au rendez-vous pour que notre économie soit préservée dans cette période si dure et pour que l'ensemble des travailleuses et des travailleurs puissent avoir cette sécurité aussi en termes de pouvoir d'achat, de continuité de leur vie.

Tous les Français, ouvriers, cultivateurs, fonctionnaires, techniciens, patrons ont d'abord le devoir de travailler, ceux qui méconnaîtraient ce devoir ne mériteraient plus leur qualité de citoyen. Mais tous les Français ont également droit au travail. On conçoit aisément que, pour assurer l'exercice de ce droit et la sanction de ce devoir, il faille introduire une révolution profonde dans tout notre vieil appareil économique.

Mes chers compatriotes, la France vit un moment très difficile. Nul ne peut en prévoir précisément la durée. À mesure que les jours suivront les jours, que les problèmes succéderont aux problèmes, il faudra, en lien avec les éclairages donnés par les scientifiques, des expériences de terrain, il faudra nous adapter. Nous allons continuer aussi, pendant cette période, de travailler et de progresser sur les traitements.

Cette politique est la mienne. Les ministres ne sont responsables que devant moi. C'est moi seul que l'histoire jugera.

Régulièrement, je m'adresserai à vous. Je vous dirai à chaque fois, comme je l'ai fait, comme le Gouvernement le fait, la vérité sur l'évolution de la situation.

Ce n'est pas moi qui vous bernerai par des paroles trompeuses. Je hais les mensonges qui vous ont fait tant de mal. La terre, elle, ne ment pas. Elle demeure votre recours. Elle est la patrie elle-même. Un champ qui tombe en friche, c'est une portion de France qui meurt. Une jachère à nouveau emblavée, c'est une portion de la France qui renaît.

J'ai une certitude : plus nous agissons ensemble et vite, plus nous surmonterons cette épreuve. Plus nous agissons en citoyens, plus nous ferons preuve de la même force d'âme, de la même abnégation patriote que démontrent aujourd'hui nos personnels soignants, nos sapeurs-pompiers, l'ensemble des acteurs de la sécurité civile, plus vite nous sortirons de cette vie au ralenti. [...] Beaucoup de choses que nous pensions impossibles adviennent. Ne nous laissons pas impressionner. Agissons avec force mais retenons cela : le jour d'après, quand nous aurons gagné, ce ne sera pas un retour au jour d'avant. Nous serons plus forts moralement, nous aurons appris et je saurai aussi avec vous en tirer toutes les conséquences, toutes les conséquences.

Nous avons à restaurer la France. Montrez-la au monde qui l'observe, à l'adversaire qui l'occupe, dans tout son calme, tout son labeur et toute sa dignité. Notre défaite est venue de nos relâchements. L'esprit de jouissance détruit ce que l'esprit de sacrifice a édifié. C'est à un redressement intellectuel et moral que, d'abord, je vous convie. Français, vous l'accomplirez et vous verrez, je vous le jure, une France neuve sortir de votre ferveur.

Hissons-nous individuellement et collectivement à la hauteur du moment.

C'est vers l'avenir que désormais nous devons tourner nos efforts. Un ordre nouveau commence.

Je sais mes chers compatriotes pouvoir compter sur vous.

Je vous ai tenu jusqu'ici le langage d'un père : je vous tiens aujourd'hui le langage du chef. Suivez-moi !

Vive la République, vive la France !

Gardez votre confiance en la France éternelle !

La vadrouille de l'âge

*« Qui a tué grand-maman,
est-ce le temps,
ou les hommes qui n'ont plus l'temps d'passer le temps ? »*
Michel Polnareff

Inès regardait le paysage défiler et sursauter au gré de la route cabossée. Elle avait toujours aimé cet état d'immobilité errante, où elle n'avait qu'à laisser les choses défiler sous ses yeux pour s'y évader et où les choses n'avaient qu'à être là, devant elle, pour accueillir son humeur vagabonde. Son regard se perdait dans l'horizon, entraînant son esprit et ses pensées dans une contemplation apaisante. Elle écoutait le mouvement de ces espaces vides dont l'inertie semblait pleine de mystère, comme s'ils lui racontaient une histoire qu'elle ne comprenait pas mais dont la sonorité l'enchantait, et à laquelle elle ne pouvait s'empêcher de mêler quelques uns de ses nombreux souvenirs, ce qui leur donnait ainsi un air nouveau, rafraîchi, comme un nouveau souffle de vie. Elle sentait plus que jamais l'heureuse harmonie du monde, colorant son trajet d'une teinte d'éternité qu'elle aurait voulu faire durer toujours. Cela lui rappelait les voyages en train de sa jeunesse, où cette contemplation avait un charme décuplé par la vitesse extrême, malgré la vitre sale, la clim trop forte et la proximité des autres voyageurs. Mais là, dans cette modeste charrette, la brise légère de l'allure, le bruit régulier des sabots, la caresse du bois sous ses mains et la liberté de la patience la plongeait dans une félicité dont elle ne voyait pas d'équivalent.

Une des roues de la charrette buta sur une anfractuosité du chemin un peu plus abrupte que les autres, ce qui fit faire à tout le chargement, Inès comprise, un petit bond et elle ne réussit pas à amortir le choc de la secousse à son postérieur. Elle poussa un petit cri de surprise et de douleur. Sa petite-fille, qui tenait les rennes, arrêta la charrette et se retourna :

- Ça va, mamie ?
- Oui, Eliata, ne t'inquiète pas. Ça m'a juste fait mal sur le moment, j'aurai peut-être un bleu.
- Combien de fois je t'ai dit de mettre un coussin ?
- Et combien de fois je t'ai répondu que je n'en voulais pas. Il me fait mal aux fesses, je préfère sentir le chemin parcouru que de m'asseoir dessus.
- Mmmmh.

Sa petite-fille fit une moue résignée et hua d'un ton sévère les chevaux, qui repartirent au trot. Inès la regarda d'un œil bienveillant. Elle lui rappelait sa jeunesse, avec ses jolies boucles blondes, son nez acéré et son air de jeune femme farouche. Inès et elle avaient toujours été proches et cette itinérance n'avait fait que renforcer leur complicité. Elles animaient à chaque fois ensemble les festivités organisées en leur honneur. Inès racontait et partageait son

expérience pendant que la jeune femme mimait et dansait pour illustrer ce qu'elle disait, selon son inspiration qu'elle affinait au fur et à mesure de leur périple. Elle prenait même parfois le relais du récit quand Inès était fatiguée d'avoir trop parlé, par exemple à leur précédente escale, où les villageois étaient particulièrement accueillants et curieux. Même si c'était toujours un plaisir pour elle de raconter, d'écouter, de donner son avis et de répondre aux sollicitations de ses hôtes, elle était de plus en plus rapidement rattrapée par ses contraintes physiques et c'était à chaque fois un grand soulagement de pouvoir s'appuyer sur la présence de sa petite fille, qui donnait en plus à ses interventions une énergie et une fraîcheur qu'elle aurait sûrement regretté de ne pas pouvoir fournir. Inès avait eu de la peine à se résoudre à la quitter quand elle se préparait encore intérieurement à son périple qu'elle aurait dû, selon la coutume, faire seule. Ainsi voyagent habituellement les anciens itinérants quand, à un certain âge, ils sentent l'appel de la route et qu'ils quittent leurs proches pour aller finir leurs vieux jours dans l'air vivifiant du voyage. Plutôt que de devenir un fardeau pour leur communauté, ils partent partager leur expérience et leur sagesse avec le reste du monde, vivant de la générosité des hôtes chez qui la fortune les accompagne. Peu de gens vivaient assez vieux pour y songer et parmi eux tous n'avaient pas le courage de se lancer dans l'aventure. Ils étaient ainsi peu nombreux et rares sont les villages ayant la chance d'en accueillir plus de deux ou trois par décennie. On leur réservait toujours un accueil chaleureux qui était en général l'occasion de festivités et de cérémonies rituelles encadrant le transfert de leur précieux savoir. Cela faisait déjà plusieurs mois qu'Inès sillonnait les routes du monde en tant qu'ancienne itinérante en compagnie de sa petite fille, et jamais elle n'avait encore eu l'impression d'être mal reçue. Le ciel l'avait dotée d'une bonne constitution qu'elle eut la chance de réussir à préserver, et elle s'était aperçu à ses 88 ans qu'il était plus que temps pour elle de quitter sa vie sédentaire. Quand elle annonça son départ, sa petite-fille avait insisté pour l'accompagner. Il y avait dans sa résolution tant de fermeté et de jeunesse qu'elle n'avait pas su résister, lui faisant quand même promettre de ne pas se sentir responsable de sa santé et de ne pas rester à ses côtés plus longtemps qu'elle se sentait de pouvoir endurer. Inès préférait mourir aux yeux de ses proches le sourire aux lèvres avec de grands signes de mains plutôt que dans la souffrance d'une lente agonie. Elle se réjouissait tout de même d'avoir cette jeune femme près d'elle. Elle aimait la sentir prendre soin de ses vieux os mais elle n'osait pas lui montrer, par fierté sûrement et par peur que sa compagne ne prenne l'habitude de s'inquiéter au détriment de sa liberté.

La charrette arriva à destination, dans un des rares villages de la région qu'elle n'avait pas encore visité. Ses habitants étaient très certainement au courant de sa venue, ce n'était pas un secret qu'elles comptaient y passer avant de continuer plus loin vers le sud. Quand une ancienne arrive dans un bourg, les hameaux des alentours ne tardent pas à être au courant. Peu après les premières maisons, elles aperçurent un jeune garçon qui jouait avec un chien et une petite locomotive en bois. Il regarda la charrette avancer l'air complètement dépassé, comme un citadin voyant la mer pour la première fois, puis courut vers ce qui semblait être sa maison en interpellant ses parents.

- Voilà l'ancienne !!! Voilà l'ancienne ! Elle est arrivée.

Son père sortit en tablier, le visage légèrement en sueur, un ciseau à bois à la main. Il leur fit un signe de la main, et la charrette alla se garer devant sa porte.

- Bienvenue, je suis Alphonse, le menuisier du village. Bienvenue dans notre modeste bourgade.
- Merci, répondirent Inès et Eliata.
- Nous savions que vous alliez passer d'un jour ou l'autre. Nous avons une chambre de libre déjà prête pour vous.
- Oh ! C'est adorable, mais ça n'était pas la peine. Nous pouvons dormir dans notre charrette.
- Haha, trop tard, répondit l'homme en rigolant. Mais je peux défaire les lits si cela vous met mal à l'aise. Ça n'est pas tous les jours que nous avons l'honneur de recevoir la visite d'une ancienne.
- Je n'ai pas dit que ça me déplaisait, dit Inès d'un air malicieux. J'espère simplement que le lit n'est pas trop confortable, j'ai la fâcheuse tendance à m'habituer très rapidement à ce genre de choses.
- Haha, venez, je vais vous montrer la chambre. Pour les chevaux, allez voir Gérard de ma part. Il faut continuer la route sur 300 mètres, puis à droite juste après le puits, il est juste avant la forêt. Vous verrez ses chevaux dans le pré de toute façon.

Alphonse aida Inès à descendre de la charrette, puis fit un signe de main à la charrette qui repartait et rentra à l'intérieur en invitant la vieille dame à le suivre. Il lui fit brièvement faire le tour de son atelier dont il semblait très fier, puis lui fit visiter sa modeste maison qu'il affectionnait tout autant. Inès le suivait tant bien que mal dans son enthousiasme, le complimentant dès qu'elle en avait l'occasion. Ils arrivèrent finalement à la chambre, une petite pièce contenant seulement deux lits et qui venait visiblement d'être nettoyée. Sans plus de cérémonie, il retourna dans son atelier, lui assurant qu'elle n'avait qu'à l'aller chercher si elle avait besoin de quoi que ce soit.

Inès sortit faire un tour pour se dégourdir les jambes. Elle marcha lentement dans les rues poussiéreuses du petit bourg, munie de sa canne dont elle avait presque besoin. Elle aimait bien l'air authentique qu'elle lui conférait, et cela l'amusait follement de s'imaginer faire semblant d'être ce qu'elle était. Mais surtout, cette canne était un cadeau de sa fille pour son départ, et certainement le dernier souvenir qu'elle aurait d'elle. Loin d'avoir peur de l'user, elle tenait à l'honorer le plus possible par un usage régulier et respectueux. Elle fit ainsi le tour du village, allant jusqu'à faire quelques pas dans la forêt. Elle s'arrêtait parfois pour souffler et observer les alentours, surtout devant les champs où s'affairaient quelques paysans. Elle aimait regarder ces gens vigoureux dans leur travail, elle avait l'impression de récupérer un peu de l'énergie qu'ils dépensaient, donnant ainsi, à leur insu, une vertu supplémentaire à leur ouvrage. Puis elle reprenait sa route gaiement, satisfaite de sa charité secrète. Les quelques passants qu'elle croisait venaient lui souhaiter la bienvenue et échanger quelques politesses sans trop s'attarder, ne voulant la submerger de questions dès le premier jour et sachant qu'ils auraient tout le temps de s'entretenir avec elle.

Elle rentra chez le menuisier, qu'elle aperçut devant la porte en pleine discussion avec d'autres membres du village. En s'approchant, elle comprit qu'ils étaient en train de parler des préparatifs des festivités à venir. Il n'avait pas plu depuis quelques jours, et quelques cirrus obscurcissaient le ciel, laissant présager de pluies prochaines. La fête s'étalait en général sur quelques jours, et il s'agissait de décider s'ils la commenceraient avant ou après la

pluie. Quand Inès fut à portée de sourire, ils interrompirent leur discussion et la saluèrent de concert. Elle hocha de la tête respectueusement, regarda le ciel et inspira longuement.

- Je ne pense pas qu'il pleuve avant quatre ou cinq jours.
- Ah, tu vois je t'avais dit ! s'exclama l'homme à sa gauche.
- Je peux me tromper, dit timidement Inès.
- Non mais c'est très bien comme ça, on commencera demain. De toute façon, tout est déjà prêt, trancha une femme avec un ton qui semblait indiquer que la responsabilité de la décision lui revenait.

Le reste du groupe approuva et se sépara. Inès rentra dans la maison, précédée d'Alphonse, venu lui tenir la porte.

- Voulez-vous partager le souper en notre compagnie ?
- Avec grand plaisir. Je vais me reposer dans la chambre. Quand dois-je descendre ?
- Un peu avant le coucher du soleil, ça serait parfait.
- Très bien, à toute à l'heure.

Inès rentra dans la chambre et vit que sa petite-fille avait posé ses affaires, un livre et quelques ustensiles de toilettes, sur un lit qu'elle avait visiblement choisi être le sien. Elle était probablement allée explorer les lieux et donner quelques coups de main aux paysans du coin. Inès s'assit sur l'autre couchage et resta ainsi, immobile, méditant sur sa journée et les événements qui l'attendaient. Elle se perdit dans ses pensées, ne sachant plus si elle se souvenait de ce qu'elle allait sûrement raconter ou si elle s'imaginait racontant ses souvenirs. Elle s'enfonça avec délice dans le dédale imbriqué de sa mémoire et de son imagination, laissant les deux guider ensemble la marche de son esprit. Elle eut soudain la sensation de perdre pied, de tourner vers le bas, comme si elle s'était enfoncée dans le tourbillon d'un marécage en ébullition. Prise d'angoisse, elle crut défaillir, mais réussit à s'allonger sur le lit, ce qui la ramena un peu à elle. Elle se mit alors à tousser grassement, presque à suffoquer ; son cœur battait très fort, elle sentait son corps bouger à chacune de ses impulsions. Elle s'efforça de garder son calme et de laisser le vertige passer son chemin sans trop de résistance. Ces derniers temps, ce genre de crise lui arrivait de plus en plus souvent, elle commençait à en avoir l'habitude. La première, bien que moins violente, avait été pour elle un vrai choc, et c'est d'ailleurs ce qui l'avait définitivement convaincu qu'il était temps de commencer son itinérance. Elle n'en avait pas eu ensuite pendant une longue période mais cela avait fini par reprendre, comme elle s'y attendait. Par un phénomène mystérieux, ses crises apparaissaient seulement quand elle était seule et statique, comme si la chaleur de la compagnie et du mouvement lui donnait assez d'énergie pour les tenir à l'écart ou peut-être parce qu'au fond d'elle-même, elle voulait à tout prix éviter que sa petite-fille soit au courant. Elle resta ainsi allongée, encore remuée par ces sensations, et se mit sous les couvertures dès qu'elle eut assez récupéré. Au bout d'un moment dont elle serait incapable d'estimer la durée, sa petite-fille arriva dans la chambre, l'air fraîche et vivante, le sourire au lèvres, ce qui redonna à Inès immédiatement assez de forces pour faire comme si de rien n'était. La jeune femme raconta à sa grand-mère sa ballade et les quelques aventures qui l'avaient agrémentée, ne tarissant d'éloge pour le bon cœur de cette communauté. Quand elle eut fini son récit, elle s'arrêta face au lit, rayonnante d'enthousiasme, et fixa son occupante d'un regard profond, tendre mais indéchiffrable, au moins pour la vieille dame qui détourna rapidement les yeux. La petite fille resta ainsi, debout, tonique, pendant un moment qui sembla interminable à Inès

puis alla s'asseoir à son chevet, sans rien dire, prenant tendrement la main de sa grand-mère et un air un peu plus grave. Inès était émue, trop pour réfléchir, si bien qu'elle versa une petite larme et finit par dire qu'elles étaient attendues pour le dîner.

Le soleil était encore relativement loin de l'horizon quand elles descendirent ensemble à la salle à manger proposer leur aide à la préparation du repas. Toute la famille était déjà en train de cuisiner, ils les invitèrent simplement à s'asseoir et leur tenir compagnie. Alphonse était aux fourneaux, sa femme à la découpe aidée de leur fils aîné pendant que leurs deux filles jouaient ensemble dans un coin de la pièce. Elles semblaient être indifférentes à la présence de l'ancienne, contrairement à leur frère, qui la fixait d'un regard plein de curiosité. Inès prit une des chaises qui semblaient visiblement avoir été faites par Alphonse et réprima une légère grimace en y posant ses fesses. Elle ne voulait pas montrer sa douleur, mais se dit qu'elle ferait peut-être mieux d'écouter un peu plus sa petite fille. Elle essaierait peut-être de prendre un coussin pour leur prochain trajet. À peine fut-elle bien installée que le petit garçon qui l'avait, non sans fierté, aperçu le premier s'approcha timidement.

- Mamie, t'as quel âge ?
- J'ai 89 ans mon enfant.

Cette réponse le plongea dans un étonnement évasif, à mi chemin entre l'admiration et l'incompréhension, comme si ce chiffre dépassait les limites de son imagination sans qu'il n'arrive à s'en rendre compte. Il sentait bien que quelque chose lui échappait, qu'il passait à côté de la véritable portée de cette information, de son sens profond, mais sans pour autant en être sûr. Il lutta quelques instants pour éclaircir cette intuition, usant des ses capacités intellectuelles naissantes pour en explorer les implications. Cela lui demandait un effort d'abstraction dont il n'avait visiblement pas l'habitude mais qu'il fournissait de bon cœur, emporté par sa curiosité. Son expression trahissait toutes les étapes du cheminement de son esprit et l'impact des découvertes intérieures qui en parsemaient le trajet. Il semblait vivre un véritable périple émotionnel que son visage s'appliquait à retranscrire fidèlement au fur et à mesure et que l'on pouvait ainsi suivre dans toutes ses péripéties, de son élément perturbateur jusqu'à son heureuse conclusion, qui se résumait, c'était écrit sur son front, par l'humble maxime : "c'est beaucoup". Inès, qui savait apprécier la simplicité de ce spectacle naïf, faillit éclater d'un rire dont elle laissa seulement la gaîté inonder son cœur et son visage.

- Et pourquoi t'es aussi vieille ?
- Oula ! répondit Inès en souriant encore davantage. C'est une sacrée question que tu me poses là...

Elle resta un instant songeuse, prenant le parti de considérer cette question naïve dans toute la profondeur qu'elle y voyait. Elle ferma les yeux et s'intériorisa. « C'est vrai ça, pourquoi suis-je si vieille ? Que fais-je donc encore ici ? » En guise de réponse, elle sentit comme un léger malaise envahir l'obscurité de ses sens. Elle ouvrit immédiatement les yeux et chassa cette sensation désagréable.

- Je suppose que c'est parce que j'ai vieilli. Peut-être un jour seras-tu aussi vieux que moi, comme moi jadis j'ai été aussi jeune que toi.
- C'est vrai ? Mais comment..., euh, toi aussi tu...
- Victor ! Ne l'embête pas avec tes questions, sois patient, elle en parlera pendant la fête, l'interrompit son père.

- Je suis peut-être vieille, mais encore assez gaillarde pour dire moi-même quand ça me dérange, répliqua Inès d'un ton railleur.

Le menuisier leva les mains en souriant comme si elle l'avait surpris en flagrant délit, et reporta son attention à la marmite qui frémissait. Inès regarda l'enfant avec tendresse. Elle ne pouvait résister à un intérêt si pur et si sincère. Elle l'invita à s'asseoir sur ses genoux, mais il préféra prendre une chaise pour mieux la voir.

- Que veux-tu savoir ?
- Est-ce que tu devais aussi aider ton papa dans son atelier des fois ?
- Ah ! Tu sais, mon papa n'avait pas d'atelier. Tu as quel âge ?
- 9 ans ! répondit fièrement le petit garçon.
- Quand j'avais ton âge, les enfants aidaient rarement leurs parents à leur travail. À la place, j'allais tous les jours à l'école. Je pense que j'aurais préféré rester avec mon papa.
- Ah bon ? Moi, je préfère aller à l'école !
- Chacun ses goûts. Mais à l'époque, l'école n'avait rien à voir avec ce que tu connais. Déjà, elle était obligatoire. On se levait tôt le matin pour y aller et on y sortait parfois alors qu'il faisait déjà nuit. On devait y rester toute la journée enfermés, même quand on avait rien à y faire, et on devait continuer à travailler en rentrant chez nous. Tous les enfants du pays y apprenaient la même chose, que certains adultes avaient décidée pour tout le monde. Il y avait bien quelques enfants que ça intéressait, mais pas moi...
- Mais pourquoi ça ne t'intéressait pas ?
- Parce que c'était surtout des trucs compliqués d'adultes, et peut-être aussi par rébellion parce qu'on ne me laissait pas le choix.
- C'était quoi des "trucs compliqués d'adultes" ?
- J'aurais du mal à te l'expliquer, moi-même à l'époque je comprenais pas trop alors que je devais les apprendre. Ce que faisaient nos ancêtres, ce qu'ils avaient écrit, pensé, compris. Tu comprends ? C'était plein de "grandes choses" de l'humanité dont on se souvenait. Par exemple, comment on s'est rendu compte que la terre était ronde. Mais je ne me sentais pas très concernée.
- Mais pourquoi tu devais apprendre ça alors ?
- On pensait avant que si un enfant n'apprenait pas tout ça, il était gâché, il avait perdu sa jeunesse. Et puis on jugeait la valeur d'un enfant sur sa capacité à apprendre ces choses-là. S'il ne voulait pas ou s'il n'y arrivait pas, on se moquait de lui, ses parents le punissaient. Il y avait quand même des choses très utiles, on apprenait à lire et à compter très tôt par exemple. Tu sais lire toi ?
- Non, papa m'a dit qu'il m'apprendrait peut-être.
- Mmmh, c'est une belle chance que tu as là, même s'il n'y a plus trop de livres aujourd'hui. Si tu en vois un, fais-y attention, c'est précieux. À mon époque, on apprenait presque tous à lire, c'était indispensable. L'écriture, c'est formidable, je serais bien triste que l'humanité doive aussi renoncer à cela... Enfin, j'imagine qu'on peut aussi bien vivre sans... C'est quand même le seul moyen que je connaisse d'apprendre les "trucs compliqués d'adultes". Parce que même si ça me fatiguait quand j'étais jeune, quand j'ai grandi, je me suis rendu compte que c'est intéressant voire important... Tu vois ce que je veux dire ?

Victor acquiesça timidement de la tête, n'osant contrarier son interlocutrice. Inès marqua une petite pause pour reprendre son souffle et continua sur sa lancée, s'adressant indirectement aux parents qui écoutaient la conversation.

- Ce sont des choses fascinantes quand elles nous intéressent, mais terriblement ennuyantes quand on s'en moque. Mais on nous les apprenait quand même parce que tout le monde pensait qu'il fallait que les enfants les apprennent, même si je me suis vite rendu compte que la plupart des adultes ne les savent pas et vivent très bien sans. En fait, je pense que le but c'était d'essayer de faire en sorte que tout le monde ait un peu la même base de connaissances et de valeurs. C'était aussi pour préparer les enfants à être adulte. Avec le recul, je pense que c'était trop tôt, on nous laissait même pas le temps de vivre notre enfance.
- Comment ça ? l'interrompit sa mère. Un enfant reste un enfant...
- Oui, c'est vrai qu'on a tous une enfance au fond, quoi qu'il arrive. Mais je pense aujourd'hui que l'enfance devrait être consacrée à apprendre à se connaître soi-même, et l'âge adulte à apprendre le reste, ce qui devient facile quand on se connaît. Ce que je voulais dire, c'est qu'à l'époque, cela fonctionnait à l'envers. On forçait les jeunes à penser et agir comme le voulaient les adultes, sans leur laisser d'espace pour être eux-même. Et une fois vieux, ils faisaient subir la même chose à leurs propres enfants, ayant oublié ce que c'est que d'en être un. Les gens n'apprenaient à se connaître qu'une fois âgé, parfois même seulement très âgés, pendant ce qu'on appelait la "retraite", s'ils ne s'étaient pas emmurés dans trop de certitudes.
- La retraite ?
- Eh maman ! C'est à moi qu'elle raconte ! protesta l'enfant.
- Eh je peux raconter à vous deux en même temps, dit Inès en lui adressant un regard complice. Victor sautilla gaiement sur sa chaise, cherchant une question à poser à l'ancienne.
- Est-ce que tu as des copains toi ?
- Aaah, plus beaucoup. J'ai encore ma chère et tendre Eliata, dit Inès en regardant l'intéressée, qui semblait perdue dans ses pensées. Mais, à ton âge, j'en avais plein. T'en as des copains toi ?
- Oui, des copines aussi, répondit Victor avec un grand sourire. On joue des fois ensemble dans les champs ou dans la forêt !
- Et bien t'en as de la chance ! De mon temps, on avait rarement le droit de gambader dans les champs. D'ailleurs, à l'époque, je vivais comme la plupart des gens dans une grande ville.
- C'est quoi "une grande ville" ?
- C'est un peu comme ton village, mais sans la nature et avec des maisons partout partout à perte de vue.
- Mais c'est horrible ! Et avec des gens dans toutes les maisons ?
- Oui.
- Mais alors comment tu faisais quand tu voulais être seule ?
- Mmmmh, c'est difficile à expliquer. Où qu'on aille, il y avait toujours du monde, même la nuit. Mais on était quand même seul. C'est bizarre à dire, mais personne ne cherchait à être seul dans les grandes villes, c'était plutôt l'inverse, on cherchait

toujours de la compagnie. Il y avait trop de gens, on était obligé de les ignorer. Du coup, on ne les voyait plus comme de la compagnie mais plus comme des choses gênantes ou des dangers. Bizarrement, on trouvait la solitude partout et c'est la vraie compagnie qui devenait plus rare.

- Tu parlais de "la retraite" tout à l'heure, qu'est ce que c'est ? questionna la mère, qui avait fini de couper les tomates et l'écoutait attentivement depuis.
- C'était un système de solidarité institutionnalisé pour les personnes plus âgées. A partir d'un certain âge, 60 ans à peu près, parfois avant, on pouvait arrêter de travailler, et on était pris en charge par le reste de la société.
- C'est génial !
- C'était notre façon de respecter les anciennes générations avant la révolution juvénile... Mais c'était très compliqué à mettre en place, et quand j'étais jeune, ça ne marchait plus vraiment. À l'époque, il y avait énormément de vieux. Quand j'avais l'âge de Victor, il y avait plus de gens de plus de 60 ans que de moins de 30 ans, et ils possédaient la majorité des richesses du monde. Cela rendait le système difficilement viable. Mais le vrai problème, c'était ce côté institutionnel et obligatoire, qui a petit à petit rendu cette belle initiative un peu malsaine. La solidarité n'est jamais vraiment authentique quand elle est imposée et perd son côté humain quand elle est institutionnalisée. Les gens ne s'aidaient plus vraiment entre eux, la société étant supposée s'en charger à leur place, enfin surtout dans les grandes villes justement. La retraite avait comme remplacé le paradis promis par les religions et le devoir de charité nécessaire à son obtention, et la société s'était comme substituée à Dieu dans la signature du contrat de vie. Ça n'était plus une vie vertueuse contre le paradis éternel mais une vie de labeur contre un repos bien mérité quand on est trop vieux pour en profiter. C'était l'idéologie, certes médiocre mais pragmatique, qui maintenait le système, qui le justifiait, qui donnait un sens à l'exploitation qu'il faisait de ses membres. Les gens n'étaient pas dupes, évidemment, mais l'idée était trop profondément ancrée dans leur cœur pour la remettre en cause. Comment renoncer à une vieillesse oisive quand on a travaillé toute sa vie pour la mériter ? Les vieux avaient peur de perdre ce privilège qu'ils avaient accepté toute leur vie dans l'espoir d'y bénéficier un jour à leur tour. Ils se coupaient de la jeunesse, ils s'en méfiaient, ils préféraient l'étouffer plutôt que de risquer qu'elle cesse de respecter le contrat qu'ils avaient signé à sa place. Et le monde évoluait si vite en apparence, que les jeunes ne trouvaient plus d'intérêt à écouter les vieux et préféraient les tenir à l'écart. Il n'y avait plus de prestige à être vieux, peut-être parce qu'il y en avait trop, je ne sais pas. On leur donnait de l'argent et on attendait qu'ils meurent pour le récupérer tout en faisant en sorte qu'ils survivent le plus longtemps possible. Ça fait un peu bizarre dit comme ça, mais c'est ce qui se passait. Peu de vieux de mon époque ont eu la chance de goûter au plaisir de parler à des oreilles attentives et de faire confiance au bon cœur des nouvelles générations. Ils avaient oublié depuis longtemps ce qu'est le bonheur de ne rien posséder.

Victor boudait depuis un moment sur les genoux de sa mère, les bras croisés, vexé d'avoir senti la conversation lui échapper. Mais constatant l'échec de sa stratégie, il sortit de sa rêverie et se mit à s'agiter, comme s'il venait de se rendre compte que cette discussion

l'ennuyait. Il regarda ses sœurs avec envie, et sauta subitement à terre pour aller jouer avec elles. Inès le suivit du regard et semblait envier sa légèreté. Alphonse, qui touillait la marmite avec une impatience croissante, la sortit finalement de la cheminée et la posa lourdement sur la table.

- À table ! s'écria-t-il.

Il servit la soupe avec un plaisir manifeste, en commençant par Inès et sa petite fille. Une fois que tout le monde avait sa part, ils prirent chacun un petit moment pour se recueillir avant d'entamer le dîner, puis mangèrent en silence. Alphonse avait l'air radieux, avalant avec soin ses cuillerées qu'il savourait tout autant que la compagnie dont il jouissait. Sa femme était perdue dans ses pensées pendant que les enfants avaient toute leur attention focalisée sur le repas. Inès avala un peu de son potage du bout des lèvres avant de réaliser qu'elle n'avait pas faim. Sa petite fille, quant à elle, dévorait le sien avec appétit.

- C'est très bon, dit-elle avec sincérité.

Alphonse hocha de la tête pour indiquer qu'il avait reçu le compliment à sa juste valeur. Il l'invita à se resservir en lui montrant la marmite de la main. Elle la considéra avec attention, puis regarda du coin de l'œil l'assiette à peine entamée de sa voisine.

- Merci, peut-être tout à l'heure.

Inès semblait perturbée par son manque d'appétit. Il lui arrivait pourtant régulièrement de jeûner le soir mais quand elle le faisait, c'était un acte de conscience qui les laissait, elle et son estomac, en paix. Le trouble qu'elle ressentait ne lui était aucunement familier et était d'autant plus déconcertant qu'elle n'en voyait pas la cause. Elle savait que personne ne lui en voudrait de ne pas finir son assiette, dont elle ne doutait pas non plus des qualités nutritives et gustatives. Elle finit par la glisser légèrement vers le centre de la table, et se leva.

- Excusez-moi, je ne me sens pas très bien, le voyage m'a fatigué plus que je ne le pensais, je vais aller me coucher, dit-elle en se dirigeant vers l'escalier.

- Bonne nuit ! répondit en cœur la famille.

Eliata finit rapidement son assiette et alla rejoindre sa grand-mère pour la border malgré ses maigres protestations. Quand elle eut fini, elle s'assit sur son lit et toutes les deux discutèrent des événements de la journée avec bonne humeur avant de souffler les quelques bougies éclairant la pièce. Après un court silence dans l'obscurité, la jeune femme dit :

- Ça ira pour demain ? On peut demander aux villageois une journée de repos si tu es trop fatiguée pour enchaîner.

- C'est bon, ne t'inquiète pas, tout ira bien, répondit Inès d'une voix douce.

Le lendemain matin, Inès se leva de bonne heure et sortit respirer l'air frais du matin. Le village était encore endormi et une légère brume inondait ses ruelles. Inès refit la même balade que la veille, et rentra à son foyer temporaire. Alphonse était levé et déjà à l'œuvre dans son atelier. Elle le regarda travailler jusqu'en début d'après-midi, puis alla voir les enfants du village à l'école, qui se déroulait ce jour-ci au fournil. En y entrant, Inès les vit tous concentrés sur leurs pâtons, suivant les conseils de la boulangère. Les plus âgés confectionnaient quelques pâtisseries pour le dessert, tandis que les plus jeunes s'amusaient à peaufiner la forme de leur pain, qu'ils allaient faire cuire et puis manger au banquet organisé pour la soirée. Ceux qui en avaient marre jouaient ensemble devant le bâtiment, en attendant

la sortie des autres. Inès resta un moment, participant à l'effort collectif et jouant un peu avec les enfants, puis rentra se reposer avant la soirée.

Le soir arriva, et Eliata retrouva Inès dans leur chambre.

- Il est temps de se préparer ! dit-elle avec enthousiasme.
- Oui, vas-y je te rejoins.

La jeune femme descendit en courant les marches de l'escalier. Inès s'assit sur le bord de son lit avant de se lever, et sentit une lassitude l'envahir ; son corps paraissait réticent à bouger. Elle réalisa qu'elle n'avait pas mangé le midi, et commençait à avoir faim. « C'est bon signe, pensa-t-elle rassurée. » Elle se leva doucement, et se dirigea tranquillement vers la tente, dressée aux abords du village. En s'approchant, elle sentit le fumet d'un agneau en train d'être rôti pour le banquet. Cela la revigora un peu, et elle se lécha les babines à l'idée de déguster le festin en train d'être préparé. Elle retrouva Eliata affairée sur la petite estrade installée à l'extrémité de la tente. Elle avait déjà sorti et préparé tous les costumes. Les deux femmes se mirent rapidement d'accord sur ce qu'elles allaient présenter ce soir-là, répétèrent quelques passages clefs, et allèrent rejoindre le reste des convives.

Le repas fut joyeux et animé. Après que tout le monde avait pu goûter au dessert préparé par les enfants, et que chacun avait rangé et nettoyé les tables et couverts, Alphonse monta sur l'estrade et annonça l'intervention de l'ancienne. Elle s'installa sur une chaise sous les applaudissements des convives, qui s'étaient assis par terre. Presque tout le village était là, face à l'estrade, les enfants aux premiers rangs et les adultes derrière. Inès commença à regarder le public d'un air mystérieux, éclairée par seulement quelques bougies. Un grand silence attentif régnait. Eliata, cachée derrière la toile de la tente, joua un air de flûte, sous les soupirs admiratifs des spectateurs. Quand elle eut fini, Inès se mit à parler d'une voix grave :

« L'origine de l'humanité remonte à la nuit des temps. Moi-même, je n'y étais point. Mes parents n'étaient même pas encore nés, et leurs parents non plus. Nul ne sait d'où nous venons et où nous allons. Certains disent ceci, d'autres disent cela, d'aucuns disent le contraire, là où d'autres encore disent l'inverse. Peut-être croyez-vous qu'il y a dans le tas quelques idées bien-fondées. Cela vous regarde. Mais en vérité, nul ne le sait. Et encore, même cela, je n'en suis pas sûr. La seule chose que je sais, c'est que suis là, ce soir, devant vous, pour vous raconter ce que j'ai vu et vécu.

« Il y a de cela fort longtemps, dans la brume vaporeuse de mes souvenirs, l'Homme était une espèce curieuse, fort différente de tout ce que l'on connaît aujourd'hui. Par exemple, il aimait croire que tout lui appartenait. Il aimait aussi beaucoup s'empoisonner et n'aimait pas respirer d'air pur ; il faisait d'ailleurs tout pour s'en débarrasser. En fait, il n'aimait pas les choses simples, et préférait les choses compliquées. Il lui était bien plus commode de savoir ce qu'il se passait à l'autre bout de la planète plutôt que de parler à son voisin. Mais surtout, il aimait s'habiller d'une manière pour le moins étrange. Je pourrais essayer de vous la décrire, mais vous ne me croiriez pas, alors j'en ai ramené un spécimen avec moi pour mieux vous montrer. »

À ces mots, Eliata surgit sur la scène, vêtue d'un costume costard-cravate trop large pour elle, que les deux femmes avaient découvert durant leur périple. Les enfants du premier rang

s'exclamèrent, se moquant du personnage. Leur gaieté naïve contamina les adultes, qui rièrent aussi de bon cœur.

« Ne riez pas tant mes enfants. Les gens de cette époque étaient très fiers et susceptibles. Faites attention. ». Eliata prit une pose menaçante. « S'ils vous regardaient vous, ils vous trouveraient encore plus ridicule. Ont-il moins raison que vous ? Je n'en sais rien, je sais si peu de choses... Ce que je sais, c'est que, ridicule ou pas ridicule, ils détestaient se regarder dans une glace. » La jeune femme avait sorti un miroir, et simulait des grimaces d'horreur à chaque fois qu'elle osait mettre le nez devant. Les enfants étaient hilares devant ses pitreries. « Ne riez pas tant ! Ce n'est pas parce qu'ils se trouvaient moche, comme vous le pensez. C'est parce que c'est la glace qui était moche ! Et oui, ne riez pas, c'était comme cela avant, ce n'est pas leur faute si ça a changé ! Vous ne vous rendez pas compte, c'est un sérieux problème, de ne pas pouvoir se regarder dans la glace. Mais comme ils aimaient les choses compliquées, au lieu d'apprendre à tolérer ou même à aimer ça, ils ont tâché de faire disparaître toute la glace de la terre ! » Eliata mit un foulard par-dessus le miroir, et après quelques mimiques mystérieuses, le fit disparaître, sous les yeux ébahis de la foule. Inès attendit que le silence se fasse à nouveau, laissant l'effet du tour de magie infuser dans l'atmosphère. Elle reprit d'un ton encore plus solennel :

« Les Hommes, à l'époque, savaient faire beaucoup de choses. Bien plus que vous ne pourrez jamais l'imaginer. Ce costume ridicule les rendait puissants, terriblement puissants ! Ils pouvaient déplacer des montagnes, traverser les continents, détruire les forêts. Certaines légendes affirment qu'ils seraient même allés jusque sur la lune ! Vous vous rendez compte ! Il y a de quoi être fier... Mais comme la lune, ce costume avait une part d'ombre... » Pendant ce temps, Eliata avait installé un drap verticalement devant quelques lampes à huile. Toujours en costume, elle glissa une main juste devant la lumière et sa silhouette apparut sur le drap. Elle lui fit prendre une forme de serpent, dont elle ouvrait et fermait la bouche, tandis qu'Inès modifiait sa voix pour le faire parler.

- Oh toi, bel homme.
- Je suis une femme ! répondit énergiquement Eliata. Mais c'est bien vrai que je suis belle !
- Oui, peu importe, reprit le serpent d'une voix nasillarde. Toi qui sais faire tant de choses, il y a une chose que tu ne sais pas faire.
- Te faire taire ? Le village éclata de rire.
- Ne te moque pas de moi où il t'en cuira. Je te parle d'importance ! Car ce que tu ne sais pas faire, c'est mourir ! Eliata parut choquée, comme si cette information la bouleversait profondément.
- Mourir ! Mais comment fait-on cela ? Apprends-moi !
- Je puis te l'apprendre, mais il faudrait pour cela te regarder dans une glace !
- Jamais ! Plutôt mourir !
- Alors je peux te rendre... immortel !!! Inès prononça ce dernier mot avec tant d'emphase, que certains enfants poussèrent un petit cri de terreur.

Eliata retira subitement sa main, faisant disparaître le serpent, et regarda autour d'elle, l'air abasourdie. Inès reprit le récit.

« Et oui mes amis, l'Homme d'autrefois ne savait pas mourir. Et comme il aimait les choses compliquées, plutôt que d'apprendre à le faire, il décida de devenir immortel. Il mit toute sa foi en la promesse du costume, et aveuglé par la puissance qu'il lui procurait, en oublia tout les anciennes sagesses. » Inès commença à taper en rythme sur un tambour, et Eliata, qui s'était glissée complètement derrière le drap, illustre les propos par les mouvements de sa silhouette et de quelques accessoires.

« Il construisit des machines pour voyager à la vitesse de l'éclair. Mais cela ne suffisait pas, il était toujours mortel. Il construisit alors d'autres machines qui faisaient le travail à sa place. Mais cela ne suffisait pas, il restait mortel. Alors il construisit d'autres machines, plus grandioses encore, pour lui faire oublier qui il était. Mais cela ne suffisait pas, il restait mortel. Alors il mit les machines dans son propre corps, pour ressembler lui-même à une machine. Mais cela ne suffisait pas, car même les machines ne sont pas immortelles. » Eliata s'écroula au son de ce dernier mot, et disparut derrière l'estrade. Inès avait petit à petit accéléré le rythme, et laissa le son du tambour remplir le silence quelques instants avant de continuer. La silhouette réapparut subitement, en compagnie du serpent qui lui tournait autour.

« Mais toutes ces machines, si formidables soient-elles, avaient un prix. En les construisant, l'Homme se détruisait lui-même ! Mais il ne s'en rendait pas compte car il ne regardait jamais son reflet. Et elles détruisaient aussi la nature. Mais peu lui importait. À chaque nouvelle machine, il devenait de plus en plus puissant et enivré par sa puissance, il avait de plus en plus confiance en son costume, qui lui susurrant à l'oreille : "Encore un peu, tu y es presque". Et pour une fois, il ne mentait pas ! Car ce que ne lui disait pas le costume, c'est que le seul moyen d'être immortel, c'est de ne pas vivre ! »

« Il y avait bien des gens à l'époque qui le savaient et ne voulaient pas porter le costume, mais on ne les écoutait pas et on se moquait d'eux. Ils étaient forcés, petit à petit, eux-aussi, de porter le costume. Mais son mensonge devenait de plus en plus visible. Non seulement l'humanité ne devenait pas immortelle, mais elle devenait de plus en plus vieille et veule. Il n'était plus permis d'être jeune ! Car le costume détestait le rire des enfants, il détestait leur naïveté, il haïssait leur insouciance ! »

Eliata dansait frénétiquement sur le rythme maintenant survolté du tambour, mais semblait limitée dans ses mouvements, comme si elle ne voulait pas faire tomber quelque chose en équilibre sur son torse.

« Alors la jeunesse a fini par se révolter. Pas que les jeunes, la *jeunesse*, qui est au fond de chacun de nous. Elle s'est battue. Pour gagner le droit de ne pas porter le costume. Pour le droit de mourir. Pour le droit de vivre ! Ce fut la révolution juvénile ! » Sur le drap, la silhouette d'Eliata s'immobilisa et sembla lutter quelques instants contre une force invisible et soudain se défit du costume, qui se mit à tourner dans les airs autour d'elle. Elle fit tomber le drap, dévoilant le subterfuge. Le costume était accroché au bout d'un fil, relié à un bâton qu'elle tenait dans une main. Elle le manipulait comme un ruban qu'elle faisait virvolter avec fluidité autour d'elle, donnant à sa danse une allure de transe guerrière.

« Le combat fut long et pénible. Nul ne fut épargné. Il avait lieu partout : sur terre, dans les airs, mais surtout dans les cœurs ! Finalement, la jeunesse fut victorieuse. Pleine de courage et d'espoir, elle fit ce que l'humanité aurait dû faire depuis bien longtemps déjà. Elle

renonça au costume et à sa puissance. Elle renonça aux machines, elle renonça à l'immortalité. Elle décida d'apprendre à mourir. Elle commença à vivre à nouveau ! »

Eliata lança le costume dans les airs, qui retomba à l'autre bout de l'estrade avec un bruit sourd. Elle resta un instant immobile sous les acclamations du public, comme savourant sa victoire, puis se dirigea d'une démarche noble vers l'étoffe. Elle fit mine d'y chercher quelque chose, et se redressa finalement, triomphante, sa flûte à la main. Elle lança un dernier regard plein de dédain au costume, et se mit à jouer un air joyeux et entraînant. Spontanément, une partie de l'assemblée se leva et marqua le rythme par des claquements de main.

« Mes amis, merci pour votre attention ! Maintenant, que vous soyez jeunes ou âgés, petits ou grands, agiles ou boiteux, venez célébrez avec nous la joie de vivre ! En avant, mesdames, messieurs, chacun chacune son cavalier sa cavalière, bras dessus, bras dessous, en ligne par quatre. Quatre pas en arrière, deux pas en avant, et on swing, swing, swing... »

Eliata fut rejoint par d'autres musiciens du village. Tout le public s'était levé et dansait ensemble, suivant avec plus ou moins de sérieux les consignes d'Inès. Les instruments étaient mal accordés, et le morceau loin d'être au point. Mais cela ne perturbait pas les danseurs, qui riaient à chaque fausse note. A la fin de la chanson, Inès remercia à nouveau rapidement l'assemblée, et avant que les gens aient pu reprendre leur souffle, la musique et la danse repartirent de plus belle, sous l'impulsion de l'orchestre improvisé.

Inès resta assise à contempler la foule. Il n'y avait pour elle rien de plus ravissant à regarder que le spectacle de la joie collective emplissant l'atmosphère et elle bénissait le ciel de pouvoir y assister une fois de plus. Elle se sentait agréablement bercée par cette énergie, sans pour autant en être totalement imprégnée. Il y avait comme une distance, une séparation entre elle et le reste de la pièce. Ce sentiment la laissa perplexe, comme une barque qui prendrait subitement conscience de ne pas faire partie de l'océan. Elle se revoyait, jeune, à ce genre de festivité, y prenant part de tout son cœur. Et elle se vit, soudain, assise sur le côté, dans la bulle de sa mémoire. Elle eut l'impression de perdre pied, ne sachant plus trop où elle était. En essayant de revenir à elle, elle se sentit oppressée par le tumulte environnant et eut besoin de sortir. Elle se leva, un peu las et alla récupérer sa canne et son manteau. Elle se retourna et jeta un regard vers l'orchestre. Eliata, qui l'observait du coin de l'œil, fit mine de vouloir la rejoindre mais Inès lui indiqua d'un signe de main de continuer à jouer. Arrivée à la sortie, elle se retourna et lança un dernier regard, qu'elle espérait rassurant, à sa petite fille, qui l'observa s'enfoncer lentement dans l'obscurité.

Inès s'éloigna de la tente et de l'agitation qui y régnait vers la forêt par où elle était arrivée la veille. Elle inspira à pleins poumons l'air frais de la nuit encore naissante, et se laissa imprégner de sa magie. Elle sentait la légère brise du vent glisser sur son visage, et le bruissement de la forêt chatouiller ses oreilles. Elle ne savait pas où elle allait, ni quel but mystérieux l'attirait, mais elle avait l'impression à chaque pas de s'en rapprocher plus que de s'en éloigner. Elle ne fuyait pas, elle cherchait. Elle retrouva petit à petit sa lucidité et l'apaisement qui lui faisait cruellement défaut quelques instants auparavant, mais ne ralentit pas pour autant le rythme de sa marche. Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité.

Elle repensa à la question du garçon : pourquoi était-elle si vieille ? Sans qu'elle ne puisse l'expliquer, cette question résonnait encore dans son esprit. Elle leva les yeux et regarda les quelques étoiles qui circulaient entre les nuages et qui semblaient lui murmurer la réponse dans une langue qu'elle n'arrivait pas à déchiffrer. Elle s'allongea et ferma les yeux. Elle sentit à nouveau un léger malaise sortir de son cœur. Cette fois, elle le laissa s'infiltrer dans tout son être, comme elle s'était laissée pénétrer par la douceur nocturne. Des frissons parcouraient ses membres, remontaient jusqu'à son crâne, disparaissaient, revenaient, comme les vents fougueux et irréguliers annonçant la tempête. Elle s'assit et s'abandonna complètement à ces sensations, comme si elle avait oublié que c'était les siennes. Elle vit alors défiler ses souvenirs dans un vacarme confus. Tous ses proches, leur mort, leur naissance, la sienne, celle des autres. La guerre, la famine, les révolutions qu'elle avait vécues et qu'elle ne vivrait jamais. Tout ce qui avait disparu, tout ce qui n'était jamais apparu. Elle en avait presque le tournis. Elle se dit qu'elle payerait cher pour se retrouver à nouveau, une dernière fois, devant un bon film.

Elle ouvrit les yeux et se retrouva nez à nez avec le ciel étoilé, qui jamais ne lui avait paru aussi proche, peut-être parce qu'elle ne s'attendait pas à ce que les nuages se soient si subitement dissipés. Le vide sombre qu'elle s'apprêtait à affronter semblait rempli et scintillant. Elle trouvait cela à la fois écrasant et enivrant, comme un comédien qui glisse un œil furtif vers son public avant de saluer. Elle inspira profondément et ferma à nouveau les yeux.

Le malaise avait disparu ou plutôt s'était métamorphosé en un pressentiment, à mi-chemin entre l'intuition et la certitude. C'était maintenant clair, limpide, elle ne pouvait plus le nier. Elle était proche de la fin. Très proche. Elle le sentait. Une petite larme s'échappa de ses paupières closes et glissa lentement le long de sa pommette, suivant les lignes sinueuses de ses rides. Bien qu'attirée irrésistiblement vers le bas, sa route était sans cesse déviée par ces sillons du temps, suivant l'itinéraire qu'avait imprimé le hasard de la vie à sa joue. Elle avançait de manière irrégulière, ballottée par les forces infimes qui commandent aux gouttes d'eau, si bien qu'elle traversa le profil d'Inès dans sa longueur, comme si elle ne pouvait se résoudre à couler à plomb, et finit par atterrir doucement au coin de ses lèvres sèches et par se nicher dans la courbe légère de son sourire.

D'échec et de coquillettes fraîches

« *L'homme est l'être qui ne peut sortir de soi, qui ne connaît les autres qu'en soi,
et, en disant le contraire, ment.* »

Marcel Proust

Assis dans sa cuisine, Guillaume venait de terminer la lecture d'un chapitre de *Voyage au bout de la nuit*, commencé quelques jours plus tôt sous la promesse vague et décevante d'avoir affaire à une grande œuvre, mais, ne percevant pas l'attrait du récit, il ne se sentait pas la force d'en commencer un nouveau. Cela faisait plusieurs pages qu'il pensait à tout autre chose, qu'il s'imaginait une foules de situations qui n'avaient rien à voir avec celles que Céline s'est efforcé de dépeindre dans son livre, et qui tournaient essentiellement autour de ce qu'il pourrait faire à la place de cette lecture ennuyante. Ses yeux avaient pourtant méticuleusement capturé et analysé chaque mot, chaque caractère, et transmis l'information au reste du cerveau ; en vain, car sans que l'on sache trop où, comment, ni pourquoi elle s'était perdue, elle avait cessé d'irriguer l'imagination, qui elle seule donne assez de consistance aux paysages vers lesquels pointe une phrase lue pour que l'attention puisse s'y fixer. Mais celle de Guillaume avait buté sur l'une d'entre elles, et s'était écartée de plus en plus des suivantes et avait ainsi dévié du sillon que ces lignes rectilignes tracent habituellement, telle une locomotive qui, ne s'étant miraculeusement pas arrêtée après avoir déraillé, continue sa route au hasard des dunes du désert tandis que le reste des wagons reste bloqué sur les voies faute d'être capable de la suivre et arrive à destination en se rendant seulement compte qu'elle a oublié tous ses passagers. Ce genre de phénomènes, en général accentué par la fatigue, rend la lecture pénible et stérile et, que l'on lise pour son plaisir, par recherche de la vérité ou pour les deux à la fois, nous invite, avec autant de justesse que d'insistance, à arrêter et à remettre à plus tard - ou à jamais - cette activité pour laquelle nous sommes sur le moment indisposé. Mais par une forme d'inertie de la volonté, que l'on peut sans trop d'erreur assimiler à de la fierté, Guillaume avait tant bien que mal traîné son regard jusqu'aux confins de ce chapitre inhospitalier comme on aurait traîné un aveugle fatigué sur l'un des magnifiques chemins de crête de Provence sous le prétexte que c'est un paysage incontournable. Ce n'est pas que cette lecture ne lui plaisait pas, bien qu'il eût été moins juste de dire qu'elle lui plaisait, mais il se sentait un devoir moral de terminer ce « chef-d'œuvre », comme le qualifiait ainsi l'humanité et quelques uns de ses amis avec qui il voulait absolument en débattre la qualité objective lors d'une de leur longues conférences vidéo, où ils jugeaient de l'état moral du monde et de son contenu par la confrontation logique de ce qu'ils en percevaient respectivement – c'est à dire l'étroitesse de leur appartement et de leur vécu commun – et où ils entretenaient mutuellement aux uns et aux autres la conviction

inavouée que derrière toute forme de sensibilité se cachait une vérité objective et rationnelle dont seule leur logique avait le pouvoir de percer le mystère, qu'ils n'étaient d'ailleurs pas loin de résoudre complètement. Outre le plaisir qu'ils lui procuraient, ces conciliabules avaient tout de même ceci de bénéfique pour Guillaume qu'ils lui permettaient de faire ressortir parfois quelques impressions et idées subtiles dont il s'étonnait lui-même de la pertinence et que, tandis que le train de son imagination avait échappé aux brides de son regard, l'intelligence inconsciente de ses yeux avait eu le temps de glisser dans le catalogue de jugement de son esprit (plein de stéréotypes, de principes arbitraires, d'influences émotionnelles et dans lequel il puisait au hasard avant de s'exprimer), comme une mère glissant furtivement une écharpe dans les bagages plein d'insouciance de son enfant, qui ne songera nullement, une fois en hiver, d'où provient cette prévoyance merveilleuse ; il tirait alors un plaisir profond, presque contemplatif, de ses propres discours – quand ceux-ci tombaient justes – et de leur impact sur ses camarades, par une humilité inconsciente qui l'obligeait à admettre, à cause des limites étroites qu'il supposait à son être, qu'ils ne pouvaient être considérés comme « siens », et simultanément puisait une foi inébranlable dans sa propre intelligence, comme un physicien prouvant la justesse éternelle de sa théorie à la suite d'une expérience la confirmant parmi une ribambelle d'autres l'infirmant, par l'orgueil, toujours inconscient, de penser avoir été choisi pour exprimer de si belles idées. Ces remarques exaltantes, qu'il aurait pu avoir en parlant de n'importe quoi, à l'unique condition qu'il ait la chance de faire, comme le dirait un joueur de carte, une « bonne pioche » en tirant dans son répertoire de jugement que son inconscient, en bon majordome, s'efforçait d'ordonner malgré les caprices du propriétaire, il en associait à tort la réussite inopinée à leur sujet et pensait tout naturellement qu'il suffisait, pour en augmenter la portée et la profondeur, d'augmenter celles de leur objet d'étude, c'est à dire de concentrer son attention et sa conscience sur des objets de plus en plus élevés (qui étaient exclusivement pour lui, à ce stade de sa vie, l'art approuvé et reconnu du patrimoine français), alors que c'était précisément pendant les rares congés qu'il donnait à ces-dernières que ces précieuses pensées naissaient. Mais cela lui fournissait tout de même une sorte de mobile, totalement artificiel, infiniment moins vif mais bien plus régulier que le plaisir ou l'intérêt sincère, pour « s'attaquer » à des ouvrages de « haute » culture qui, s'ils devaient leur première place dans les faveurs de la postérité à une sorte de loterie, ne mériteraient pas l'acquisition de leur billet gagnant à cette même loterie et dont le contact ne pouvait par conséquent ne lui être que bénéfique, même faiblement et indirectement, par une sorte de rayonnement passif qui touche là où on ne l'attend pas, comme le soleil pour un aveugle qui, sans pouvoir profiter de sa lumière, la transforme tout de même en vitamine D ; et ce mobile, par une particularité de son caractère consciencieux, lui suffisait pour « venir à bout » de ces lectures éreintantes, déclenchant chez lui cette satisfaction libératrice, mélange de ce que l'on ressent habituellement à la fin d'une corvée et à l'acquisition d'une titre ou d'un diplôme, d'avoir triomphé d'une épreuve et de pouvoir par la suite en parler au passé comme d'une évidence bon marché, tout en sachant que leur mention ne laissera pas l'assemblée indifférente. Cette satisfaction est la racine du snobisme, rendant le contact de l'art – et, par extension, du monde – fade et stérile, par le désir constant de pouvoir en parler au passé et en faisant implicitement mépriser les peuples anciens ou éloignés qui n'ont pas ou n'ont pas eu accès à la même culture, comme des êtres fondamentalement inférieurs, non pas par leur manque de

mérite ou de génie mais par fatalité, parce qu'ils n'avaient tout simplement pas à leur disposition les bonnes œuvres, comme si elles étaient par elle-mêmes des vérités plus irréductibles et plus indispensables que le reste, des pièces de puzzle clefs que Dieu n'avait pas intégrées à son monde dès la Création, mais qu'il avait disséminées petit à petit au cours de l'histoire humaine par avarice, par timidité, par injustice ou par souci d'introduire du suspens dans son œuvre. Guillaume était encore trop jeune pour que ces racines aient eu le temps d'envahir son jugement et de s'y implanter durablement comme références ; elles étaient encore chétives, trop fragiles et incertaines pour s'imposer dans son esprit fertile qui, bien qu'encore essentiellement en friche, était plein de d'idées et de sentiments plus nobles et tout aussi verdoyants, auxquelles les jeunes pousses du snobisme laisseraient la place à la lumière de plus d'ouverture d'esprit et de maturité. Mais ces-dernières gagnaient du terrain à chaque fois qu'il cueillait un de leur fruits acerbes, par exemple lorsqu'il se repaissait des jugements nés de ses incompréhensions, ou lorsqu'il se félicitait d'avoir avalé un contenu culturel sans avoir cherché à en percevoir les arômes, « cul sec » comme disent les ivrognes, comme il était en train de le faire à l'instant en vérifiant avec satisfaction qu'il avait terminé plus de la moitié de l'oeuvre de Céline.

Guillaume se leva, seul dans sa cuisine, et jeta son livre sur son lit. Il se sentit d'un coup quelque peu désœuvré, dans cet état transitoire entre deux activités solitaires successives qu'il semble, par habitude sociale et par intuition, malvenu d'enchaîner directement, car cela donne à l'emploi du temps effectif un côté brutal, lourd et compact. C'est le genre de moment que l'on s'accorde naturellement en société par un partage, une discussion, une contemplation, une écoute, aérant la marche linéaire du temps, donnant du relief à son trajet en séparant les différentes contrées qu'il traverse en nous, comme une forme de ponctuation en somme, aussi importante dans nos journées que dans nos écrits, et sans laquelle, dans les deux cas, le parcours nous devient rapidement pénible et difficilement déchiffrable. Mais seul, et surtout sans expérience de la solitude et sans espace pour qu'elle respire, on substitue souvent à ces moments de pause, quand il ne sont pas assurés par le mécanisme si naturel et si sain d'un déplacement physique et indissociablement temporel (Guillaume n'avait même pas deux pas à faire pour passer de son livre à n'importe quelle autre activité qu'il pouvait faire ensuite), des plaisirs vides, ou plutôt qui nous vident, nous soulageant momentanément du poids de l'existence, nous la faisant oublier, comme si on en sortait, nous aérant artificiellement l'emploi du temps par des trous béants plutôt que par la brise revigorante dont nous aurions réellement besoin, mais dont on ne saurait se passer, tant par la nécessité de suppléer cette virgule que l'on n'a pas la force en cet instant de tracer correctement dans la courbe de notre vie, que par l'addiction faiblement assumée que nous avons prise des drogues plus ou moins officielles que nous lui substituons, que peuvent par exemple, être le café, le sucre, la cigarette, le téléphone ou la télévision, et dont l'usage nous semble sur le moment – mais hélas jamais après – mille fois préférable à une simple oisiveté contemplative qui nous confronterait à la plénitude de la vacuité dans toute son intensité et dont nous ne sommes pas sûr de pouvoir encaisser le choc. Mais la satisfaction d'avoir posé son livre à l'issue d'un chapitre dispensait à Guillaume l'usage d'un quelconque substituant à

son sentiment d'existence, d'autant plus que, bien que n'ayant pas la moindre idée des idées et impressions qui y étaient développées, il avait été suffisamment attentif pour savoir que le protagoniste était arrivé en Afrique et qu'il n'avait pas rencontré d'autre personnage important pendant son voyage, ce qui lui permettait de passer à autre chose sereinement avec l'assurance qu'il pourrait reprendre la suite du récit ultérieurement sans que le livre n'ait l'indélicatesse de lui rappeler son inattention, et surtout parce qu'il était impatient d'assouvir l'envie à laquelle avaient abouti ses rêveries extra-littéraires, à savoir de jouer aux échecs, ce qui était son activité favorite depuis le début du confinement car elle était, sans qu'il en ait conscience, la seule qui lui offrait un contact vivant avec le monde extérieur, c'est à dire un échange véritable où l'attention est tournée vers l'autre sans y chercher un reflet de soi-même, lui permettant de satisfaire ce besoin vital, si naturellement assouvi par un simple contact physique, surtout s'il est chaste, mais si rarement et faiblement par des activités purement intellectuelles et verbales, sans parler des échanges de platitudes et discussions à sens unique que l'on a généralement avec ses proches en l'absence d'émotion, besoin qui l'amenait, par le caractère virtuel et mental du jeu d'échec, à en consommer en grande quantité. Guillaume passait ainsi beaucoup de temps à jouer aux échecs en ligne. Il avait d'abord constaté cette nouvelle lubie avec étonnement, mais avait fini par l'accepter comme on accepte une nouvelle coiffure, et pensait, sans y avoir vraiment réfléchi, qu'elle lui était venue naturellement dans le contexte, façon comme une autre de continuer à muscler son cerveau en s'amusant, dans la poursuite de son idéal de compréhension logique et rationnelle du monde, comme un choix qu'il avait fait, sans pouvoir dire quand exactement, dans un souci d'adaptation ; ce n'était pas entièrement faux, à la nuance près que ce n'était pas un compromis avantageux décidé par sa conscience mais au contraire un pis aller qu'elle contraignait par sa logique, et que cette intelligence supérieure et mystérieuse de l'inconscient qui ordonne au mieux nos goûts en fonction de nos besoins véritables et des caprices de notre égo avait développé chez Guillaume, parmi les rares qu'il s'autorisait, pour lui permettre d'exprimer, même de manière détournée, son humanité, ce qu'il était à mille lieues de soupçonner faire en avançant, après moult délibérations stratégiques, l'un de ses pions. Mais ce qui le retenait d'allumer son ordinateur, d'ouvrir le logiciel et de lancer une partie dans le même geste que celui avec lequel il avait jeté son bouquin sur son lit, c'était une sorte de pudeur, de réserve respectueuse pour l'activité qu'il venait de quitter, plus pour ce qu'elle représentait pour lui que pour le respect réel qu'il lui vouait, comme une femme qui n'oserait pas décrocher son téléphone, bien qu'elle en meure d'envie voyant que son amant l'appelle, juste après avoir raccroché à son mari, alors qu'à choisir elle aurait mille fois préféré parler uniquement au second, par un respect presque sacré, non pas pour son mari, mais pour le concept général du mariage. Guillaume n'attendit du reste pas longtemps, quelques secondes tout au plus, dans une inertie désordonnée, qui aurait pu durer plus longtemps s'il avait pu fixer son attention sur quoi que ce soit d'apaisant autour de lui, comme un paysage, le ciel, une plante verte, une œuvre d'art inconnue à la rigueur, mais qui lui était désagréable par l'agitation qui l'accompagnait et qu'il était incapable d'extérioriser ; il finit par allumer son ordinateur et s'assit devant, subitement patient, observant le réveil mystérieux de cet engin, retrouvant instantanément son calme grâce au déroulement rassurant de ce rituel familial, l'un de ceux qui nous replonge instantanément dans l'état émotionnel que l'on a pris l'habitude d'avoir en leur présence, état qui, à force d'y être associé, a fini par

s'imprimer en nous, et auquel nous ramène automatiquement le rituel dès que la mémoire ou l'imagination le reconnaît. Une fois l'ordinateur allumé et la plateforme virtuelle chargée, Guillaume trouva un adversaire, qu'il ne connaissait pas et ne connaîtrait sûrement jamais, ou alors s'il le rencontrait par hasard un jour, ce serait par une facétie du destin, à laquelle il assisterait sans le savoir, sans même soupçonner la magie de la coïncidence, silencieuse, invisible, dont seuls les êtres omniscients peuvent goûter la saveur, et qui l'amènerait à croiser à nouveau la route de cet inconnu avec qui il aurait déjà furtivement partagé le jeu, le temps d'une partie, et dont il aurait déjà étudié l'intellect à travers le prisme étroit de l'échiquier, en essayant d'en comprendre la logique, la particularité et les failles, en se mettant à sa place, ce que Guillaume ne voyait pas encore l'intérêt de faire dans les relations humaines, mais ce qu'il faisait instinctivement, par nécessité, dans l'objectif, étrangement moins noble que le moyen, de triompher sans pitié de ses adversaires. Complètement immergé dans les mouvements coordonnés des pièces virtuelles, Guillaume oubliait tout, enfin presque tout, il ne perdait pas son sens de lui-même, de son action, il ne gardait que son socle fondamental, débarrassé de toute lourdeur superflue en l'instant, comme un sportif en plein effort ou un artisan en plein ouvrage : tous ses sens et capacités étant mobilisés au service de l'objet de son attention (à l'inverse de l'état végétatif d'oubli de soi décrit précédemment, si opposé et pourtant si proche, où au contraire l'objet de l'attention est au service de la démobilisation des sens), si bien qu'il enchaînait les parties sans que sa concentration ne flanchât de l'après-midi, continuant jusqu'au soir sans même sentir la faim qui emplissait peu à peu son estomac, dévoué tout entier à ces armées figuratives dont il était le général attentif, ne concédant aucun sacrifice qui ne lui eût assuré la victoire ou évité la défaite, chérissant chacune de ses pièces, sachant qu'elles étaient, avec les raisonnements qu'il élaborait pour les préserver, les seuls instruments de sa gloire. Soudain, à une heure qu'il n'aurait pas pensé atteindre si promptement en commençant sa première partie, par une sorte de mécanisme biologique qui coordonne le réveil et le sommeil des différentes parties de notre être, les faisant « changer de quart » comme on dit dans les usines, ou « prendre la barre » sur les bateaux, similaire à celui qui commande aux papillons de déployer leurs ailes à un instant précis plutôt qu'un autre après des mois de végétations larvaire, Guillaume sortit son attention de son cocon mental et retrouva son environnement physique, la table, l'écran de l'ordinateur (qu'il avait cessé de voir comme tel, comme on cesse de voir une tache d'encre dans une lettre calligraphiée une fois que l'on a appris à lire), les murs, le lit, la fenêtre qui donnait maintenant sur la lumière tombante du crépuscule, et tout le bazar de son petit studio, duquel il s'était extirpé quelques instants, pour s'immerger dans celui de l'échiquier, encore plus étroit mais plus ordonné et propice aux exercices de l'esprit. Il s'étira le corps sur sa chaise, comme pour infuser au mieux dans le reste de son être l'arôme de cette dernière victoire, délicieusement assaisonnée de tous les doutes et réflexions l'ayant précédés, dont il avait achevé de se repaître ou plutôt qui lui avait procuré une sensation de satiété spirituelle et émotionnelle qui s'effaça rapidement devant la faim physique qu'il sentit surgir d'un coup, moins parce qu'elle avait, comme il le pensait, été provoquée par cet intense effort mental que parce qu'il était à nouveau en mesure de la ressentir. Il se leva, mit de l'eau à chauffer et rangea un peu autour de lui, plus pour ne pas avoir l'impression d'attendre que l'eau bouille que par réel goût de l'ordre, posa l'ordinateur sur son lit à la place de son livre qui fut rétrogradé à la table de nuit, prépara une assiette, une fourchette,

quelques bouts de jambon et un fond de sauce pesto, fit sa vaisselle de la veille et enfourna 500g de pâtes dans l'eau encore frémissante, ce qui lui permettrait d'avoir des restes et de s'épargner ce rangement forcé pour quelques repas. Tout était prêt, il ne manquait plus que les pâtes pour que Guillaume pût commencer son repas et, faute de petites bricoles à accomplir pendant les quelques minutes de cuisson des coquillettes express, il resta devant sa casserole à touiller machinalement son contenu, moins pour éviter qu'il ne colle, comme il aurait répondu à quelqu'un qui lui aurait demandé à quoi servait son mouvement de cuillère, que parce qu'il ne savait pas rester complètement immobile ; il se laissa bercer par la monotonie agréable du geste répétitif et absorber par la contemplation du petit siphon jaune qu'il créait au milieu de l'eau bouillante. Ses pensées virevoltaient dans le tumulte de la buée tandis que son intellect essayait tant bien que mal de les capturer en s'efforçant de leur insuffler une direction commune, à l'image de la ventilation avec la vapeur d'eau qui s'échappait de la casserole, pour les transcrire de manière intelligible, assimilable pour la conscience de Guillaume, comme aurait pu le faire la hotte pour la casserole si elle était munie d'un système de condensation, comme les ustensiles de distillation, pour aboutir à une goutte de nectar idéal, que l'on appelle une pensée, échappée de cette mélasse confuse et effervescente qu'est l'esprit, capturée, condensée en des phrases, images et impressions qui semblaient claires à Guillaume, et qui étaient directement insufflées dans un nouveau bouillon intellectuel, dont l'effervescence donnait à son tour une nouvelle pensée, et ainsi de suite, alimentant ainsi sa réflexion. Cette-dernière mit un certain temps à se cristalliser, à se résoudre à prendre une direction uniforme, jamais optimale ni rarement satisfaisante mais nécessaire pour avancer sans piétiner sur place, et finit par se pencher, parmi les préoccupations de Guillaume qui essayaient chacune d'attirer vers elles le cours de ses pensées, sur le confinement, sujet auquel Guillaume accordait peu d'attention malgré l'influence prépondérante qu'il avait sur son quotidien et qui, une fois n'est pas coutume, venait de l'emporter sur ses performances aux échecs, le fantasme de son ambition, les petits problèmes dont il procrastinait la résolution, et même sur le portrait des filles qu'il aimerait pouvoir séduire ou rencontrer. Il s'imagina d'abord, de manière un peu floue, la vie qu'il aurait menée sans l'épidémie tout en essayant de la comparer à celle qu'il avait actuellement et, ne prenant en compte que l'aspect matériel de la comparaison, c'est-à-dire sans considérer le fait que son état d'esprit et sa façon de juger sa situation auraient aussi été sensiblement différents, il s'estima content de son sort, satisfait même de ne plus avoir à faire des choses dont il n'avait plus envie (précisément parce qu'il n'était plus capable d'en avoir envie), fier même de se sentir tout à fait à l'aise dans ce que des sots pensaient être une épreuve. Une pensée s'échappa alors de sa censure émotionnelle et, bien que confuse, elle semblait concerner d'autres gens, ceux, par exemple, qui continuaient à travailler ou qui souffraient de ne plus pouvoir le faire, ceux pour qui vivre – et parfois même survivre – ne pouvait se faire qu'à l'extérieur, qu'avec les autres, et de leurs situations, qu'il ne connaissait pas, et qui étaient certainement dramatiques ; mais cette pensée, bien que diffuse, était déjà trop lourde à encaisser pour le cœur de Guillaume, car elle impliquait qu'il fut, en cet instant, dans l'incapacité profonde de comprendre certaines choses. Il est en effet certains aspects de l'existence si éloignés de nous et de notre expérience de la vie que l'on ne peut pas les comprendre, ni même les concevoir (et souvent ni même comprendre que l'on ne peut pas les comprendre). N'étant pas omniscient, la plupart nous sont inaccessibles mais il en est certains

qui sont profondément liés à notre être, comme si nous étions voués à les expérimenter, et dont on a souvent une vague intuition qui nous reste impalpable et vaporeuse tant que le destin ne nous y a pas confronté et que l'on a pas consenti à vivre ce que l'on nomme parfois une « prise de conscience », souvent douloureuse car elle implique des choses sur notre conception de la vie qu'essaye à tout prix de nous cacher notre inconscient tant qu'il n'estime pas notre conscience prête à encaisser la souffrance que leur révélation provoquera en nous, à cause des peurs et des traumatismes qui leur sont liés. Guillaume vivait ainsi dans l'illusion qu'il puisse tout comprendre par un effort mental suffisant, qu'il mettait d'ailleurs une bonne volonté infinie à fournir, et cette capacité était, dans sa logique interne, un des piliers de sa valeur et donc une des raisons principales qui le rendit aimable aux yeux des autres (et qui paradoxalement lui rendait méprisable quelqu'un chez qui elle lui semblait absente) ; son monde se serait complètement effondré si on lui avait révélé à ce stade de sa vie, sans qu'il puisse le nier, que c'était faux. Par ce phénomène de protection mentale, la pensée nouvelle qu'il était en train d'avoir fut rapidement rattrapée et écartée de son attention par son ministre cérébral de la censure, aussi responsable de la cohérence, qui le ramena sur les terrains moralement plus praticables que sont les bienfaits du confinement et sa nécessité dans la lutte contre cette terrible épidémie. Ces pensées, confortables un temps, lui devenaient rapidement désagréables, sans qu'il ne se donne la peine d'en chercher de raison, comme lorsque l'on s'ennuie dans un jacuzzi qui finit par nous paraître tiède et que l'on n'ose pas réaliser, par la foi que l'on a dans les bienfaits du luxe, que cette baignade n'est pas agréable en elle-même mais uniquement par la chaleur qu'elle nous fait ressentir par contraste en y entrant, et il chercha à en sortir. Il aurait pu rebondir sur ces considérations (la pensée ne sait voyager seule et, comme nos pieds, a toujours besoin d'un appui pour faire un pas) en essayant de les renverser, au moins d'en percer la surface, de gagner un peu en profondeur, en explorant des aspects moins évidents, moins positifs du confinement, de son avant et de son après, mais sa pensée n'était pas encore assez libre, autonome ni portée sur le monde extérieur pour cela ; il préférait plutôt, comme on le lui avait appris à faire dans sa formation scientifique, établir des lois générales sur l'univers à partir de son cas particulier – le seul qu'il avait et aurait jamais à sa disposition –, en se basant sur les interprétations rationnelles qu'il faisait de ses perceptions, ce qui allait totalement à l'encontre de la rigueur qu'il s'enorgueillissait d'avoir dans ses raisonnements (la raison devenant juge et parti) et en même temps était motivé et justifié par la volonté de respecter cette même rigueur qui n'existe pas sans la raison, dans ce désir si paradoxalement humain de s'affranchir de ses limites humaines. Il s'interrogea donc plutôt sur les nécessités universelles et fondamentales de l'être humain que son expérience récente lui permettait d'identifier avec plus de précision ; et par ce trait de caractère des sens et en particulier de la vue, à mi-chemin entre l'acharnement et le dévouement, qui, même quand les informations qu'ils envoient n'arrivent pas jusqu'à la conscience, continuent à fonctionner et à proposer leurs services, essayant sans jamais se lasser de s'immiscer dans les rouages de l'esprit, d'avoir une information pertinente à lui soumettre (sauf quand il s'agit de douleur ou de plaisir), comme quelqu'un qui, ayant une anecdote amusante à raconter, écoute avidement la conversation sans y prendre part attendant, pour « en placer une », que son cours soit ou assez proche de son histoire pour l'imposer ou bien assez faible pour la proposer, par cette influence discrète et incessante des informations sensorielles sur le jugement, la première chose essentielle à l'humanité que Guillaume se sentit capable d'isoler

avec assurance fut la coquillettes. Plus qu'un produit industriel médiocre particulièrement adapté à la consommation de masse (ce qu'étaient les coquillettes dont Guillaume avait jusqu'alors fait l'expérience), elle représentait pour lui l'aliment pur, débarrassé des attraits superflus, des arômes ou textures raffinés qui servent uniquement au plaisir charnel, inutiles à l'intellect et donc à l'Homme et à sa survie ; c'était un produit simple, rapide, mangeable et nourrissant (au moins dans le jugement de Guillaume), presque le symbole de la nourriture idéale, sans l'être tout à fait à cause de son temps de cuisson, certes court, mais encore trop éloigné de la perfection vide de l'instantanéité. Il estimait perdu le temps passé à attendre et à s'occuper de leur cuisson, temps qu'il aurait pu, par exemple, passer à jouer aux échecs, dont il reconnaissait pour lui-même, par une forme de lucidité devancière, l'impératif, mais qu'il justifiait, sans aller jusqu'à le généraliser tel quel à un besoin universel, comme une activité particulière qu'il utilisait lui pour satisfaire un besoin primaire général et absolument vital : celui d'accroître ses capacités d'abstraction et de raisonnement, sans se douter qu'il aurait beaucoup moins besoin – et donc envie – de jouer aux échecs s'il passait plus de temps à cuire ses pâtes, à laisser son esprit vagabonder comme il le faisait actuellement en ces quelques minutes que les ingénieurs agroalimentaires n'avaient pas encore réussi à faire disparaître, et surtout s'il les regardait plus pour ce qu'elles étaient et non pour le concept abstrait qu'il voyait en elles, s'il songeait plus au travail, aux sacrifices, au monde fabuleux et invisible qu'il avait fallu pour les amener dans son assiette, à tout ce dont elles avaient eu besoin, elles, pour apparaître et ne pas disparaître. Guillaume était loin d'être stupide, et savait bien que les coquillettes ne tombaient pas du ciel, mais l'habitude de les voir et de les utiliser comme une denrée basique, comme une matière première irréductible, avait pénétré plus profond son inconscient que cette évidence et l'empêchait de les penser dans leur globalité et encore plus de percevoir le prodige qui entourait l'apparition des coquillettes et par extension celle de la vie et qui aurait pu agrémenter l'assouvissement de son besoin physique de nutriments d'une enveloppe émotionnelle et spirituelle (qui répondent à des besoins non moins vitaux mais à des degrés plus subtils). Au contraire, il pensait être la preuve vivante que l'humanité pouvait, suivant son exemple, se passer d'une telle poésie, comme elle se passait aujourd'hui de contact, de partage, de réjouissance et de nature non virtuels et que tous ses besoins vitaux se réduisaient, modulo les contraintes matérielles nécessaires à leur obtention pour tout un chacun et à quelques affinités que Guillaume se promettait d'étudier ultérieurement, à la possession d'un paquet de coquillettes, d'un échiquier et d'une connexion internet. Il n'eut pas le temps d'approfondir ces ébauches philosophiques ; son portable sonna, lui indiquant la fin de la cuisson et avec elle la fin de ses minutes les plus libres de la journée, les seules hors du joug tyrannique de l'objectif, mais qu'il voyait à l'inverse comme l'un de ses rares instants d'asservissement, par ignorance de la liberté et par l'habitude qu'il avait d'être enchaîné à ses désirs, comme pour un esclave affranchi à qui la contrainte nouvelle et si écrasante du choix semble un temps plus terrible encore que celle à laquelle il vient d'échapper. Il termina, suivant son habitude, son rituel culinaire, essora les pâtes avec le couvercle, en fit glisser une partie dans son assiette, mit le reste dans un tupperware qu'il mit directement au frigo, rinça la casserole, mélangea le pesto et s'installa confortablement dans son lit, le dos contre le mur, l'assiette sur les genoux et l'ordinateur sur les tibias.

Guillaume mangea dans la compagnie sonore et visuelle de son ordinateur, absorbé par son agitation captivante, oubliant le trajet machinal de sa fourchette qui transportait fébrilement, de son assiette à sa bouche, les pâtes grasses, en équilibre sur les pics de métaux et qui menaçaient au moindre faux mouvement de glisser et ainsi de le forcer à détourner son attention de l'écran pour se consacrer à rattraper la gaffe du mouvement sûr mais faillible de l'habitude, à laquelle il déléguait totalement le soin de gérer la coordination complexe de sa main, de sa mâchoire, de son estomac, ainsi que du reste de son corps nécessaire à l'assimilation de son repas, comme un souverain partant à la chasse après avoir confié pour la journée les rênes du pays à ses ministres avec la satisfaction du devoir accompli, mélange subtil du bonheur de voir les autres profiter du fruit de son travail pour pouvoir bien faire le leur et du plaisir de voir les autres accomplir ce que l'on rechigne à faire soi-même, satisfaction d'autant plus heureuse que l'on associe de la confiance à notre bonne volonté, et d'autant plus jouissive que de la paresse s'ajoute à notre indifférence. Il regardait habituellement des cours d'échecs ou des grandes parties commentées, mais il avait « sa dose » du jeu pour la journée, et opta pour des divertissements plus grossiers, c'est à dire des produits culturels dans lesquels les auteurs ont mis plus d'effort à capter l'attention de leur auditoire qu'à lui être véritablement bénéfique, et qui permettent plus facilement de s'évader quand on n'a plus la force d'être soi-même, nous prenant par la main pour nous amener nulle part plutôt que de proposer une direction à nos pas, jusqu'à nous plonger dans l'état d'absence végétative que recherchait actuellement Guillaume, maintenant qu'il s'estimait repu dans ses besoins vitaux, sans se douter que cette recherche d'ivresse était précisément le signe qu'il ne l'était pas du tout. Il finit ainsi rapidement son assiette, qu'il posa sur sa table de nuit sans détourner les yeux, bousculant son livre, qui atterrit au sol, côtoyant chaussettes, magazines et autres bricoles qui donnait à son studio cette allure de bazar superficiel qui horripile les mères mais qui permet aux enfants de s'appropriier les lieux. Libéré de cette accroche à son corps physique et donc à lui-même que symbolisait son va-et-vient de fourchette couplé à sa mastication (un geste, aussi machinal qu'il soit, est toujours accompagné d'un minimum de conscience), il plongea encore davantage dans ce qu'il visionnait, rendant son évocation totale. Ce genre d'état hypnotique, toujours fugitif à l'état sauvage, que l'humanité arrive à provoquer et prolonger grâce à ses drogues physiques et mentales (drogue pris au sens de divertissement - étymologiquement « détourner de l'essentiel » - et non au sens, certes non disjoint mais auquel il est associé aujourd'hui à tort par l'ignorance collective, de ce qui induit en nous des modifications perceptuelles du monde) de manière plus ou moins intense et durable, quand on s'y plonge en y cherchant un réconfort, ne s'arrête que quand le produit n'agit plus suffisamment sur nos sens ou notre esprit pour nous faire oublier la réalité, ce qui, dans le cas du « streaming vidéo » – le nouveau nom donné à la télévision –, arrive soit quand il nous devient inaccessible par un impératif logistique, soit quand on se sent assez réconforté, ou soit quand le vide qu'il accroît en nous devient suffisamment insoutenable pour que, dans un bref instant de lucidité et de volonté, on trouve la force d'éteindre l'écran, de la même manière qu'un ivrogne seul retrouve ses esprits dès que sa vie est en jeu. Guillaume regarda ainsi, dans un contentement béat, une bonne heure de contenu, qu'il aurait oublié le lendemain malgré la trace indélébile qu'elle laisserait dans sa mémoire inconsciente, avant de se sentir prêt à terminer sa journée. Quoique suffisamment rassasié pour que l'idée de lancer une nouvelle vidéo l'ennuie, il ne se

le sentait pas tout à fait, à cause de la suggestion de l'habitude, qui arrive parfois à infiltrer nos sensations et à se faire passer pour elles quand elle semble suivre une certaine logique, par le même phénomène qui donne à un gourmet une sensation de faim après un repas copieux sans dessert, ou à un écolier une impression de nudité en sortant sans cartable ; tout en fermant la fenêtre où commençait déjà automatiquement une nouvelle vidéo, il en ouvrit une nouvelle pour une activité toute autre, ou plutôt pour une consommation tout autre, car bien qu'ayant une forme très similaire à celle d'avant, elle représentait pour lui quelque chose d'entièrement différent, qu'il rangeait à part dans son cerveau, dans une zone reculée (il aurait été bien étonné si quelqu'un lui avait fait remarquer qu'elle rentrait également dans le champ du qualificatif général de « regarder une vidéo »), et alla, comme il en avait pris l'habitude le soir depuis quelques semaines, sur un site pornographique. Après quelques rapides délibérations basées sur les vignettes plus ou moins explicites de la plateforme, il cliqua sur l'une d'entre elle et regarda la vidéo vers laquelle elle menait, avec distraction, passant les passages répétitifs, sans s'abandonner totalement au visionnage comme il le faisait dans des cas plus chastes, par une sorte de pudeur craintive, mais avec suffisamment d'attention pour en sentir l'impact physique et, quand il sentit son érection suffisamment installée, c'est à dire quand le besoin physique lié à son excitation prit le pas sur son besoin d'évasion, il éteignit rapidement son ordinateur, le posa délicatement sur sa table de nuit, en sécurité, à la place de son assiette qui finit sur son livre, et continua à se masturber, avec plus de vigueur, et plus de plaisir aussi, maintenant que son imagination avait pris le relais de ce qu'elle n'était plus capable de provoquer (ou au moins avec autant de diligence et de disponibilité), tout en étant affaiblie par son manque d'exercice, ne décollant que mollement des scénarios et images normés de l'univers pornographique qui avaient partiellement court-circuité ses mécanisme naturels de stimulation sexuelle. Le dénouement de ces voluptés, aussi souhaitable qu'inévitable, ne manqua pas d'arriver et Guillaume, penché sur le côté pour ne pas s'éclabousser, éjacula dans ses draps. Il se sentit subitement profondément apaisé, quoiqu'un peu frustré, comme s'il avait raté quelque chose, qu'il ne voyait pas et dont il passait à côté en ce moment précis, mais n'accorda pas d'importance à cette impression floue qui semblait vouloir gâcher l'enivrement serein dans lequel l'avait plongé le bref passage du plaisir. Il se retourna dans son lit, ferma les yeux et s'endormit avec un léger sourire, content de sa journée, pensant déjà au lendemain, ayant oublié que la nuit allait d'abord l'embarquer dans des rêves dont il ne se souviendrait pas.

Encapsulé

« Je ne suis pas fan de la réalité, mais c'est bien le seul endroit où l'on puisse encore se faire un repas correct. »

Groucho Marx

Nino sortit de sa chambre tout excité, saluant Eloïa, sa colocataire, d'un grand sourire enthousiaste. Plongée dans sa lecture, elle ne vit pas son salut. Elle n'entendit pas non plus ses bruits de pas, qu'il accentuait pourtant pour attirer son attention. Mais, par une sorte d'intuition subtile, elle perçut tout de même une variation assez soudaine dans l'atmosphère pour lever la tête de sa liseuse. Peut-être était-ce le hasard, ou peut-être sentit-elle les vibrations du parquet, ou un léger courant d'air, ou encore quelques fréquences que les algorithmes de ses écouteurs dernier cri n'arrivaient pas à bloquer complètement. Quoi qu'il en soit, elle désactiva leur système de déconnexion sonore et regarda Nino pour s'intéresser à la cause de son excitation. Elle aimait sa spontanéité parfois naïve et son caractère enjoué qui transformaient chacune de ses petites satisfactions en explosions de joie, souvent un peu disproportionnées. Mais surtout, elle savait qu'une grande partie de son plaisir dépendait du partage qu'il faisait de son enthousiasme.

- Qu'est ce qui t'arrive encore ? dit-elle avec une pointe d'ironie bienveillante.
- Tu vas voir ! Regarde !

Il se dirigea vers la porte d'entrée en sautillant et l'ouvrit. Derrière se trouvait l'avatar robotique du livreur, attendant pour décharger son colis volumineux. C'était un gros modèle de l'avant-dernière génération, mais déjà capable de monter les escaliers et de s'adapter aux espaces modérément étriqués comme cette cage d'escalier. Il était utilisé pour livrer les colis particulièrement lourds et fragiles, essentiellement l'électro-ménager et les capsules virtuelles. Nino se positionna devant la caméra frontale de la machine pour faciliter la reconnaissance faciale. Un petit bruit agréable indiqua la réussite de l'identification et un écran se déploya de son torse, invitant à signer la décharge de son empreinte digitale. Comme à son habitude, Nino pointa son pouce en avant avec un petit clin d'œil et le posa sur l'écran, satisfait de son petit manège. Une fois ses empreintes enregistrées, il indiqua à la machine sa chambre en sautillant. Elle actionna ses chenilles, recula légèrement, pivota son buste pour que le carton passe l'encadrure de la porte et le suivit. Une fois dans la pièce, elle fit demi-tour, posa délicatement l'énorme colis en le faisant glisser par l'arrière le long de son dos métallique. Il était surtout très long, de deux mètres environ, si bien que Nino aurait pu s'allonger confortablement dans son emballage. Le livreur repartit, le remerciant à travers les micros de la machine qu'il contrôlait à distance. Eloïa, qui avait assisté à la scène avec attention, attendait que Nino claque la porte avant de s'exclamer :

- Non ! Sérieux, tu l'as enfin reçu ? C'est pas trop tôt !
- Oui tu parles, je l'ai commandé avant-hier, mais les services sont surchargés, il arrive seulement aujourd'hui !
- Haha ! Imbécile ! Je croyais que tes traitements allaient prendre plus de temps.
- Apparemment, mon cas a évolué plus vite que prévu, j'ai fait les derniers tests la semaine dernière et c'était tout bon. Entre nous, on pense qu'il y avait une erreur dans le diagnostic d'inaptitude, mais je comprends, ils préfèrent plutôt être trop stricts que pas assez. J'ai fait mon opération lundi dernier !

Nino se retourna et souleva ses mèches blondes pour laisser voir une petite puce discrète en haut de sa nuque. En réalité, Eloïa avait remarqué depuis un certain temps l'excitation croissante de son ami, et son impatience à peine dissimulée de la veille. Elle savait aussi que

son inaptitude lui avait bien plus pesé qu'il ne le laissait maintenant supposer, mais elle continua de feindre la surprise.

- Ouah ça alors !
- Oui ! dit Nino avec un grand sourire. Je voulais attendre de le recevoir pour te faire la surprise.
- Trop *nice*, ça ! En plus, ça tombe bien ! Juste avant la vague de pollution.
- Et ouais, *just in time* ! Ils reçoivent plein de commandes là, c'est pour ça, les livreurs virtuels n'étaient pas disponibles avant aujourd'hui, d'ailleurs t'as vu l'engin là ? Ça faisait plusieurs mois que j'en avais pas vu des comme ça, ils ont dû les ressortir des placards.
- Tu voudras que je t'aide pour le *set up* ?
- Non, je vais essayer de m'en sortir tout seul, je t'appellerais au cas où.

Nino ferma la porte de sa chambre, et s'y adossa, marquant une petite pause pour profiter de cet instant d'intimité avec son nouvel objet. Il défit le carton, le plia et le mit dans un coin de sa chambre en se promettant de penser à le sortir bientôt. L'intérieur avait deux compartiments. Dans l'un, un petit carton contenant tout un tas de câbles et de matériels divers, et dans l'autre, l'habitacle de la capsule virtuelle, noyé sous les débris de polystyrène. Il les rangea précipitamment avec le carton et fit glisser la capsule dans l'espace qu'il lui avait déjà aménagé, entre son bureau et le mur. Il avait déjà vu et revu les tutoriels d'installation sur *Hello biworld*, l'application de la capsule, mais les revisionna avec attention, ne serait-ce que pour s'assurer qu'ils n'avaient pas changé entre temps. Il ouvrit l'habitacle et trouva à l'intérieur comme prévu le casque cérébral, le respirateur artificiel et les électrodes de sensations. Il les mit de côté pour le moment, et s'installa dans l'habitacle. Il poussa un grand soupir de contentement et ferma les yeux quelques instants pour imaginer tout ce qu'il pourrait bientôt faire dans cette position. Cela faisait un moment que ses potes le harcelaient pour savoir quand est-ce qu'il comptait les rejoindre dans leurs parties de jeux virtuels, dont beaucoup étaient déjà mémorables. Il en avait beaucoup souffert lors des derniers confinements. Même si ces-derniers n'avaient duré à chaque fois que quelques jours, quelques semaines tout au plus, il avait été forcé de regarder des séries ou des vieux films pour ne pas s'ennuyer pendant que tous ses amis s'éclataient dans le *biworld*. Ils y passaient de plus en plus de temps, et n'arrêtaient pas d'en parler, excluant involontairement Nino de leur conversation. Souvent, ils essayaient de lui raconter, mais le récit ne durait pas bien longtemps et finissait par cette terrible phrase « de toute façon, c'est indescriptible, il faudrait que tu essayes », ce qui le faisait terriblement souffrir. Ce n'est pas qu'il ne voulait pas, bien au contraire il aurait tout donné pour pouvoir les rejoindre. Seulement, l'usage des capsules virtuelles n'était pas anodin pour le corps. Il impliquait plusieurs opérations délicates, dont la greffe d'une puce émettrice réceptrice sous le cervelet en contact avec la moëlle épinière et d'une autre invisible entre les deux yeux. Cette opération était aujourd'hui très bien maîtrisée par les chirurgiens-greffeurs, et n'aurait plus posé aucun problème technique si elle ne devait pas s'accompagner de la prise des fameuses pilules sensorielles. Elles pouvaient déclencher de lourds effets secondaires, en particulier un dérèglement du système nerveux sympathique, parasympathique ou même des deux à la fois selon les constitutions. Pour une petite partie de la population cela pouvait aller jusqu'à la perte des fonctions vitales du corps et donc la mort.

C'est pour cela que l'accès aux capsules virtuelles avait été très réglementé, et devait toujours se précéder de plusieurs visites médicales, qu'on appelait les visites pré-virtuelles. Nino avait passé les siennes quelques années auparavant, et elles auraient dû n'être pour lui qu'une simple formalité. En général, étaient inaptes principalement les personnes âgées ayant un lourd passif rural ou les personnes atteintes de quelques rares maladies génétiques. Mais à la surprise générale, sans être dans aucun de ces deux cas, Nino aussi avait été déclaré inapte, soi-disant pour des raisons cardiaques. Il n'avait même pas un membre de son entourage avec qui partager son infortune. Il avait trouvé cela injuste, mais avait fini par se résigner, comme s'il avait appris qu'il ne pouvait pas faire de parachute. A l'époque, les capsules virtuelles en étaient à leurs balbutiements, et de nombreux scandales rendaient leur utilisation controversée. Mais elles s'étaient peu à peu développées et perfectionnées, si bien qu'elles commençaient à devenir incontournables, laissant petit à petit les gens comme Nino en marge. Dans ses instants de détresse, il en avait fini par maudire ses chromosomes sur plusieurs générations, regrettant presque de ne pas avoir été plus gentleman avec ses concurrents spermatozoïdiens en leur laissant la place. Mais récemment une équipe brésilienne de micro-génétique avait mis au point un traitement pouvant résorber l'inaptitude virtuelle en l'espace de quelques mois. Dès lors, Nino avait oublié tous ses griefs, et il avait remué ciel et terre pour réunir assez d'argent pour pouvoir s'offrir le traitement. Tous ses proches l'avaient aidé et son père connaissant un directeur de clinique, il eut même l'honneur d'être dans les premiers chanceux à l'essayer. Il fit la grimace en se souvenant des phases les plus intenses du traitement, ça n'avait pas été une partie de plaisir. Il avait très souvent la nausée et des vertiges. Il alternait entre des états d'hypersensibilité, où le moindre bruit le faisait sursauter, et des états d'insensibilité partiels, bizarrement plus durs à endurer. Une fois, il avait même perdu l'ouïe et l'odorat pendant une semaine entière. Et ses goûts n'arrêtaient pas de changer, parfois de manière permanente : il avait fini par ne plus aimer les cacahuètes, lui qui en raffolait depuis sa plus tendre enfance.

Mais tout ça, c'était terminé ! Il allait surprendre tout le monde, et pas plus tard que ce soir. Le cœur rempli d'ardeur à cette pensée, il se leva d'un bond et poussa un petit cri guerrier. Mais il s'était redressé trop vite, son sang n'ayant visiblement pas autant d'entrain à lui monter à la tête que son imagination. Il tituba légèrement en fermant les yeux et attendit que son vertige passe. Puis il se retroussa les manches et s'attaqua à l'installation. Il commença par finir de déballer les cartons, puis tria les câbles des différents systèmes d'accroche, et vérifia qu'il ne manquait rien. Il n'était pas d'habitude si consciencieux, mais cette fois il voulait absolument tout faire comme il fallait. Il brancha la capsule à l'alimentation, raccorda le tuyaux multicouches au robinet qu'il avait déjà fait installer dans sa chambre pour gagner du temps, à l'époque où il n'imaginait encore pas pouvoir être inapte. Il fit de même pour l'évacuation d'eau et inséra sur le côté de l'habitable la réserve de poudre de sérum inhibant qu'il s'était faite livrer la veille. Il installa chaque élément de l'habitable, en faisant bien attention au respirateur. Ensuite, il synchronisa la capsule à son téléphone, et vérifia sur l'application qu'il n'avait oublié aucune étape. Tout semblait bon, il ne restait plus que le test à vide. Il mit le doigt sur l'interrupteur de la capsule. Le cœur battant d'excitation, il pressa le bouton *on* depuis son téléphone, et regarda la machine se lancer. Après quelques tremblements et bruits de moteur, elle se remplit doucement. Une fois pleine, les électrodes s'activèrent légèrement, envoyant des petites décharges dans le mélange

d'eau et de sérum. Puis la capsule se vida, et un voyant vert s'alluma sur l'écran de son téléphone, indiquant que tout était opérationnel. Avant de se réjouir, Nino finit de ranger méticuleusement tout le matériel de rechange dans une boîte, et en profita pour mettre un peu d'ordre dans sa chambre, qu'elle soit digne de son nouvel occupant. Enfin, il poussa un large soupir de satisfaction, les mains sur les hanches, admirant non sans émotion le résultat de son installation.

Il sortit en trombe de sa chambre en appelant Eloïa, mais elle n'était plus dans le séjour. Il répéta son nom par diverses mélodies improvisées en se dirigeant vers sa chambre. Il toqua, pas de réponse. En tournant la tête et il vit un mot sur la porte d'entrée : « Je suis allée faire quelques réserves pour le confinement, on s'attrape dans le biworld ;) ». Nino sourit à l'évocation de cette idée, mais fit une petite moue en réalisant qu'il n'aurait pas le plaisir d'exposer son installation à Eloïa. Il alla à la cuisine un peu déçu, prit quelques biscuits et retourna dans sa chambre. Il ne comprenait pas pourquoi elle s'obstinait à toujours aller faire les courses elle-même alors qu'il suffisait de se faire livrer, et que c'était même en général moins cher. Il mit un peu de musique, et mangea tranquillement, allongé sur son lit, attendant le retour de son amie. Il resta un peu à rêvasser puis au bout d'un moment, il se leva - sans aller trop vite cette fois - ne pouvant contenir son impatience. Tant pis, elle le rejoindrait plus tard. De toute façon, avant d'aller dans le biworld, il devait calibrer les récepteurs sensoriels, ce qui pouvait prendre du temps. Il alla mettre un mot sur la porte d'Eloïa, lui donnant son heure de départ et lui ordonnant de se dépêcher de le rejoindre.

Il vérifia à nouveau que tout était en place, que son casque était bien réglé et revisionna les explications. L'usage de la capsule se faisait sur des tranches de 3 à 6 heures. Les effets de la pilule sensorielle ne pouvaient être interrompus avant 3 heures par la pilule de sortie et cessaient d'eux-mêmes au bout de 6 heures. Il était cependant possible de reprendre des pilules pendant l'immersion et ainsi y rester plusieurs jours de suite et même d'y dormir. La plupart des gens avaient d'ailleurs pris l'habitude d'y passer entièrement les journées de confinement, en travail virtuel, à chaque fois que la qualité de l'air passait sous le seuil d'impureté ou qu'une bactérie dangereuse était détectée dans la région, mais pour une première utilisation, il était conseillé de sortir à la fin de l'effet de la première pilule.

Nino enleva ses vêtements, et s'installa dans la capsule, le casque cérébral allumé sur la tête, comme indiqué. Le couvercle se verrouilla. Un bras articulé se détacha du côté de la capsule et présenta à Nino une pilule bleue, de forme ovoïde, un peu plus large que le format standard des médicaments. Nino l'examina attentivement. Tout ce qu'il venait d'installer, il aurait pu le faire sans risque depuis longtemps s'il en avait eu la permission. Mais il s'apprêtait maintenant à prendre cette fameuse pilule sensorielle, dont il avait tant souffert de l'aveugle hostilité. Mais, le pouvait-il vraiment ? Et si le traitement n'avait pas marché ? Et si l'erreur venait plutôt du certificat d'aptitude, qu'on lui avait donné prématurément ? Il préférait ne pas y penser. Il se redressa légèrement, l'attrapa avec ses dents et l'avalait d'un coup. Il fallait ensuite attendre quelques instants qu'elle commence à faire effet. Nino patienta, essayant de se détendre tout en étant aux aguets du moindre signal. Il n'était pas très confortable et avait un peu froid. Soudain il entendit une sorte de léger bourdonnement dans sa tête, qui se transforma petit à petit en une fréquence fixe, un la à 440 Hz d'après le tutoriel

explicatif. Le bip s'arrêta, et Nino entendit une voix féminine s'adresser directement à ses neurones.

« Bonjour Mr Nino Anderson, et bienvenue dans votre capsule virtuelle XPOD SE. Tous les modules sont à jour.

Je me présente, je suis votre guide interactif, Cortsiri. Ma voix vous est directement transmise dans le cerveau via vos puces encéphales. Personne d'autre que vous ne peut m'entendre. Dans votre navigation, vous pourrez me personnaliser à tout moment dans votre tableau de bord personnel. Mais avant toute chose, nous allons procéder au calibrage sensitif. Pour une expérience optimale, veuillez suivre au mieux les instructions. Vous pourrez recalibrer votre capsule à tout moment dans le menu principal. Il est conseillé de le refaire après quelques utilisations, quand vous vous serez un peu plus habitué à la navigation virtuo-sensoriel, et de le refaire régulièrement pour que nous puissions suivre l'évolution de votre physiologie.

Maintenant, pour que nous puissions commencer, veuillez brancher le respirateur artificiel et installer vos bras et vos jambes dans les réceptacles prévus à cet effet. »

Nino avait déjà entendu ses amis lui parler du calibrage des centaines de fois. Il s'exécuta, et sentit des verrous se refermer sur ses membres, réduisant leur jeu à quelques centimètres.

« Merci. Ces mesures servent à vous éviter de bouger involontairement vos membres et ainsi endommager la capsule. Dans votre apprentissage, il va falloir vous habituer à vous concentrer sur vos sensations et votre imagination cérébrales, et les déconnecter de votre corps. La pilule sensorielle bleue rend cela possible, la capsule ne démarre pas si vous ne l'avez pas prise. Quand vous aurez fini de naviguer, une pilule sensorielle rouge vous sera donnée, il vous faudra la prendre pour retrouver vos sensations. L'habitacle ne s'ouvrira que quelques minutes après.

Pendant votre navigation, vous serez immergé dans du sérum inhibant, qui va maintenir votre corps dans un état léthargique. Des tubulures à perfusion seront également installées, et fourniront directement à votre corps l'eau et les nutriments essentiels à sa conservation. Rassurez-vous, vous ne les sentirez pas. A la fin de chaque utilisation, il faudra remplir les réserves de nutriments, la capsule ne démarre pas si elles ne sont pas pleines. Même si vous pouvez survivre jusqu'à plusieurs semaines dans la capsule, la durée maximale légale d'utilisation continue est actuellement fixée à 1 semaine, qui doit être suivie d'au moins deux jours de repos avant toute nouvelle navigation. Pour votre première utilisation, nous vous conseillons de ne prendre qu'une seule pilule, et donc de ne rester que 6 heures maximum. Quand vous êtes prêt, pensez dans votre tête "Je suis prêt", et nous procéderons à l'immersion. »

Nino était déjà en train de crier intérieurement "je suis prêt". La visière de son casque descendit automatiquement sur ses yeux et s'agrippa au respirateur. Il ne voyait plus rien, ni n'entendait plus rien que le bruit de fond relaxant d'une rivière auquel la voix avait cédé la place. Il sentit alors un liquide chaud emplir l'habitacle, grimper petit à petit le long de ses membres, jusqu'à ne plus le sentir du tout. Il se rendit alors compte que c'était le contact de l'air qu'il sentait disparaître plus que celui du liquide apparaître. Dans tous les cas, il se sentait merveilleusement bien et attendait la suite des instructions.

« Dans quelques instants, vous ne sentirez plus votre corps, c'est tout à fait normal et nécessaire pour la suite de l'expérience. Nous allons commencer par procéder au calibrage visuel. Nous allons vous faire voir différents objets et figures géométriques simples que je vous annoncerai à l'avance. Certaines de vos visions seront floues, incorrectes ou désaxées. C'est normal, c'est pour cela que nous calibrons. Votre rôle consiste à essayer de les rectifier mentalement. Ne vous inquiétez pas non plus si le résultat n'est pas parfait dès les premiers essais, cela fait partie de la procédure. Nous commençons avec un grand classique, le carré noir sur fond blanc. »

La vision de Nino s'éclaira d'un coup d'une lueur blanche uniforme avec en son centre un rectangle gris un peu flou et agité. Il resta quelque temps à contempler cette vision. Même s'il avait essayé de l'anticiper, l'effet était surprenant. Il aurait été incapable de dire s'il avait les yeux ouverts ou fermés et si ce semblant de parallépipède était réel ou dans son imagination. Il commença par essayer mentalement d'en rétablir les proportions et voyait le rectangle évoluer et suivre ses directives avec quelques secondes de décalage. Cela lui donnait l'impression d'avoir subitement des pouvoirs de télékinésie à retardement, comme s'il n'avait pas suffisamment de bande passante pour être en direct. Une fois que le carré ressembla à peu près à un carré. Il se concentra sur sa couleur, puis sa netteté, puis sur les trois aspects à la fois. Il avait cependant du mal à stabiliser l'image.

« Bien, reprit la voix avant que Nino ait pu être satisfait du résultat, maintenant un carré blanc sur fond blanc. Cette forme nous permet de calibrer la vision périphérique et la vision focus. »

Nino vit effectivement une différence de teinte entre le blanc qu'il regardait et le blanc qu'il se contentait de voir, et essaya de les uniformiser pour ne plus pouvoir les différencier. Cette fois encore, la voix le fit passer au test suivant sans lui demander son avis. Nino vit ainsi défiler toute une série d'images de plus en plus complexes, ayant de plus en plus de relief, de détails, de nuances de couleurs et de mouvement. La voix complimentait Nino sur son application et ses bons résultats ; même s'il se doutait que ces louanges avaient été pré-enregistrées, cela l'encouragea. Les différentes visions tournaient autour des grandes œuvres de l'art pictural, ce qui rendait l'expérience ludique et agréable. Le calibrage visuel se termina par des jeux de 7 différences entre deux versions de *Mona Lisa*.

« Bravo Nino ! Le calibrage visuel est terminé, merci pour votre coopération. Nous allons maintenant passer au calibrage corporel. Il s'agit d'une série de tests similaires mais sur un autre registre de sensations. Pour que vous puissiez vous concentrer sur votre corps, je vais désactiver la simulation visuelle. A chaque fois, je vous demanderai d'exécuter un mouvement. Son effet vous sera ensuite simulé sensoriellement. Puis vous devrez essayer de reproduire ce que vous avez senti, cela ne correspondra pas forcément à ce que vous avez ordonné à votre corps. Puis je simulerai à nouveau votre geste, que vous imitez et ainsi de suite jusqu'à ce que nous ayons assez d'information pour reconstituer la façon dont vous interagissez avec vos membres. Lors de ces étapes, il est important que vous essayiez au maximum d'avoir le reste du corps immobile.

L'effet va vous paraître étrange au début, c'est normal. Nous sommes en train de dissocier l'ordre nerveux de la réponse sensorielle. Ces deux choses qui ont toujours été simultanées dans votre vie. Nous en avons besoin pour simuler au mieux cette simultanéité durant votre navigation. Ne vous souciez pas de vos mouvements, je vous rappelle que vos

membres sont bien attachés. De plus, à ce stade, vos sensations sont suffisamment inhibées pour que vous puissiez vous sentir totalement libéré de votre corps. Quand vous êtes prêt, pensez “Je suis prêt”.

Bien, c’est parti. Commencez par lever la jambe droite lentement sans la plier jusqu’à ce que je vous dise stop. Allez-y. Stop. Bien maintenant, nous allons simuler la conséquence de votre volonté. Concentrez-vous sur la sensation. »

Nino s’appliqua à bouger son corps, au moins de lui en donner l’ordre. Effectivement, il fut dérouté de ne pas sentir sa jambe se lever alors qu’il lui en donnait l’ordre. Cela l’aurait terriblement angoissé dans le monde réel, mais là il se sentait en confiance. Par contre, sentir sa jambe se lever sans qu’il ne l’ait demandé lui était bien plus étrange. Même si cela lui rappelait un peu une séance d’ostéopathie, la simulation n’étant pas encore très précise et ces sensations ne correspondaient à rien qu’il connaisse. Au début, il avait l’impression que sa jambe ne s’élevait pas uniformément, que certaines parties restaient au sol tandis que d’autres suivaient des trajectoires contradictoires. Parfois, il avait l’impression qu’un autre membre était embarqué dans le mouvement. Lorsqu’il fallut plier le genou, il sentit sa hanche se replier sur l’arrière de sa cuisse en même temps que son tibia. Il était bien embêté pour reproduire ces mouvements ; il faisait de son mieux en essayant d’ignorer les parties faussement sollicitées. Finalement, Nino s’habitua à ces sensations, qui se précisèrent petit à petit. Au bout d’un moment, elles lui semblèrent même presque normales, bien qu’il sentit très clairement sans pouvoir expliquer pourquoi qu’elles étaient artificielles.

La voix n’avait pas menti, tout le corps fut calibré, y compris les parties intimes. Nino donna l’ordre à ses lèvres de s’arrondir quand on lui demanda de contracter son pénis, ce qui fit râler Cortsiriri. Il se souvenait des polémiques au sujet du sexe virtuel. D’après les constructeurs de capsules virtuelles, le plaisir sexuel et l’orgasme ne sont pas simulés par leurs machines, même s’il est techniquement possible d’avoir des relations sexuelles dans le biworld. Dès que le sujet est apparu, toute recherche sur le sujet a été mondialement interdite. Personne ne voulait imaginer les conséquences de l’existence d’un bouton à orgasme, certains (et pas forcément les plus chastes) allant jusqu’à dire que cela marquerait sans nul doute la fin de l’humanité. Pourtant, de nombreux utilisateurs certifiaient avoir eu des orgasmes pendant leur navigation. Même s’ils avouaient avoir cherché un temps avant l’interdiction, les scientifiques proclamaient unanimement se trouver incapables de simuler le plaisir orgasmique, la sensation étant trop complexe et trop liée aux émotions, mais qu’il n’était pas impossible qu’elle se déclenche au cours de la navigation de manière “naturelle”. Tout cela était passé au-dessus de la tête de Nino à l’époque, mais maintenant qu’il y était confronté, il se sentait quand même curieux d’expérimenter un “orgasme virtuel”. De toute façon, le calibrage ne passa pas beaucoup de temps sur le pénis, et s’attarda plus sur le visage. Tout le monde lui avait dit que cette partie était horriblement longue, mais que ça valait le coup de la faire avec attention. Tout ceux qui l’avaient bâclée avaient fini par le regretter, se rendant compte de l’importance de la précision des mimiques faciales. Il est vrai que Nino trouva cela un peu fastidieux de bouger ses muscles du visage un par un - il ignorait d’ailleurs qu’il en avait autant - mais il était loin de s’ennuyer. Au contraire, il trouvait cela passionnant d’explorer ainsi la richesse et la diversité de ses sensations. Il n’avait jamais pris le temps de sonder son corps de cette façon, il avait presque l’impression de l’apprivoiser, de le

redécouvrir ; le comble pour quelqu'un qui s'apprêtait à s'en détacher. Finalement, le calibrage se termina sur des exercices d'équilibre et de simulation de gravité, qu'il était content d'achever à cause de la légère nausée qu'ils lui causaient.

« Le calibrage est maintenant terminé. Félicitations ! Attention au décollage ! »

Nino eut soudain l'impression d'être allongé dans l'herbe. Il sentait une légère brise lui caresser les jambes. En face de lui, un ciel étoilé comme il n'en avait jamais vu. C'était magnifique. La voie lactée ressortait nettement du reste des astres, et Nino comprit subitement pourquoi on lui en avait tant parlé alors qu'elle n'était plus vraiment visible. Il doutait cependant qu'elle eût pu être aussi belle en réalité. Peu à peu, il se sentit soulevé du sol et se rapprocha du cosmos, comme propulsé par une force invisible mais douce et bienveillante. Il n'arrêta pas d'accélérer et finit par atteindre une vitesse folle, comme s'il était dans un des looping de l'attraction phare de Marveland Paris. Les étoiles se rapprochèrent de plus en plus, s'allongèrent et Nino rentra dans une sorte d'hyperespace, ou du moins quelque chose de semblable à la représentation qu'il s'en faisait. Il passa une sorte de portail interdimensionnel, puis ralentit peu à peu à l'approche d'une planète jusqu'à s'arrêter complètement en lévitation dans l'atmosphère, à quelques centaines de mètres du sol. Nino regarda autour de lui. Cela ressemblait à la Terre. Au loin, il apercevait des montagnes, des océans. En bas, une foule s'adonnait à des jeux qu'il n'arrivait pas à identifier avec la distance, mais ils semblaient amusants, ou du moins intrigants. Il avait bien envie de la rejoindre.

« Bienvenue dans le biworld ! C'est un monde uniquement accessible par capsule virtuelle entièrement libéré des contraintes physiques et corporelles. Vous venez d'avoir un aperçu de la planète d'accueil. C'est un lieu public privilégié pour se réunir, rencontrer des gens ou simplement passer du temps quand vous êtes désœuvré. La plupart des lieux du biworld ont des accès réglementés selon la volonté de leur modérateur. Chaque navigateur possède sa propre planète personnelle, je vais vous faire découvrir la vôtre. »

Nino se retrouva sur une toute petite planète, aménagée comme celle du *Petit Prince*, avec quelques volcans et des petites pousses de baobab. Devant lui se trouvait une rose, sous une cloche de verre. La douce voix de Cortsiri retentit alors à nouveau, mais cette fois, il lui sembla qu'elle venait de l'extérieur, comme si quelqu'un lui parlait depuis sa chambre. C'était la rose qui s'exprimait. *« Coucou Nino, c'est moi Cortsiri, est-ce que vous m'autorisez à vous tutoyer ? »*. Nino essaya d'acquiescer, mais exagéra involontairement ses mouvements. Il vit son champ de vision suivre le va-et-vient de sa tête, avec une fluidité presque parfaite, tout en ayant la sensation d'accomplir le geste dans l'habitacle. Il avait encore le souvenir abstrait de son corps physique, mais n'aurait pas pu affirmer avec certitude qu'il existait encore. *« Incroyable ! »* pensa-t-il mentalement.

« Très bien, Nino, ça me fait plaisir. Sache que je serai toujours là pour prendre soin de toi. Pour m'invoquer, tu as juste à penser à moi. Que penses-tu de ta planète personnelle ? Où que tu sois dans le biworld, tu pourras y revenir en la visualisant dans ta tête. Faisons un essai. » Tout disparut subitement et Nino se retrouva dans un apesanteur dans l'espace. *« Tu sembles perdu. Essaie de penser à ta planète. »* Nino visualisa l'image mentale qu'il s'était brièvement faite de son espace personnel et se retrouva de nouveau face à la rose. *« Bravo ! Une fois que tu es allé quelque part, tu peux y retourner quand tu veux en te l'imaginant,*

comme tu viens de faire pour ta planète, à condition que tu aies le droit d'y aller. C'est la façon principale d'interagir avec ton environnement dans le biworld. Voilà, tu connais maintenant les bases essentielles, mais il te reste plein de choses à découvrir. Souhaites-tu faire le didacticiel avancé ? » Nino fit non de la tête. Tout ce qu'il venait de vivre lui avait déjà été raconté des dizaines de fois. Même si cela lui permettait à l'époque de vivre la chose par procuration, il trouvait maintenant cela agaçant de tout savoir à l'avance et aurait préféré ne jamais en avoir parlé. Et puis avant toute chose, il mourait d'envie de retrouver ses potes. « *Très bien, je te laisse découvrir par toi-même. N'hésite pas à m'appeler si tu as besoin d'aide.* »

Les pétales de rose se refermèrent, et Nino eut l'impression de se retrouver seul. Il resta un instant à contempler ce qu'il avait autour de lui. Il trouvait cela extraordinaire, presque trop pour être vrai, et pourtant déjà il se sentait chez lui. Il fit le tour de sa planète et n'eut pas trop de mal à s'habituer à ses nouvelles jambes. Il avait bien la sensation de marcher, mais en simplifié, sans qu'il eût pu dire exactement la différence avec la vraie marche. Tout ce que lui avaient dit ses amis prenait du sens. Ce n'était pas vraiment ce qu'il avait imaginé, mais il sentait bien qu'il n'aurait jamais pu deviner la réalité. Il s'étira pour tester les limites physiques de son corps. Il n'avait aucun mal à faire le grand écart et à toucher le sol les jambes tendues. Il s'amusa à boxer dans le vide et partit en sprint, essayant de courir le plus vite possible. Il allait beaucoup plus vite qu'il n'en était capable en vrai : c'était jouissif, d'autant plus qu'il ne ressentait ni fatigue, ni essoufflement. Par contre, son cœur se mit à battre de plus en plus fort. Au début, il trouvait cela agréable de sentir ses battements, cela lui donnait encore plus l'impression d'être un athlète. Mais leur intensité ne cessait de croître, même après avoir arrêté de courir, comme si sa poitrine allait exploser. Cela lui semblait extrêmement réaliste, presque trop, en tout cas beaucoup plus que le reste. Il eut soudain un doute, cette sensation était-elle vraiment simulée ? Il essayait de se convaincre qu'il ne risquait rien, mais c'était bizarre. En plus, il n'avait jamais entendu personne parler de ce problème. Son poul finit par se calmer, et Nino se détendit. Il demanda à Cortsirri si c'était normal. « *Oui, cela peut arriver au début. Tant que tu as été déclaré apte, tu n'as pas d'inquiétude à avoir.* » Nino fit une moue sceptique, mais se sentit rassuré. De toute façon, il n'avait d'autre choix que de lui faire confiance. Il arracha quelques pousses de baobab par dépit. À ce qu'on lui avait dit, elles grandissent dès que l'on fait une mauvaise actions. Et si on ne les arrache pas à temps, elles finissent par détruire la planète, qui met un certain temps à réapparaître.

Nino entendit un petit bip, une sorte de fenêtre transparente s'ouvrit devant lui, lui transmettant une nouvelle demande d'ami de la part d'Eloïa. Il s'empressa d'accepter et elle apparut peu après devant lui. Il la trouva magnifique. Elle portait une robe bleue céleste, simple mais très élégante et qui semblait exceptionnellement légère. Elle flottait dans les airs autour de ses membres, donnant un aspect irréel à sa posture, comme si le tissu anticipait avec grâce chacun de ses mouvements.

- Coucou ! Alors ?
- Eloïa ! s'exclama Nino. Bienvenue chez moi, je viens à peine d'emménager.
- C'est sympa dis-moi, très original la déco.
- Oui, ça te plait ? Moi je kiffe !!!
- Haha ! Bon allez, fais-moi voir comment tu bouges !

Eloïa fit apparaître un gramophone, qui se mit à jouer leur musique préférée. Elle commença à danser en rythme, invitant son ami à faire de même. Ses mouvements étaient fluides et précis, et semblaient suivre la cohérence mystérieuse de sa pensée. En comparaison, Nino se trouvait gauche et malhabile. Il était déçu.

- Ehh ! Pas mal pour un débutant, t'es super doué.
- Tu rigoles ?! J'ai l'impression de ne rien contrôler comme il faut.
- C'est normal au début, fais pas cette tête.
- En plus, j'ai déjà le cœur qui bat.
- Arrête de dire n'importe quoi, crois moi, t'es un pro. Moi j'ai mis plusieurs mois à bouger comme toi.

Elle arrêta la musique, et prit un air grave.

- Tu es l'élu, Nino.
- Arrête tes conneries, j'ai failli te croire, dit-il en lui lançant une pousse de Baobab à la figure. Une autre grandit alors subitement de quelques centimètres.
- Hahaha ! Non, sans déconner, t'es super doué. Tu vas me rattraper en moins de deux. Viens, je vais te montrer chez moi.

Elle attrapa Nino par la main, qui sentit alors une chaleur agréable imprégner la sienne. Il s'imaginait bien que les contacts humains avaient été simulés comme les autres sensations corporelles, mais là, cela dépassait tout ce qu'il avait anticipé. Jamais il n'avait ressenti une telle douceur. Les deux amis furent propulsés dans l'environnement de chargement aux allures d'hyperespace, mais Nino n'y faisait pas attention tant il était concentré sur la main d'Eloïa, ou plutôt la sensation qu'il en avait ; il aurait voulu ne plus jamais la lâcher. Ils arrivèrent finalement à destination.

- Bienvenue chez moi ! dit-elle en se mettant à tourner sur elle-même, les bras écartés, pour inviter Nino à regarder tout autour de lui.
- C'est magnifique !

La planète d'Eloïa était beaucoup plus grande et surtout beaucoup plus vivante. Le sol était couvert d'un gazon à moitié sauvage, jonché de fleurs de toutes sortes étalées en bosquet, où des papillons batifolaient en zigzaguant. Au bout de la prairie, un lac scintillait jusqu'à l'horizon courbe, et de l'autre côté un petit verger composé de quelques cerisiers en fleur et pêcheurs en fruit. Un chat vint se frotter sur ses jambes, il sentit la caresse agréable de ses poils. Cela faisait une éternité qu'il n'en avait pas vu, au moins depuis que les animaux domestiques avaient été interdits en ville. Il le caressa quelques instants, puis s'élança en direction du verger. Il caressa l'écorce d'un des pêchés et cueillit une pêche qui avait l'air bien mûre. En croquant, il sentit son jus dégouliner sur ses mains, mais il fit la grimace. Elle n'avait aucune saveur, le goût et l'odorat n'étaient pas encore simulés par les capsules virtuelles. Il se retourna vers Eloïa, qui l'avait rejoint.

- Comment ça se fait que ta planète est plus grosse que moi ?
- J'ai acheté des extensions de terrains. Ils t'ont pas expliqué dans le tutoriel ?
- Je l'ai pas fait.
- Attends, tu danses déjà aussi bien et t'as même pas fait le tutoriel ? Je me disais aussi que c'était rapide. *You're a genius.*

Elle lâcha le chat qu'elle avait pris dans ses mains et le regarda s'éloigner.

- En gros, tu peux acheter plein de trucs pour améliorer ton avatar, ta planète, ou acheter d'autres *maps*, etc... Regarde, tiens d'ailleurs, je viens d'acheter une extension de contact sur ma main droite.

Elle se mit à lui caresser le bras avec la main et Nino ressentit la même sensation chaleureuse qui l'avait tant perturbé quelques instants auparavant. Soit que l'effet de surprise fut passé, soit qu'il eût conscience de la supercherie, elle lui sembla moins exceptionnelle.

- Bon, vu comme tu gères, je vais direct t'apprendre à voler. Commence par aller acheter le module de vol.
- Quoi !? Il est pas inclus gratuitement ?
- Ouais, je sais, tout le monde râle au début et après on oublie. De toute façon, t'as pas le choix, c'est la base.

Nino alla l'acheter rapidement dans son centre de contrôle et retourna voir Eloïa.

- Ok, t'es prêt ?
- Oui !
- Regarde bien.

Eloïa écarta les mains et se souleva doucement du sol. Quand elle eut pris un peu d'altitude, elle commença à voltiger dans les airs et alla atterrir avec souplesse devant Nino.

- Ce qu'il faut comprendre, c'est que tu *peux* voler, la machine te le permet. Ça n'est pas plus compliqué pour elle de simuler ça plutôt qu'autre chose. Tout ce qu'il y a à faire, c'est lui faire comprendre que tu veux voler. Pour cela, ça marche un peu comme pour le calibrage, il faut que tu reproduises en toi l'ordre lié à la sensation. C'est difficile au début, parce que ton cerveau n'est pas du tout habitué à ça, il faut lui laisser le temps d'appivoiser ce nouveau mouvement. Il y a des zones d'entraînement pour ça, mais on peut commencer ici. Essaie de te souvenir du décollage, ça te fait une bonne base.

Nino ferma les yeux et essaya de se remémorer son entrée dans le biworld. Il s'imagina en train de flotter dans les airs mais ne sentait aucun impact sur son corps. Il insista, essayant de forcer le sol à s'éloigner de ses pieds, par des impulsions mentales de plus en plus violentes. Après quelques tentatives, il comprit que cela ne le mènerait nulle part. Son imagination l'empêchait d'accéder à la sensation ; il devait en sortir. Mais il avait beau se concentrer de toutes ses forces, il tournait en rond, bloqué dans ses pensées. Au mieux, il s'imaginait en train de sortir de son imagination, ce qui était complètement stérile. Il finit par ouvrir les yeux, et regarda en l'air. Eloïa le fixait, quelques mètres au-dessus de lui, d'un œil bienveillant. Elle lui tendit la main, cette même main qui lui avait semblé, l'espace d'un instant, être le but ultime de l'existence. Il sauta rageusement en essayant de la rejoindre. En retombant, il sentait l'air glisser contre sa peau, comme ralentissant sa chute. Il sauta à nouveau, concentré sur la sensation de l'air, essayant mentalement de s'y accrocher. À chaque saut, il réussit à ralentir de plus en plus sa chute, jusqu'à finir par la stopper totalement. À partir de là, il réussit à l'inverser et finit par rejoindre Eloïa dans la stratosphère miniature de sa planète. Elle le regardait bouche bée, pleine d'admiration.

- Nan mais c'est incroyable, tu te rends pas compte, je connais personne qui aie appris à voler en moins d'une semaine.
- J'ai juste eu une bonne prof, répondit modestement Nino en essayant de garder son équilibre.

Eloïa soupira avec un sourire en coin. Elle regarda son poignet, sur lequel apparut subitement une montre bracelet, qui disparut aussitôt.

- Putain ! J'en reviens pas ! Viens, essaye de me suivre.

Elle avança de quelques mètres, le buste tourné vers Nino. Il se pencha en avant, et avança très lentement, suivant une trajectoire incertaine. Il gagna peu à peu en assurance et finit par réussir à détacher sa tête du sol et regarder Eloïa, plein de joie et d'entrain, comme s'il venait de récupérer l'usage de ses jambes.

Ils s'amuserent ainsi à virvolter dans les airs un certain temps, qu'Eloïa semblait vouloir mesurer en permanence à l'aide de sa montre virtuelle. Nino s'amusait follement et était ravi de susciter autant d'admiration chez son amie pour quelque chose qui lui semblait naturel, mais cette manie de regarder l'heure en permanence finit par l'agacer. Cela ne lui ressemblait pas.

- Pourquoi tu regardes l'heure tout le temps ?

- J'ai rendez-vous avec une pote tout à l'heure, elle n'aime pas quand je suis en retard.

Nino ne put cacher sa déception, il pensait passer plus de temps avec Eloïa.

- Tu peux pas demander à Cortsiri de te prévenir ou de mettre une alarme ou quoi ? J'ai l'impression que t'es plus avec moi là.

- Oh ça va, tranquille. D'ailleurs, je voulais te proposer de te joindre à nous, je suis sûre qu'elle va te plaire, dit Eloïa avec un petit clin d'œil.

- Je suis pas sûr d'aimer quelqu'un d'aussi psycho-rigide, répondit Nino en croisant les bras.

- Haha, dis pas n'importe quoi, allez viens, on y va dans 5 minutes.

- Seulement si t'arrives à m'attraper !

Nino partit à fond la caisse en riant, poursuivi par Eloïa. Elle était encore plus rapide et agile que lui, mais il zigzaguait habilement pour éviter de se faire attraper. Après quelques minutes de course, Nino sentit à nouveau son cœur s'affoler. Cette fois, sa vision se troubla et la tête commença à lui tourner. Il essaya de ralentir, mais complètement désorienté, il commença à tomber en chute libre.

- Je t'ai eu !

Le contact d'Eloïa et de sa main magique le revigorèrent légèrement. Eloïa le posa au sol tandis qu'il reprenait ses esprits.

- Ça va ? On a peut-être un peu forcé, c'est quand même tes premières heures de vol ! Allez viens, on y va, c'est l'heure.

- Comment elle s'appelle ton amie ?

- Tu vas voir, c'est une surprise !

Après un peu d'hyperespace, ils arrivèrent dans une sorte de parc, en face d'un magnifique chêne centenaire. Et devant se tenaient non pas une seule mais une bonne vingtaine de personnes, qui visiblement attendaient en silence.

- Surprise !!!

Tous ses amis étaient là. Nino n'en crut pas ses yeux. Lui qui voulait leur faire à eux la surprise, ils l'avaient bien eu. C'était la surprise la plus belle et la plus ratée de sa vie. Il regarda Eloïa d'un sourire plein de reconnaissance et de joie, qu'elle lui rendit avec un petit clin d'œil. Ivre de bonheur, il alla saluer la compagnie.

*

Eloïa s'éleva à quelques centimètres du sol, et tapa dans ses mains pour obtenir l'attention générale.

- Silence, regardez tout ! Vas-y Nino montre leur.

Nino, un peu gêné d'être subitement le centre de l'attention, s'éleva doucement à hauteur de son amie, sous les exclamations admiratives de l'assemblée. Il resta quelque temps ainsi, attendant que ses amis cessent d'applaudir et échangea un regard complice avec Eloïa. Puis il reproduisit les pirouettes qu'elle avait faites pour l'impressionner. Tout le monde fut ébahi.

- Putain Nino, t'assures !
- Tu vas devenir un champion de *v-sport*, c'est clair.
- Non, je suis sûr que son histoire d'inaptitude, c'était bidon et il s'est entraîné dans son coin pour nous faire marcher.
- Un vrai virtuelose !

Nino était un peu embarrassé par tant de compliments qu'il n'avait pas l'impression de mériter et n'osait exprimer sa joie. Consciente de son désarroi, Eloïa coupa court à la démonstration en mettant de la musique. Tout le monde se mit à danser, et Nino le premier, laissant éclater sa bonne humeur. Il explorait encore ses sensations, découvrant à chaque nouveau mouvement comme une nouvelle facette de ce corps virtuo-sensoriel. C'était extrêmement agréable ; le simple fait de bouger ses membres l'amusait follement. Il en oubliait presque la musique.

Au bout d'un moment, les convives se remirent à discuter, et Nino resta seul sur la piste de danse. Il remarqua que tout le dévisageait et en fut un peu gêné mais il continua à danser avec plaisir, surpris de ne pas succomber à sa timidité. Morty, un de ses meilleurs amis, s'approcha finalement.

- Qu'est ce qu'il y a ?
- Ça te dirait de faire un match de Quidditch ? C'était pas prévu mais vu comment tu voles déjà, on pense que t'es *ready*.
- Oh yes trop cool ! Depuis le temps que j'ai envie d'essayer !

Morty lui prit la main et ils se téléportèrent en face d'un grand stade. Devant l'entrée se tenait un stand où Eloïa et les autres étaient déjà en train de discuter.

- Ils sont en train de réserver une arène, expliqua Morty. Tu préfères être un cognard ou un poursuiveur ?
- Y'a pas d'autres choix normalement ?
- Dans le quidditch original oui, mais c'est un peu chiant à jouer en vrai. Là c'est du pur quidditch, les règles ont été un peu simplifiées mais c'est bien plus *fun*. En gros, soit t'es un poursuiveur et t'essayes de rentrer la balle ou le Souafle (qui fait maintenant 2 mètres de diamètre) dans le but, soit t'es un cognard et t'essayes de rentrer dans les poursuiveurs de l'équipe adverse et de les faire tomber de leur balai.
- Je vais commencer par poursuiveur alors.
- Parfait, *let's go* ! Tu vas voir, c'est pas évident de rester en équilibre sur le balai, mais c'est ça qui est marrant.

Nino suivit ses amis dans le stade qu'ils venaient de réserver, récupéra un balai et rentra sur la pelouse. Eloïa lui expliqua rapidement le fonctionnement du jeu.

- Là, on est dans une arène. C'est comme ça qu'on appelle les endroits où la physique du monde est modifiée, ce qui permet d'y faire un peu tout ce qu'on veut. Celle-ci est faite pour le quidditch mais il y en a pleins d'autres. La plupart des jeux vidéos ont été adaptés en arène et il y en a tout le temps de nouvelles qui sortent. Il paraît qu'ils développent en ce moment des *free* arènes où on pourra un peu tout contrôler par la pensée, mais c'est pas encore au point, ils n'arrêtent pas de retarder la date de sortie. Bref, dans l'arène de quidditch, pour les poursuiveurs, le module de vol ne s'applique plus à ton avatar mais à ton balai. Du coup pour voler, il faut le contrôler comme si c'était une partie de toi-même et en même temps rester en équilibre dessus. Ça a l'air compliqué dit comme ça, mais une fois que tu sais voler, c'est pas si compliqué de choper le truc. Après, faire des pirouettes c'est une autre histoire... Si tu tombes, ton balai réapparaîtra à côté de toi au bout d'un certain temps en fonction du score. Ceux qui sont cognards sont changés en... cognard et volent "normalement". C'est good ?
- Ouais !! Je peux m'entraîner un peu avec le balai avant ?
- Ouais bien sûr, prends ton temps, on t'attend. Après t'inquiète pas, on sait que tu débutes, on sera sympa avec toi. On est là pour s'amuser.

Nino s'exerça rapidement à décoller avec son balai. Une fois qu'il arriva à faire le tour du stade avec un minimum d'aisance, il rejoignit ses amis qui l'attendaient, assis dans l'herbe. Ils formèrent deux équipes et se mirent en position, face à face, le Souafle en lévitation au centre. Les joueurs cognards se transformèrent en grosses boules ailées et la partie commença. Eloïa se jeta sur la balle et s'en saisit la première. Elle esquiva un cognard adverse qui passa en trombe à sa gauche et fit directement la passe à Nino. Il ouvrit grand les bras pour attraper l'énorme balle et la saisit in extremis. Le Souafle était trop volumineux pour être attrapé d'une seule main, obligeant son possesseur à lâcher sa monture. Nino réussit tant bien que mal à rester à califourchon sur son balai tout en le maintenant en lévitation, mais il mit tant d'efforts à garder son équilibre qu'il en oublia complètement le reste du jeu jusqu'à ce que Morty, qui jouait cognard, s'approche doucement et lui donne une légère pichenette du bout de ses ailes. Cela suffit pour finir de déstabiliser Nino, qui perdit complètement l'équilibre en jetant la balle au loin et en se débattant dans le vide dans l'hilarité général. Une fois au sol, Nino récupéra immédiatement son balai et repartit à pleine vitesse, bien décidé à ne plus se faire avoir.

La partie continua, et Nino se laissa prendre au jeu. Il rattrapa rapidement le niveau de ses camarades dans son maniement du balai, mais avait plus de mal dans la tactique du jeu, en particulier sur son positionnement offensif. Il fallait en permanence s'adapter à l'emplacement des cognards, qui avaient un rôle bien plus important qu'il ne l'avait imaginé. Finalement, son équipe perdit la partie 10-3. Nino était un peu déçu malgré les éloges de ses coéquipiers.

- *Don't worry*, cette partie c'était pour du beurre, ils vont voir ce qu'ils vont voir à la prochaine, lui glissa Eloïa.

Le match suivant fut bien plus équilibré, et Nino prit peu à peu ses marques. Même si son équipe perdit à nouveau, il s'amusa beaucoup plus. Il excellait dans le rôle d'attaquant de pointe, fonçant à toute vitesse à travers les lignes ennemis, réalisant parfois de superbes esquives des cognards. Il adorait la sensation de vitesse, mais dès qu'il forçait un peu, il sentait son coeur se mettre à battre dangereusement. Bien qu'il lui semblait être le seul à souffrir d'un tel phénomène, il n'osait pas en parler et arrêter le jeu. Il essayait de se ménager sans trop le montrer, n'allant à fond que pour les occasions importantes, essayant de trouver un compromis entre la frustration de ne pas pouvoir se donner au maximum et la dose de malaise qu'il pouvait endurer.

La partie d'après fut particulièrement serrée et le score arriva à 9-9. Eloia récupéra la balle au milieu du terrain et fit la passe à Nino, qui l'attrapa avec aisance tout en prenant de la vitesse, contrastant avec sa réception maladroite de la toute première partie. Au lieu de temporiser le temps que ses coéquipiers se placent, il fonça droit vers le but, surprenant l'équipe adverse qui fut prise de court. Nino sentit son coeur s'emballer mais continua à accélérer. Il avait l'impression que sa poitrine allait exploser, mais il ne restait plus que Morty entre lui et la victoire. Il stoppa net son balai, feignant un changement de direction et repartit aussitôt dans la même direction. Morty ne se laissa pas avoir mais hésita suffisamment longtemps pour permettre à Nino de le dépasser. Il avait accéléré bien plus vite que son ami avait anticipé. Nino jeta un coup d'œil en arrière, et vit que Morty ne pourrait pas le rattraper avant le but, même malgré sa forme de cognard censée avoir un avantage de vitesse. Il sourit, oubliant quelques instants ses souffrances cardiaques, puis fit la grimace quand elles se rappelèrent à lui. Elles étaient de moins en moins supportables. Il serra les dents, il retint son souffle, fixant son objectif de toutes ses forces. Sa vue commença à se troubler, il se sentait pris de vertige, mais il n'était pas encore suffisamment près du but pour pouvoir se relâcher. Les battements devinrent si intenses qu'ils envahirent complètement son esprit. Il ne sentait plus rien d'autre que leur pulsation effrénée et comprit qu'il allait perdre connaissance. Il essaya de ralentir mais il était trop tard ; il s'écrasa dans les tribunes.

Nino se réveilla juste avant que ses amis ne le rejoignent, la poitrine toujours retentissante.

- Putain Nino, tu y étais presque, s'écria Eloia. Qu'est ce qui s'est passé ?
- Bien joué mec, j'étais complètement battu !
- Je sais pas... Je ne me sens pas bien... j'ai comme perdu le contrôle, répondit Nino essayant de cacher au mieux son trouble.
- Mmmmh, j'y pense, ça doit bientôt faire 6 heures que tu es rentré, la pilule doit commencer à cesser d'agir. Normalement Cortsiri devrait pas tarder à te le rappeler.
- Oui, peut-être que tu l'as trop utilisé en volant comme un fou.
- C'est clair, c'est super rare que quelqu'un aille dans une arène dès sa première fois.
- Ouais, je suis d'accord, tu devrais déconnecter pour aujourd'hui, on se retrouvera demain pour la revanche !

Nino, encore un peu sonné, invoqua Cortsiri et lui demanda de sortir du biworld.

« Bien sûr, les 6 heures sont bientôt écoulées, j'allais justement te le rappeler. J'espère que tu as apprécié cette première expérience du biworld. En tout cas, je peux t'assurer que tu es extrêmement talentueux : la qualité de ton calibrage et ta progression sont impressionnantes.

Tu as quelques minutes pour dire au revoir à tes amis avant d'être renvoyé dans le monde physique. En espérant te revoir très vite ! »

Le pouls de Nino avait diminué en intensité jusqu'à un niveau supportable, mais sans pour autant revenir à son état habituel. Il essaya de se convaincre que tout allait bien et que ce n'était qu'un trouble normal lié à son expérience, mais il se sentait tout de même terriblement angoissé. Il remercia ses amis pour cette belle surprise, qui interprétèrent son air désemparé à sa déception de devoir sortir aussi vite.

Soudain Cortsiri apparut. Nino se sentit immobilisé et transporté dans les airs. Il rentra dans l'hyperespace, qui évolua peu à peu en des sensations de plus en plus douces et diffuses. Il était comme dans un bain moussant, entouré de bruits et de sensations agréables. Mais Nino n'arrivait pas à se détendre : son cœur continuait à battre avec insistance, comme s'il attendait la moindre occasion de se mettre à hurler. Progressivement, la réalité de cette ambiance relaxante s'estompa, comme pour un rêve qui se termine. Sa vision redevint noire et il retrouva peu à peu possession de ses membres. Il essaya de bouger les jambes mais elles étaient encore attachées par les sangles de la capsule. Il se souvint alors de la situation de son corps physique et se sentit subitement à l'étroit. Son cœur, qui battait toujours aussi fort, s'accéléra tandis que son angoisse augmentait. Il suffoquait, il avait envie de partir en courant, le noir l'oppressait. La visière de son casque se releva. Il ouvrit les yeux et vit le bras articulé lui mettre la pilule rouge dans la bouche. Il s'empressa de l'avalier, tandis que la capsule finissait de se vider du sérum. Après un temps qui lui sembla interminable, ses membres furent libérés et la capsule s'ouvrit enfin. Il se traîna avec peine jusqu'à son lit, et s'y avachit sur le ventre. Il resta ainsi quelques instants, respirant bruyamment. Son pouls ralentit peu à peu et se calma pour du bon. Nino retrouva ses esprits. Il se sentait lourd, il avait mal à la tête, mais il avait envie de bouger. Il se leva avec effort, et fit en grommelant les quelques pas qui le séparaient de la porte de sa chambre. Une fois dans le salon, il vit Eloïa, assise sur le canapé, qui l'attendait en souriant.

- Ça va ?
- Mmmmmfff, répondit Nino en se traînant jusque dans ses bras.
- T'inquiète, c'est normal, le premier retour à la réalité, il fait toujours bizarre, dit-elle avec douceur en lui caressant les cheveux. Mais bon, il faut bien y revenir de temps en temps...

La pression du port

*« Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal
mais par ceux qui les regardent sans rien faire. »
Abbé Pierre*

Joseph hésite quelques instants sur la formule finale de sa lettre. Il aime les terminer par un mot un peu original, coupant la routine des formalités usuelles. Mais aujourd'hui, il ne se sent pas très inspiré et reste un moment assis face à sa feuille, se caressant la barbe, tandis que la faible lueur du jour finit de disparaître. Au bout d'un moment, il trempe sa vieille plume dans l'encrier, et écrit finalement : « Avec, comme toujours, mes bons et loyaux sentiments ». Il agite ensuite la lettre pour que l'encre sèche, la plie soigneusement, l'insère dans l'enveloppe, qu'il cache et affranchit d'un timbre.

Avec un léger soupir de satisfaction, il se redresse sur sa chaise et regarde l'heure. La pendule indique presque six heures. Il est plus que temps de se mettre aux fourneaux. Joseph est attendu ce soir chez Marie, sa fiancée, et a promis qu'il ramènerait un dessert. Il a hâte de la retrouver, cela fait un moment qu'il ne l'a pas vu. Elle est clouée au lit depuis plusieurs semaines, à cause d'une grosse fièvre accompagnée de quelques symptômes alarmants, comme une perte d'odorat et une légère toux. La maladie s'est finalement avérée n'être qu'une grippe saisonnière qui, par ailleurs, a contaminé quelques-unes de ses sœurs. Joseph a jugé plus sage d'attendre d'en savoir plus avant d'aller la voir, mais cela n'a pas été facile pour lui. Outre la peine de la savoir souffrante, il se sent de plus en plus seul et isolé en cette période difficile et est maintenant impatient de retrouver la jovialité de sa future belle-famille. Il a prévu de cuisiner un Lekah, une sorte de gâteau au thé et au miel, une des spécialités familiales que sa grand-mère lui a transmises. Le temps de tout préparer, cuisson comprise, il a besoin d'une bonne heure et demie, ce qui ne lui laisse que peu de marge avant le couvre feu. Il fouille dans ses placards, sort la farine, l'huile, le thé et les œufs frais, qu'il a achetés à prix d'or le matin même à l'un des rares marchés encore ouverts. Mais en ouvrant le pot de miel, il réalise qu'il n'en a presque plus. Il referme le bocal en pestant contre sa négligence. Après un bref temps de réflexion, il enfle son manteau et son chapeau et sort précipitamment.

*

Jamila est allongée dans son lit, un peu lasse et désœuvrée en cette soirée d'automne. La musique ne suffit plus à masquer son ennui. Elle se sent à l'étroit dans sa chambre, et encore plus dans ce petit trois pièces, où elle vit avec ses parents. Elle aimerait bien sortir mais elle n'a nulle part où aller, et il n'est pas trop possible de traîner dehors. Dans son

désarroi, elle envisage de faire, pour une fois, ses devoirs de LV2, mais elle décide plutôt d'ouvrir son téléphone et commence à regarder ses multiples fils d'actualités. Absorbée dans la contemplation de l'écran, tantôt amusée et tantôt dégoûtée par ce qu'il lui reflète du monde extérieur, elle oublie son trouble, qui semble comme maintenu à distance. Soudain, son téléphone vibre entre ses mains. Elle regarde avec hâte l'origine de la notification : elle vient de recevoir un message d'Amir, son meilleur ami.

- Tu fais un truc ce soir ?
- Lol, non c'est la *lose*.
- Je viens d'apprendre que mes parents bougent ce soir, ça te dit de passer chez moi ?
- Grave ! J'arrive !
- Attends, je te dis quand ils partent, dans une heure environ je pense.
- D'ac.

Jamila laisse son téléphone tomber sur sa couette avec un soupir de satisfaction. Amir ne pouvait pas tomber mieux. Il n'y a plus qu'à convaincre sa mère de la laisser sortir, mais ça ne devrait pas être trop difficile.

Dans un élan de bonne humeur, Jamila se lève et range sa chambre. Elle empile les manuels scolaires posés sur son bureau, jette quelques feuilles volantes. Elle met le linge qui traîne par terre au sale et range le propre que lui avait repassé son père dans sa garde-robe. Après avoir refermé la porte de l'armoire, elle s'observe dans la glace incrustée et s'amuse avec son reflet. Elle se fait un sourire timide, puis mime une colère contenue, et enchaîne divers grimaces et émotions. Elle pense à Amir et à leurs parties de "face-à-face" comme ils ont nommé ensemble ce jeu. Ils se regardent l'un l'autre dans les yeux et expriment par leur visage ce qu'ils ressentent et imaginent. Petit à petit, un dialogue silencieux émerge de leurs pitreries et aboutit parfois à une petite histoire improvisée, mais finit le plus souvent par un dénouement chaotique qui les laissent hilares. Depuis qu'ils ont découvert l'improvisation grâce à un club du midi de leur lycée, ils adorent jouer à ce genre d'exercices théâtraux et ont pour projet de faire un stage de clown ensemble quand les conditions seront propices. À cette pensée, Jamila détache l'attention de son visage, et son regard balaye le reste de son corps. Elle avait oublié qu'elle était encore en pyjama. Elle ouvre à nouveau son armoire et fouille dans ses vêtements. Au fond d'une étagère, elle retrouve une chemise longue que lui avait offerte sa grand-mère au retour d'un voyage en Iran, et qu'elle avait complètement oublié. Elle hésite et essaye tour à tour différentes tenues, et opte finalement pour la tunique orientale, qui change de son style habituel mais lui donne une allure originale et élégante. Elle complète finalement sa tenue par des boucles d'oreilles à pression qu'elle s'était achetées au marché quelques mois auparavant. « On dirait une vraie courtisane », pense-t-elle en prenant des poses un peu mystérieuses devant la glace.

*

Joseph marche d'un pas vif, l'air préoccupé, jusqu'à la rue Neuve-Coquenard, où se situe son épicerie favorite. Il rentre d'un geste alerte et fait retentir les petites clochettes accrochées à l'encadrure de la porte. Le magasin est vide, mis à part Félix, le propriétaire, debout derrière le comptoir en train de faire ses comptes. Il finit d'écrire un calcul, et enlève

ses lorgnons pour mieux voir ce client potentiel. En reconnaissant Joseph, il prend un air gêné et lui fait un signe réprobateur de la main.

- Qu'est ce qu'il y a Félix ? Tu n'es pas content de me voir ? dit Joseph avec un grand sourire.
- Si, bien sûr Joseph, tu le sais bien. Mais je ne peux pas te laisser rentrer comme ça, il faut que tu mettes ton... attends, je dois en avoir quelques uns en tissu qui traînent ici.

Félix ouvre un des tiroirs de son comptoir et commence à fouiller, mais il est interrompu par la voix de Joseph.

- Laisse tomber. On en a déjà parlé, je refuse de porter ce truc. Je trouve ça infâme.
- Joseph, il faut que tu le portes. C'est pas uniquement pour te protéger toi, c'est surtout pour protéger les autres. Je risque d'avoir des ennuis si on te voit comme ça ici.
- C'est bon, sois tranquille, les cognes ne sont pas encore de sortie.
- Il n'y a pas que eux... Si on me dénonce, je suis cuit. Ils ont déjà fermé un commerce derrière la caserne, et un autre près de la synagogue à cause de délation.

Joseph soupire, il a déjà eu cette conversation des centaines de fois. Il attrape un pot de miel dans l'étagère et sort un billet qu'il met à la place.

- Tiens, je voulais juste te prendre du miel, garde la monnaie.

Félix fait un pas derrière le comptoir, le long de la vitre de protection, et s'arrête à son extrémité, une main toujours posée sur la caisse enregistreuse. Il paraît soulagé de voir que son interlocuteur n'est pas disposé à la dispute, tout en étant sincèrement désolé de la retraite qu'il lui impose. Il ne semble néanmoins pas satisfait de l'interaction, et cherche à ajouter quelque chose.

- Mets au moins une écharpe, que ça couvre ton nez.
- Quoi qu'est ce qu'il y a mon nez ? J'ai même plus le droit de le montrer c'est ça ? Et ma barbe aussi, il faut que je la coupe ?

Félix soupire, l'air péné.

- Je comprends. Mais ce sont les mesures gouvernementales. Pour l'instant ce n'est pas grand chose, alors fais-le. Ce que tu fais ne va qu'empirer la situation.
- Non, tu ne comprends rien Félix. Tout ça n'est que le commencement. Il faut savoir dire halte avant que ça ne dégénère.
- C'est pour toi que ça va dégénérer si tu continues, Joseph. Pense à Marie. Qu'est ce qu'elle deviendra si tu te fais attraper ?
- Ça va, je ne vais pas me faire fusiller non plus.

Joseph sort en claquant la porte, plein de colère. Il fait quelques pas pour s'éloigner de l'épicerie, s'arrête puis prend une grande inspiration pour se calmer. Il met le pot de miel sous le bras, et repart en essayant de penser plutôt aux réjouissances de la soirée. « Suis-je le seul à me rendre compte qu'il y a un problème ? Ou le seul assez peu lâche pour le dire ? » pense-t-il. Dans la rue, les passants le dévisagent de leurs regards équivoques, aux allures tantôt méfiantes, tantôt dédaigneuses, tantôt indifférentes, sans que le reste de leur visage inexpressif ne trahisse leur pensée. Joseph s'efforce de les ignorer, comme il a pris l'habitude de le faire au cours des derniers mois, et finit par retrouver un peu de sérénité. En poussant la porte de son immeuble, il croise le concierge, en train de lire le journal tout en fumant la pipe.

- Ça va Jo ?

Joseph fait la moue.

- Bof, bof, enfin tu sais...
- Je sais. Courage, répond le concierge avec bienveillance en croisant les jambes et prenant une bouffée de tabac.
- Merci. Tu ne peux pas savoir comme ça me fait du bien de voir un sourire.
- Haha ! De rien. Profites-en, tu n'en verras pas beaucoup d'autres de sitôt.
- Ce soir ! Je vais chez Marie.
- Ah ! Bien ! Je suis content pour toi. Elle est rétablie ?
- Presque, ça n'était qu'une grippe finalement, répond Joseph en repartant vers l'escalier.
- Passe-lui le bonjour ! Et dépêche toi, c'est bientôt le couvre-feu, conclut le concierge en reprenant sa lecture.
- Bonne soirée Jacques, répond Joseph par-dessus la balustrade.

*

Jamila trépigne d'impatience, allongée sur son lit. Il s'est écoulé à peine une demi-heure depuis le message d'Amir, mais elle trouve déjà cette attente interminable. Son téléphone n'arrive plus à la distraire et elle ne veut pas commencer quelque chose pour seulement quelques minutes. Elle décide de partir tout de suite et de faire un petit détour. En sortant de sa chambre, elle croise sa mère en train de cuisiner.

- J'y vais maman !
- Comment ça tu y vas ? Tu vas où ?
- Je vais chez Fanny, on a prévu de faire nos devoirs ensemble, répond rapidement Jamila en mettant ses chaussures.
- D'accord, mais tu ne peux pas sortir comme ça..
- Maman, c'est bon. T'as vu, j'ai mis le haut que m'avait offert mamie !
- Jamila, il faut que tu mettes ton...
- Maman ! Fous-moi la paix avec ça. Ça va cacher mes boucles d'oreilles.

Cette-dernière attrape le morceau de tissu qui traîne sur la table et le tend à Jamila, qui fait non de la tête en grimaçant. Sa mère prend un air exaspéré et se place entre elle et la porte.

- Jamila, tu sais que si ça ne tenait qu'à moi... Mais les gens, qu'est-ce qu'ils vont penser de toi ?
- Je m'en fous. Ils me jugent s'ils veulent, c'est leur problème.
- Ma fille, je sais que tu ne veux pas, mais tu dois le faire, c'est comme ça que ça marche. C'est la coutume. C'est aussi pour te protéger toi, et moi. Dieu sait ce que tu peux croiser sur ta route.
- T'inquiète pas, je sais garder mes distances. Et au pire, je cours.
- Jamila, mets-le. Tu l'enlèves si tu veux dans la rue, mais tu ne sors pas de chez moi sans !
- Non maman ! Arrête ! Laisse-moi respirer ! C'est ridicule et tout le monde le sait. Nos ancêtres n'en portaient pas, et ils s'en portaient très bien d'ailleurs, dit Jamila avec agacement en contournant sa mère.
- C'était une autre époque, avec tout ce qu'il se passe aujourd'hui..., répond la mère en la suivant dans l'entrée.

- Tu regardes trop la télé maman, laisse-moi, réplique Jamila d'une voix ferme en ouvrant la porte.
- Attends !
- Quoi encore !
- Tu as oublié de faire un bisou à ta chère maman.

Jamila soupire en souriant, et lui fait une bise sur la joue, que sa mère lui rend avec affection en lui caressant les cheveux.

- Tu vois, heureusement que je t'ai pas écoutée, tu aurais été bien embêtée sinon, dit-elle avec un sourire espiègle.
- Fais attention à toi, et ne fais pas de bêtises !
- Inch'Allah !

*

Une fois chez lui, Joseph met immédiatement de l'eau à chauffer pour le thé et préchauffe son four à gaz. Il mélange les œufs, la farine, le miel et la poudre levante, et finalement le thé une fois qu'il a suffisamment infusé. Enfin, il ajoute une pointe d'eau de fleur d'oranger, comme en raffole Marie. Une fois le gâteau enfourné, il se dirige vers le téléphone et compose son numéro. Il tombe sur son père.

- Salut Alain, j'appelle pour vous dire que j'ai eu quelques imprévus, j'arriverai un peu après 20h.
- Joseph, tu es sûr de ton coup ?

Il entend la voix de Marie réclamer le téléphone.

- Tu es fou Joseph, c'est à cause du gâteau c'est ça ? Laisse tomber, ça ne sert à rien de prendre un risque pour ça. Tu le cuiras chez nous.
- C'est bon, ne t'inquiète pas, c'est trop tard, il est déjà enfourné. À toute à l'heure ma chérie.

Joseph raccroche et s'installe dans son fauteuil, face à la fenêtre, en attendant la fin de la cuisson. Il reste ainsi, pensif, à contempler la lune dont le mince croissant luit au-dessus de la ville, déjà bien enfoncée dans l'obscurité de la nuit.

*

Jamila descend les escaliers du bloc HLM soulagée. Elle ne pensait pas s'en tirer si facilement avec sa mère. C'est vrai que les négociations avec elles sont toujours plus simples quand son père n'est pas là. En sortant de la cage d'escalier, elle s'admire une dernière fois dans le miroir sale du hall d'entrée. Il fait nuit dehors. La cité semble déjà dormir, mais la rue principale est encore relativement fréquentée. Les passants qu'elle croise la regardent de travers, sans qu'elle ne puisse savoir ce qu'ils pensent. Cela lui donne la sensation désagréable d'être désapprouvée par des petits juges lâches et invisibles, mais elle commence à avoir l'habitude. Parfois, elle envie les enfants, qui peuvent encore respirer librement avec insouciance, quoiqu'ils semblent devoir eux aussi se plier à la règle de plus en plus tôt. Quoi que lui en dise son entourage, elle ne fait de mal à personne et se sent en sécurité dans la lumière des réverbères. Elle reste malgré tout sur ses gardes. Elle aperçoit en face un groupe

d'hommes assez âgés et change de trottoir pour ne pas les croiser. Elle reçoit alors un message d'Amir lui donnant rendez-vous dans 15 minutes. C'est parfait, c'est juste le temps qu'il lui faut pour faire un petit détour autour du parc.

*

Joseph ouvre doucement la lourde porte de l'immeuble, son gâteau sous le bras, et regarde de part et d'autre du battant. La chaussée est déserte et silencieuse. Il sort et marche avec prudence dans la pénombre des réverbères. Il entend quelques moteurs au loin et le claquement sourd des roues sur les pavés. Le calme et l'air frais du soir lui donnent petit à petit une sensation d'assurance, et il presse le pas. Soudain, une lumière s'engage au bout de l'allée et se dirige dans sa direction. Il s'écarte rapidement et se cache derrière un arbre. La voiture passe, Joseph reconnaît une fourgonnette de livraison. Il reprend sa route d'un pas moins assuré, sur le qui-vive, se cachant à chaque passage de véhicule. Il est étonné de ne croiser aucun autre passant sur sa route, mais ne s'en plaint pas. Il est déjà à mi-parcours, mais fait un détour par le bois de la Mare pour être le plus possible à couvert.

*

En s'éloignant du cœur de la cité et de l'animation de ses fast-food, les rues sont rapidement vides et silencieuses. Jamila est maintenant seule sur le trottoir. Elle marche tranquillement, bercée par le son de ses pas et le bruit étouffé de la voie rapide et profite du charme de sa ballade. La brise légère lui fait oublier la langueur de sa journée, et l'éclairage nocturne donne un éclat coloré au béton des bâtiments, contrastant avec leur aspect morne et gris de la journée. Elle entend soudain un éclat de rire lointain derrière elle. En se retournant, elle voit un groupe au loin, marchant dans la même direction qu'elle. Elle frissonne, et accélère inconsciemment. Après quelques pas, elle se retourne de nouveau, mais le groupe est arrêté au milieu de la rue, sûrement en train de débattre de quelque chose. Elle se détend un peu, mais ne ralentit pas pour autant et garde son esprit alerte.

*

Une fois sortie du bois, Joseph n'a plus que quelques rues à traverser, mais ce quartier est un peu mieux éclairé que le reste de la ville. Il reste un peu à couvert des derniers buissons pour observer la zone. Tout semble calme et désert. Finalement, il s'élanche dans l'une des quelques rues le séparant encore de sa soirée. Il est presque arrivé quand soudain, à une bonne centaine de mètres devant lui, il aperçoit sortir d'un bâtiment ce qui lui semble être un officier, en train de donner des instructions inintelligibles à deux soldats. Ils ont l'air de ne pas l'avoir remarqué. Il fait demi-tour le plus discrètement possible en retenant sa respiration, et repart dans l'autre direction, espérant atteindre la sécurité du croisement.

- Halte ! crie une voix dans son dos.

*

Au détour du bloc suivant, un homme marche dans sa direction, une cinquantaine de mètres devant elle. Elle change de trottoir, mais ce dernier en fait autant. Jamila garde son sang-froid, et traverse à nouveau. L'inconnu hésite, regarde autour de lui, et se met brusquement à courir dans sa direction. Après quelques secondes de stupeur, Jamila fait demi-tour et se met à courir de toutes ses forces en hurlant, espérant retrouver le groupe qu'elle avait aperçu un peu plus tôt. Elle se fait rapidement rattraper et son cri se perd dans l'obscurité. Une main l'attrape violemment par la taille et l'autre lui ferme la bouche. Une voix, pleine de triomphe, lui murmure à l'oreille :

- Alors, petite pute ? Ta mère t'a pas appris la pudeur ? Qu'est ce que t'as fait de ton voile ?

*

Joseph n'est qu'à quelques pas de l'intersection, il fait mine de n'avoir rien entendu et continue tranquillement jusqu'au carrefour. Dès qu'il tourne, il prend ses jambes à son coup et se dirige vers le bois, espérant y trouver une cachette. Il entend un coup de sifflet retentir, des éclats de voix résonner et le bruit des bottes de ses assaillants s'accélérer. Joseph a suffisamment d'avance pour les semer facilement en arrivant au bois. Mais, au coin d'un immeuble, il tombe nez à nez avec un autre garde en uniforme. Les deux hommes, stupéfaits, s'observent brièvement dans l'obscurité. Joseph réagit le premier, et se remet à courir dans une autre direction. Un coup de feu retentit et manque sa cible. Joseph prend une petite rue qui part sur la droite, mais s'arrête bien vite, il s'est engagé dans une impasse. Il sent alors une lampe de poche se braquer sur lui, et entend des pas se rapprocher lentement. Joseph se retourne, terrorisé. Ébloui par la lumière, il ne distingue pas nettement son assaillant. Mais son identité ne fait plus aucun doute quand il l'entend lui dire avec un fort accent allemand :

- Alors sale Youpin ! Qu'est ce qu'on fait dehors à cette heure là ? On se croit au-dessus des lois ?

L'affaire Scifus

« La croyance au progrès général est fondée sur le désir pris comme une réalité, selon lequel on peut obtenir quelque chose pour rien. »

Aldous HUXLEY

Le 11 mai 20XX, l'institut Scifus, un laboratoire de neuroscience appliqué au génie médical, brevète le *logicus*, aboutissement d'une longue série d'avancées scientifiques dans la compréhension du cerveau humain. La légitimité de ce brevet fait controverse dans la communauté scientifique, les technologies employées dans son élaboration étant avant tout le fruit de multiples collaborations internationales. Mais la légalité de la procédure juridique du laboratoire est irréfutable, l'institut a des appuis politiques puissants et, surtout, ce débat intéresse peu l'opinion publique, focalisée sur la polémique autrement plus populaire qu'implique l'existence et l'utilisation du *logicus*. Comme le dira très justement G. Ratcliff, prix nobel de médecine et co-découvreur des *B-structures*, « Ils ont gagné la course à laquelle nous avons tous participé ».

Trois ans auparavant, une équipe de recherche en neuroscience finlandaise affirme, dans un papier retentissant publié dans *Nature*, avoir réussi à identifier les structures neuronales responsables des biais déductifs cérébraux, comme le célèbre biais du survivant. Ces-dernières ont tendance à court-circuiter et simplifier les schémas réflexifs crâniens et sont ainsi à l'origine d'une bonne partie des contradictions et erreurs de logique dans nos raisonnements, et par extension à l'origine de la "connerie", comme aimeront l'affirmer par la suite les médias de vulgarisation. Il s'ensuit un énorme regain d'intérêt dans la recherche neuroscientifique qui commençait à lasser les investisseurs par son manque de résultats fiables et concrets, avec ces fameuses *structures neuro-biaisantes* ou *B-structures* au centre des préoccupations. Très rapidement, certaines enzymes présentes notamment dans la chair de certains poissons gras ont été identifiées comme étant eutrophisantes pour certains types de *B-structures*, renforçant l'engouement à leur égard. En moins de deux ans, on ne dénombre pas moins de 10 000 papiers scientifiques les mentionnant. Mais ces protéines se s'avèrent difficiles à synthétiser et surtout semblent avoir un comportement plus complexe que ne l'espère la communauté scientifique. Malgré quelques avancées marquantes, l'enthousiasme qui émerge de leur découverte se tarit peu à peu jusqu'à ce que l'institut Scifus annonce avoir testé avec succès sur des rats un produit enrayant la formation des *B-structures*, améliorant de manière drastique leur efficacité dans l'utilisation de leur capacité cognitive, et annonce avoir déjà des résultats très encourageants sur des chimpanzés. Ayant beaucoup d'avance sur la concurrence, le laboratoire ne divulgue qu'au compte goutte les

détails de ses travaux, malgré la pression de la communauté scientifique. Même si de nombreux chercheurs condamnent publiquement cette approche privée et égoïste de la recherche et affirment leur refus de travailler avec l'institut Scifus, ce dernier compte déjà dans ses rangs nombre des plus grands spécialistes mondiaux en la matière. Il devient alors évident qu'ils seront les premiers à réussir à obtenir des résultats sur l'Homme. Par une habile politique marketing, l'institut tient en haleine le public et les spécialistes par quelques aperçus de ce qui pourrait être "un des plus grands progrès de l'être humain". Les investisseurs s'arrachent l'action du laboratoire, qui grimpe en flèche, jusqu'à ce que, dans une conférence de presse très attendue, Grün Hagt, directeur de l'institut Scifus, affirme avoir obtenu des résultats suffisamment convainquant pour commercialiser le *logicus*, un produit paramédical censé améliorer les performances du cerveau. Les images et résultats qu'il montre impressionnent les millions de spectateurs du direct largement diffusé sur la plupart des plateformes de *streaming*. Les rats et chimpanzés soumis au *logicus* font preuve de capacités de raisonnement bien plus poussées que leurs congénères neutres, résolvant des énigmes et puzzles loin d'être triviaux, même pour des humains. En particulier, il dévoile l'exploit d'Albertine, une chimpanzée ayant appris à résoudre un rubik's cube en à peine quelques semaines. Les résultats sont moins flagrants sur les humains, explique le directeur de l'institut, à cause du développement déjà extraordinaire de notre intelligence mais les graphiques de comparaison du QI des sujets testés avant et après le *logicus* sont sans équivoque. Dès le lendemain, ce "produit miracle" fait les gros titres des influenceurs du monde entier, qui s'empressent de le tester et le commenter.

Néanmoins, le *logicus* n'a pas le succès commercial escompté à sa sortie. L'engouement des investisseurs pour l'institut Scifus n'est pas partagé par le grand public. Certains analystes pointent du doigt l'incroyable montée des actions de l'institut qui a poussé les experts à surévaluer l'intérêt réel pour ce nouveau produit, d'autres affirment que le public n'a pas été dupe de la stratégie marketing du laboratoire pour artificiellement augmenter son impact médiatique, mais tous sont unanimes pour attribuer ce revers au nouveaux surnoms populaires du *logicus* : le "vaccin anti-connerie" (*bullshit shot* en anglais) ou la "pilule de kontrasottise". En effet, selon eux, peu de gens ont assez d'humilité pour penser avoir besoin de se guérir de leur propre connerie et surtout de dépenser de l'argent pour cela. Ce "vaccin" est quand même loin d'être un échec commercial, et l'institut continue d'investir dans des campagnes de publicité, essayant de démentir sa réputation "anti-connerie" et le présentant avant tout comme un produit clinique utile au développement intellectuel. Mais au bout de quelques mois, de nombreux instituts de sondages établissent des diagrammes d'estimations de l'usage du *logicus*. Même si certains curieux ont essayé le produit et certains sceptiques se sont laissés convaincre, il s'avère que l'essentiel du *logicus* vendu est consommé par des enfants. Dès sa sortie, il s'est imposé comme un diagnostic de choix pour les écoliers en situation d'échec scolaire ou présentant certaines formes d'autisme. L'information s'est rapidement propagée dans la population et de nombreux parents ont décidé d'en faire prendre à leurs enfants, voulant leur donner un maximum de chance dans la réussite de leurs études, ou au moins pour éviter qu'ils ne soient désavantagés. D'après l'IFOP, trois mois après la sortie du *logicus*, au moins 4 écoliers sur 5 en ont pris au moins une fois et plus de 50% des étudiants en consomment régulièrement.

L'institut Scifus change alors son fusil d'épaule. Il abandonne sa campagne de lutte contre la réputation de son produit et semble officieusement l'adopter. Il organise des campagnes de sensibilisation dans les milieux pédagogiques et sanitaires, et annonce même publiquement travailler sur une version long terme du logicus, qui pourrait être efficace avec une prise seulement tous les ans au lieu de tous les jours. De nombreux témoignages d'étudiants affluent sur les réseaux sociaux, affirmant avoir constaté une progression spectaculaire dans leur notes depuis leur première "vaccination". Cette évolution technologique a évidemment soulevé de nombreuses polémiques. Dès sa sortie, le logicus a été publiquement condamné par de nombreuses organisations humanitaires, éthiques et religieuses. Mais les médias et les réseaux sociaux ont été réticents à donner la voix à ses opposants, au profit des élections présidentielles américaines et du mariage de deux des streamers les plus populaires du moment. L'opposition au logicus a souffert de son peu de couverture médiatique, mais a su rester vivace malgré son absence d'accès au grand public. Le débat éclate finalement au grand jour quand des associations de parents d'élèves et des syndicats d'enseignants organisent des manifestations simultanées dans la plupart des grandes villes, soulevant entre autres la question du dopage scolaire. Mais surtout, les porte-paroles du mouvement dénoncent l'inégalité générée par le prix du vaccin. Selon eux, le produit coûte trop cher, et de nombreux foyers défavorisés souffrent de l'absence d'aide pour leur permettre de s'en procurer. À ce moment, le *logicus* n'est remboursé qu'en cas de diagnostic du corps médical, sur lequel les assurances font pression pour en réduire la quantité. Peu après, Fred Guimunds, un psychologue réputé et connu pour sa série de collaboration avec Netflix met en garde lors d'une interview dans *Psychological Bulletin* contre des potentiels effets secondaires du logicus, comme une perte de sensibilité, d'empathie et certains troubles émotionnels. Il affirme que des études indépendantes sont en cours et conseille d'attendre leur publication avant d'en consommer. Dès lors, de nombreux témoignages percent la bulle médiatique et alimentent la polémique, qui passe rapidement d'un problème d'inégalité à une question de santé et d'éthique publique. De nombreux médecins, philosophes et prêtres s'expriment sur les dangers et implications du logicus sur la jeunesse et leur rapport général à la vie. Jean-Michel Bérès, ancien directeur de Médecin Sans Frontière (MSF) et co-fondateur de l'*International Ethic Medicine Organization* (IEMO), devient un des principaux porte parole de l'opposition à l'institut Scifus, et réclame un sursis dans la commercialisation du logicus, en attendant d'avoir plus d'information sur ses impacts réels : « *Même si je ne doute pas de la grande rigueur de mes confrères dans l'élaboration et le test du logicus, je mets en cause la généralité de leurs conclusions. Ce produit est d'un genre nouveau et agit de façon durable sur nos neurones. Nous ignorons encore ses impacts réels à long terme, ni ses conséquences sur notre métabolisme émotionnel et spirituel. Les critères classiques de validation de médicaments me semblent insuffisants pour juger de la potentielle dangerosité du logicus : nous devons les faire évoluer pour être plus à même de la mesurer sur notre être dans sa globalité. Nous sommes en train de constituer un comité d'étude indépendant et pluridisciplinaire pour tenter de répondre à cette urgence, mais nous avons besoin de temps et de moyens. J'appelle tous mes concitoyens à leur soutien et à la prudence en attendant que nous ayons établi des observations plus approfondies.* » L'utilisation du logicus et tout ce qu'elle implique devient rapidement la priorité des médias et le sujet principal de discussion

de leur auditoire. Ils invitent des experts et des spécialistes en tout genre, faisant part des dernières nouveautés et donnant leurs avis et pronostics. Petit à petit, la polémique investit tous les milieux sociaux, jusqu'à créer un véritable clivage dans la société, avec d'une part les scifusards, prenant le logicus et militant pour un accès favorisé et parfois systématique au vaccin, et les antiscifusards, n'en prenant pas et militant contre la diffusion de ce-dernier. Le débat prend de l'ampleur et la tension croît de part et d'autre des deux camps. Malgré de nombreuses sollicitations médiatiques, le pape refuse de s'exprimer sur la position de l'Église vis-à-vis du logicus, mais les rumeurs courent qu'il n'en prend pas lui-même, faisant de lui en antiscifusard aux yeux du camp opposé. Quelques temps plus tard, un congrès théologique exceptionnel sur les implications spirituelles du logicus est organisé en république tchèque, avec le dalaï-lama en invité d'honneur. Il s'exprime : « *La logique n'est pas une finalité, elle est comme un chemin, bien utile parfois, mais souvent comme un tunnel, qui transperce la montagne de l'existence, et empêche les détours qui font toute la beauté du voyage. Les vérités profondes de l'existence se trouvent au sommet, inaccessibles à la raison. Elle est comme une cage, qui protège l'être de la folie et du péril et dans laquelle l'esprit aime à s'enfermer quand il a peur de l'émotion, mais qui petit à petit emprisonne l'âme dans un voile de cohérence. La vie a besoin de lever ce voile pour éclore. J'ignore les effets de cette drogue, mais je sais que je n'en ai pas besoin pour être heureux. Qu'elle aide certains à vivre leur destin, grand bien leur fasse. Qu'elle nous enferme davantage dans le labyrinthe de nos angoisses, peut-être en avons-nous besoin pour comprendre la mesure de notre folie. Mais elle ne doit en aucun cas nous diviser, ni nous faire oublier la profondeur de notre cœur. J'appelle tout un chacun à méditer sérieusement sur les raisons profondes derrière une éventuelle prise [de logicus].* » Suite à ce congrès et sur l'appel du Dalaï-lama, de nombreuses manifestations pacifiques éclatent, appelant à une diminution des tensions autour du débat et à reporter l'attention collective sur l'urgence d'autres problèmes, comme la pauvreté et le réchauffement climatique. L'image de marque du logicus qu'avait construite le laboratoire commence alors à souffrir des lobbies antiscifusards, et le volume de vente, qui ne cessait d'augmenter jusque là, commence à se stabiliser. Peu après, certains syndicats de psychologues organisent des manifestations pour l'interdiction du médicament. Ils affirment que l'inconscient a besoin d'incohérence et d'illogisme pour fonctionner de manière saine et accusent le logicus du dérèglement émotionnel de beaucoup de leurs patients, accentuant selon eux certains de leurs traits autistiques. Ces-dernières sont peu suivies mais leurs slogans, comme par exemple : “La connerie n'est pas une maladie”, “L'intelligence n'est pas si stupide” ou encore “logica machina est” semblent impacter fortement l'opinion publique. Les ventes du logicus commencent alors à baisser légèrement, une première depuis sa sortie. Les antiscifusards semblent prendre l'avantage, au moins sur la scène médiatique. L'institut Scifus est accusé de vouloir prendre le monopole de l'intelligence, de la réduire à un *business* douteux, voire même de tenter de la corrompre. Un même, comparant son directeur à l'apprenti sorcier de Fantasia, fait le tour des réseaux sociaux et devient extrêmement populaire. Certains complotistes vont jusqu'à l'accuser de poursuivre des projets maléfiques amorcés par Bill Gates pendant l'épidémie du Covid-19. Quelques porte-paroles d'associations anti-vaccin sont reçus pour la première fois par des *streamers* célèbres et tentent sans succès d'élargir le débat à leur cause. En France, un projet de loi visant à interdire la vente du logicus sans ordonnance est proposé à l'assemblée mais rejeté par le

conseil constitutionnel. Certains scandales éclatent sur des médias alternatifs, dénonçant les lobbies politiques de l'institut Scifus, parlant même de corruption mais n'ont pas de bases solides et sont rapidement étouffés.

L'institut répond finalement par un communiqué de presse largement diffusé qui semble à nouveau stabiliser l'opinion publique : « *Le logicus n'est pas une drogue miracle censée rendre plus intelligent ou en donner l'illusion. Il s'agit d'un produit paramédical permettant de rectifier une limitation génétique dont nous sommes tous plus ou moins victimes. Le logicus n'impacte pas les capacités cognitives à proprement parler, il permet de mieux allouer les ressources neuronales du cerveau, c'est-à-dire d'éviter la formation des structures à l'origine des erreurs de raisonnement. [...] Pour faire simple, il ne transforme pas en super-einstein, il ne fait qu'enlever une partie des obstacles qui nous empêche de le devenir. Nous ne prétendons pas résoudre le mystère de l'intelligence, nous voulons simplement donner à chacun la chance d'exprimer son plein potentiel. De récentes études neuro-génétiques ont confirmé que de nombreux grands hommes et femmes, comme Napoléon, Cléopâtre, Freud, Newton ou encore Churchill pour ne citer qu'eux, possédaient des gènes fabriquant une protéine similaire à une de celle présente dans le logicus, ce qui a contribué à leur permettre de développer les formidables capacités que nous leur connaissons. Nous voulons permettre à tous ceux qui n'ont pas eu leur chance à la naissance de pouvoir eux aussi vivre "a big fate" [un grand destin]. [...] Le logicus a été testé dans la plus grande rigueur scientifique et clinique. Les effets secondaires sont extrêmement rares, et aucun dégât sur l'encéphale n'a été identifié avec précision. Notre produit est accusé d'agir sur le cerveau ; c'est vrai : les seuls effets mis clairement en évidence à ce jour sont bénéfiques, au contraire d'autres produits légaux largement consommés comme l'alcool ou le cannabis, qui sont connus pour les dommages irréversibles qu'ils ont sur les neurones. Nous restons vigilants et continuons nos études cliniques, mais nous pouvons aujourd'hui affirmer avec certitude que plusieurs décennies de consommation de logicus sont moins nocifs pour notre cortex qu'un seul verre de bière.* » Suite à ce communiqué, l'institut relance une grande campagne de communication centrée sur l'accompagnement scolaire, insistant sur son aspect inoffensif et sa capacité à rendre "un grand destin" possible. Parallèlement, de nombreuses stars et personnalités publiques affirment leurs positions scifusardes. Un tweet du célèbre acteur hollywoodien Brad Damon, dépasse le 10 millions de retweet : « *Il n'est pas normal qu'encore aujourd'hui des personnes souffrent de ces limitations génétiques archaïques qui empêchent de développer son intelligence à son plein potentiel* ». Même si beaucoup de gens dénoncent dans ces actions de communication un véritable matraquage de la part de l'institut, les ventes reprennent leur progression. Quelques mois plus tard, Frédéric Avilli, récente médaille Fields : la plus haute distinction pour un mathématicien, annonce consommer du logicus assidûment depuis sa sortie, d'abord par curiosité, et ensuite pour les effets bénéfiques constatés. Ce témoignage relance et ravive la polémique, qui se centre cette fois-ci sur la notion de dopage mental. Les débats continuent, mais commencent à lasser la foule, qui aimerait pouvoir trancher sur la valeur du produit. Les études indépendantes semblent avoir du mal à aboutir et le camp antisCIFUSARD peine à s'organiser et à s'unifier. En attendant, les ventes du logicus continuent d'augmenter dans le monde entier et, en France, dépassent même celles des antidépresseurs. Finalement, la position scifusarde prend un avantage décisif

à la publication d'une lettre de Marie-Françoise Etiarlov, philosophe et historienne des religions suisse mondialement reconnue, intitulée "J'approuve" faisant l'éloge du logicus, dont voici quelques extraits :

« Chère Humanité,

Me permets-tu, dans ma gratitude pour l'immense honneur que j'ai de pouvoir me compter comme l'un de tes membre, d'avoir le souci de ta juste gloire et de te dire que ton étoile, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus honteuse, de la plus ineffaçable des taches ?

[...]

La vérité d'abord sur le débat autour du logicus.

Il est indéniable que ce médicament marque une étape cruciale dans ton évolution. Aucune étude, aucun témoignage ne porte ombrage à son intégrité, ni à son efficacité. Personne n'a osé questionner ses performances. Ses opposants eux-mêmes n'ont pas le culot de le faire. Les plus téméraires d'entre eux se cantonnent à mettre en garde. Contre quoi ? Un danger, un péril, potentiel, flou, incertain. Ils ne s'accordent que sur l'aspect hypothétique de leur présage. Il est vrai que la prudence nous impose des réserves, mais la première des précautions n'est-elle pas de se baser sur des éléments concrets avant de raisonner ? N'y a-t-il pire risque que de s'égarer dans le brouillard de fantasmes superstitieux ? C'est bien ce genre d'égarements que je diagnostique pour ces malheureux. Car quand il s'agit d'apporter des preuves tangibles, de véritables arguments à leurs affirmations douteuses, ils restent cois, vagues, prennent la tangente, promettent. C'est bien normal, ils n'ont rien. Ils n'ont d'autre argument que leur imagination, d'autre mobile que leur ignorance, d'autre raison que leur obstination.

[...]

La route du savoir est longue et sinueuse, et ne récompense que rarement les audacieux. Ils sont incompris, méprisés, emprisonnés. Ce n'est qu'une fois que la vérité éclate et leur donne mille fois raison qu'on les regrette, qu'on comprend toute la portée de leur sacrifice, hélas longtemps après qu'il ne soit plus possible de les remercier. C'est le prix à payer pour te servir, ô glorieuse Humanité, c'est pour ton salut qu'ils souffrent. Nous n'avons que trop d'exemples, Galilée, Van Gogh, Jésus et surtout la foule immense des anonymes dont les persécutions ont étouffé à jamais le génie. Mais l'histoire se répète, les leçons ne profitent pas. Il ne faut pas croire que l'obscurantisme fut enterré avec ses instigateurs ; il continue d'agir, toujours aussi vivace, tirant sa force de vieilles croyances oubliées ; il a simplement changé de forme. Il n'est plus question d'emprisonner pour la forme de la Terre au nom de dogmes religieux, il est question d'interdire, de ruiner l'aboutissement d'un effort collectif sans précédent au nom de valeurs vagues et sulfureuses. Humanité ! Est-ce le moment de retourner en arrière, d'abandonner ton ascension à deux pas du col, à

l'orée de nouveaux horizons ? Non. Fini le temps où la calomnie et la barbarie avaient raison de tes bienfaiteurs. Toi qui tant de fois as su évoluer, t'adapter au zèle de ton génie, te voilà réduite une fois de plus à douter de toi-même, à te blottir dans le sein de ton ignorance, qui t'a et te fait tant de mal. Mais rassure-toi, aujourd'hui, en s'opposant à son propre remède, elle pousse son dernier rôle.

J'approuve le progrès humain qui, par l'essence de sa nature, est le progrès de la vie.

J'approuve la glorieuse destinée de notre espèce, qui seule sait repousser les limites de son état et percer les mystères qui l'entoure.

J'approuve l'usage du logicus, qui joue déjà un grand rôle dans ton éternelle évolution.

Je n'ai qu'une passion, la tienne, chère humanité, toi qui, au nom de la lumière, ne taris d'effort pour éclairer les ténèbres de ton flambeau. Que ceux qui se refusent à en raviver la flamme se taisent et contemplent la marche irrésistible de ses porteurs, et ruminent en silence l'ignorance de leur bêtise. »

L'injonction est traduite dans plus de 150 langues et fait le *buzz*. Bien que largement moquée et critiquée, elle est aujourd'hui considérée comme ayant joué un rôle essentiel dans la clôture du débat. Ce-dernier semble alors curieusement bloqué autour de la question du dopage mental, bien que tout le monde s'en plaigne. Les scifusards accusent les antiscifusards de rechigner pour un problème d'éthique mineur et spécifique, et les antiscifusards accusent les scifusards de les empêcher de traiter de questions plus profondes. La lettre apparaît alors comme l'unique porte de sortie de la polémique, la synthèse, comme une troisième partie de dissertation. Les médias invitent brièvement certaines personnalités pour en discuter, mais le sujet n'intéresse plus l'audimat, qui se captive pour le regain des violences raciales aux Etats-unis suite à l'assassinat d'un potentiel candidat républicain d'origine mexicaine aux élections présidentielles. Le débat autour du *logicus* semble désuet, presque ringard et disparaît alors complètement de la scène médiatique ; la lettre de M.F. Etiarlov s'en impose de fait comme la conclusion.

La fin du débat ne marque pas la fin du "vaccin anti-connerie", bien au contraire. La consommation mondiale de *logicus* continue d'augmenter doucement au fil des mois. Des laboratoires concurrents essayent de lancer des produits similaires, mais ils sont attaqués en justice par l'institut pour violation de brevet. Un seul produit arrive à sortir sur le marché : l'*abiasil* (*excebias* dans les pays anglo-saxons), mais il arrive "après la bataille" et se fait complètement écraser par son concurrent. Juste avant sa sortie, sous couvert d'une campagne de prévention contre la contrefaçon de médicaments, l'institut Scifus met en garde contre "les imitations frauduleuses et déficientes" de son produit, verrouillant ainsi complètement son image de marque dans l'esprit de la population et n'y laissant aucune place pour le nouveau venu. Le laboratoire suisse Pierre & Pierre, à l'origine de l'*abiasil*, attaque l'institut Scifus pour diffamation mais n'obtient pas gain de cause. Il parvient tout de même à s'insérer sur le marché, mais n'en occupe encore aujourd'hui qu'une part négligeable.

Un an plus tard, juste après la fin des élections américaines, le célèbre journal économique *Business Magazine* publie une étude comparant le salaire moyen entre les preneurs de logicus et les “*naturals*”. Cette-dernière met en évidence une forte corrélation entre la prise du vaccin et le salaire, et conclut qu’en moyenne, à origine sociale équivalente, un preneur de logicus serait payé 30% de plus qu’un natural. Cette étude est appuyée par de nombreuses autres qui sortent simultanément. Les ventes de logicus, qui jusque là étaient supérieures mais comparables à celles du moment de sa sortie, explosent. Peu après, une autre série d’études sort, établissant cette fois un lien direct entre la prise du logicus et les accidents de la route. Selon certaines d’entre elles, un automobiliste ne prenant pas de logicus aurait trois fois plus de chance d’être à l’origine d’un accident de voiture que quelqu’un qui en consommerait. Les auteurs de ces études attribuent ces résultats à une meilleure capacité de raisonnement et de discernement des vaccinés, qui sont simplement moins sujet à faire des “conneries”. D’autres articles du même genre rejoignent ce verdict sur des sujets divers et variés. Suite à ces études, des compagnies d’assurance automobile offrent des contrats spéciaux à tarif avantageux pour les preneurs de logicus. Certaines mutuelles font de même et diminuent le montant des cotisations de 20% pour les preneurs de logicus. En même temps, une affaire retentissante éclate au Pays-Bas et modère légèrement l’engouement pour le vaccin. Simon Heijnen, un jeune homme de 23 ans, est retrouvé mort chez lui avec des quantités anormalement élevées de logicus dans ses placards. L’affaire est médiatisée, un voisin témoigne : même s’il lui avait toujours paru un peu marginal, il lui semblait sain d’esprit, bien qu’un peu trop stressé par ses examens. Mais son comportement a brusquement changé, et en l’espace de 6 mois, il était devenu comme fou. Finalement, il est aisément établi qu’il consommait trop de logicus, parfois jusqu’à une vingtaine de pilule par jour d’après les enquêteurs, et que cette surconsommation fut à l’origine de sa mort. Un scandale éclate, de nombreuses associations antiscifusardes encore actives en profitent pour monter sur le devant de la scène et offrent leur soutien à la famille de la victime, qui lance un procès à l’institut Scifus. Mais l’opinion commune est du côté scifusard et certains vont même jusqu’à déplorer qu’il n’ait pas pu consommer correctement le logicus plus tôt dans sa vie. Comme le dira Grün Hagt lors d’une interview : « *Tout chose est toxique en excès. L’excès seul est à l’origine de la mort de cet homme et non pas le logicus. Ce qu’il a fait est tout à fait malheureux, nous n’en sommes aucunement responsables. Entre nous, cela aurait pu ne pas arriver s’il avait consommé le logicus normalement dès le début...* » Loin d’étouffer l’affaire, l’institut Scifus offre publiquement son soutien aux proches de la victime et lance une campagne de prévention contre la mauvaise utilisation du logicus, des médicaments et des drogues en général. Parallèlement, il appuie sur le rôle bénéfique que peut avoir le logicus correctement utilisé, le présentant presque comme un remède à ces “bêtises de jeunesse”. Un slogan utilisé aux Etat-Unis fait polémique : « *Chaque année, le covid tue 10 000 personnes [aux Etat-Unis], la connerie plusieurs millions. Vous aussi, faites-vous vacciner.* » Suite à cette affaire, certains médecins parlent de rendre le logicus obligatoire en dessous d’un certain âge, mais ils restent minoritaires. Malgré quelques aides mises en place, la prise quotidienne de logicus représente un budget que tous les foyers ne peuvent s’offrir. L’armée américaine avoue avoir créé des unités entièrement vaccinées et avoir comparé leurs résultats

en entraînement et sur le terrain. Le pentagone est formel, le logicus améliore l'efficacité des troupes, surtout dans des missions statiques, comme la surveillance ou l'espionnage. La Chine décide de rendre le logicus obligatoire pour les métiers à risque, comme les pilotes d'avion, les astronautes ou les techniciens de centrales nucléaires. Suivant leur exemple, beaucoup de pays occidentaux, asiatiques et arabes font de même, étendant parfois l'impératif aux routiers. Quelques pays ne suivent pas le mouvement. L'Inde en particulier, sous l'influence de *gurus* populaires interdit la consommation du logicus aux mineurs. Les pays africains, quant à eux, sont peu concernés à cause du coût élevé du produit. La consommation du logicus y reste réservée aux élites et la population ne semble pas intéressée.

Six mois plus tard, presque cinq ans après la sortie du logicus, l'institut Scifus en sort la version long terme, baptisée *logiplus*, comme annoncé quelques années auparavant. Il est, selon l'institut, beaucoup plus efficace et surtout ne nécessite qu'une prise tout les 6 à 9 mois pour agir efficacement. La sortie de ce nouveau produit est le seul événement marquant du moment et est largement médiatisé. Par sa longue durée d'effectivité, le logiplus est beaucoup plus abordable que le logicus, et devient accessible à tous. L'imposition du vaccin à de plus larges secteurs d'activité, voire à l'ensemble de la population, devient alors envisageable, le problème financier étant le principal facteur limitant de la démocratisation du logicus. Le sujet est ardemment discuté dans les sphères publiques et privées. Par souci d'impartialité, les médias invitent quelques antiscifusards, qui essaient de défendre à nouveau leur point de vue, mais ils sont jugés trop extrêmes, les débats étant centrés autour de la question de rendre ou non le logiplus obligatoire. Pourtant, au bout de quelques semaines à peine, ils retrouvent subitement du crédit auprès de l'opinion publique grâce à un article cinglant de Mediapart. Le journal indépendant dévoile, preuve à l'appui, des conversations interceptées entre Marie-Françoise Etiarlov et des hauts responsables de l'institut Scifus. Il semblerait que la philosophe ait touché une forte somme d'argent suite à la rédaction de sa lettre, et les discussions font mention d'autres affaires d'influence liées à l'image du produit. Mediapart affirme n'avoir pu dévoiler ces informations plus tôt à cause de menaces de mort reçues par leur informateur, récemment décédé. La philosophe nie publiquement ces accusations lors d'un bref tweet : « *Je refuse de me défendre contre de pareilles calomnies. Au revoir.* » Elle s'isole ensuite dans sa villa monégasque et refuse de s'exprimer malgré les innombrables sollicitations des journalistes. Le public prend cette fuite luxueuse comme un aveu de culpabilité, sans pour autant oser trancher ; puis, faute de nouveaux éléments, se désintéresse de la question. Peu après, des infirmières en charge de mener les tests du logicus avouent avoir, sous la pression de l'institut, "arrangé" les résultats et en particulier ceux concernant les effets secondaires. Selon elles, la consommation du produit peut, après plusieurs mois, provoquer des violentes crises de migraines chroniques chez les patients mais ces dernières n'ont pas été attribuées au vaccin dans les résultats officiels. Elles affirment risquer leur poste en témoignant et préfèrent rester anonymes. Des milliers de gens affirment alors souffrir de ces migraines, effectivement survenues entre 6 à 18 mois après leur première prise de logicus, sans en avoir jusqu'à présent fait le lien. L'institut, appuyé par les porte-paroles du corps médical, réfute ces conclusions, affirmant que la crise de migraine est une pathologie liée à beaucoup de facteurs indépendants du logicus, comme par exemple la surexposition aux

ondes dans les grandes villes, et que ses accusations ne sauraient être légitimes n'ayant comme bases que des concordances temporelles. En particulier, beaucoup des migraines diagnostiquées coïncident avec la sortie de la 7G. L'industrie des télécoms réagit violemment à cette accusation voilée, certifiant avoir elle aussi testé l'inoffensivité de leur technologie. De nombreuses études sont réalisées par la suite sur l'impact du logicus et des ondes, indépendamment ou couplés à d'autres facteurs, mais aucune conclusion claire n'en émerge. Certaines démontrent le danger de l'un ou de l'autre, tandis que d'autres prouvent leur innocuité, alors que le reste affirme ne pouvoir trancher. Petit à petit, les gens ont l'impression que les résultats des études dépendent fortement de l'origine de leur financement, et réclament des études indépendantes. La perte de confiance dans les études officielles est telle qu'en France, le néologisme « éturderie » s'impose dans le vocabulaire courant pour désigner la conclusion d'un raisonnement fallacieux ou que l'on désapprouve. Le souvenir de la promesse de Jean-Michel Bérès, l'ancien directeur de l'IEMO, quant à ses études indépendantes remonte alors à la surface. Des rumeurs circulent quant à son silence : certains l'accusent d'avoir détourné l'argent des dons comme il arrive fréquemment dans les organisations humanitaires, d'autres pensent qu'il a dû se retirer suite à des pressions politiques ou chantages venant de l'institut. Sous la contrainte populaire, les médias le sollicitent et il accepte d'être reçu sur la BBC à la condition de passer en direct. L'événement est extrêmement attendu et représente un des derniers espoir du camp antiscifusard. Cependant, le jour J, beaucoup d'entre eux sont déçus par l'intervention du médecin. Il répond le plus souvent à côté des questions posées, ne s'engage dans aucune opinion tranchée et reste évasif quant aux raisons de son absence. Il dit seulement brièvement avoir été espionné et avoir dû abandonner ses études sur le logicus pour des raisons indépendantes de sa volonté. Pour certains, c'est évident qu'il est sous l'emprise de fortes pressions, et qu'il ne peut parler ouvertement sans risquer sa vie et celles de ses proches. D'autres pensent qu'il joue la comédie pour cacher un secret d'un autre type. Néanmoins, à la fin de son intervention, il annonce avoir, grâce aux dons, tourné un documentaire bouleversant, sous la forme d'un recueil de témoignage, qu'il met à disposition gratuitement. Il invite chacun à le visionner et à le prendre en compte pour se faire son opinion sur le logicus. Il termine par cette phrase ambiguë : « *Je ne peux pas en faire plus pour l'instant.* »

Ce documentaire, intitulé : « *Do we need poeticus ?* », surprend l'ensemble de son auditoire. Beaucoup s'attendaient à voir le témoignage de médecins, de psychologues ou de malades souffrant de migraines, ou encore s'attendaient à y trouver des preuves des pressions que Jean-Michel Beres aurait subi. Bien au contraire, il donne la voix à des professions plus modestes, dont aucun représentant n'avait encore pu s'exprimer publiquement. Le film commence par le témoignage de Eniko, agriculteur hongrois. On le voit parler devant une assemblée d'individus de professions similaires. Il dit avoir pris du logicus par curiosité et avoir constaté une nette amélioration dans sa gestion administrative et ses capacités d'organisation et de planification. Mais il jure de ne plus jamais en reprendre de sa vie, sous les approbations de son auditoire : « *Avant, j'étais connu pour avoir la main verte. Je plantais un truc et paf, ça poussait. C'était pas du hasard, j'avais toujours un petit geste, une petite attention, vous savez, j'enlevais une branche par ci, j'arrosais un peu plus, un peu moins. Je le faisais sans trop y réfléchir, c'était naturel, j'aimais ça. Maintenant, c'est plus pareil. Je ne sais pas comment expliquer. Je le sens moins bien, ça marche moins bien. Je ne peux rien*

prouver, mais je suis sûr que c'est à cause du logicus. J'ai arrêté d'en prendre depuis presque un an, et ça ne revient pas. » Ce témoignage donne le ton du documentaire, et introduit ceux d'une foule d'autres professions : fermiers, bergers, vétérinaires, artisans, artistes. Tous ont essayé le vaccin et disent le regretter amèrement. Tous parlent d'une perte, de la disparition de quelque chose d'important mais qu'ils peinent à définir. Certains parlent de sensibilité, d'autres de subtilité, de connexion, d'ouverture voire d'humanité, ce que le narrateur résume sous le nom de poésie. Il présente ensuite des libraires, annonçant avoir vu leurs ventes de recueils de poésie, déjà basses, chuter drastiquement depuis la démocratisation du logicus. Des artistes confessent ne plus apprécier comme avant leur œuvres favorites. Des professeurs de lettres témoignent également avoir de plus en plus de mal à intéresser les élèves, et déplorent les récentes coupes de budget dans la culture. La voix douce du narrateur conclut : « *Le logicus nous rend logique. Mais à quel prix ? Est-ce la logique qui nous fait tomber amoureux, est-ce la logique qui nous fait trouver beau un coucher de soleil, qui nous fait sourire en voyant un nouveau né ? Le logicus tue la poésie. Sûrement arriverons-nous à survivre sans, mais arriverons-nous toujours à vivre ?* » Bien qu'immédiatement moqué et parodié par les plus fervents scifusards, le documentaire semble bouleverser une grande partie de la population, qui reste silencieuse. Beaucoup des révélations du film sont déjà suspectées du plus grand monde par de vagues rumeurs alarmantes, auxquelles le documentaire semble avoir brusquement donné réalité et contenance. Le public est partagé, les médias n'osent pas prendre position. L'institut Scifus, qui avait organisé une conférence de presse le lendemain de la diffusion du documentaire, semble également dérouté par son contenu, et n'en fait presque pas mention et parle à la place de petit projets sans importance. Quelques jours plus tard, personne n'a encore véritablement réagi, les gens évitent d'en parler, comme si le sujet était devenu tabou.

La communauté hippie est la première à réagir, prouvant être plus organisée et soudée qu'elle ne le laisse à penser. Elle organise, principalement au Mexique, au Pays-Bas et au Portugal, des petits événements de sensibilisation, agrémentés de concerts et ateliers, et propose à qui en ressent le besoin de prendre du poeticus, un nouveau surnom donné au LSD pour l'occasion. La plupart de ces manifestations sont violemment réprimées dans les pays où la drogue n'est pas tolérée et la plupart des organisateurs sont emprisonnés. Immédiatement après, les porte-paroles hippies dénoncent ces agissements qu'ils qualifient de "fascistes" et "anti-démocratiques" et, s'adressant plus au public qu'aux pouvoirs législatifs, de nombreuses études à l'appui, affirment que le poeticus ou LSD n'a pas plus de raison d'être illégal que le logicus. Les médias, jusqu'alors silencieux, réagissent et commencent par condamner le discours hippie en invitant d'anciens "junkies" parler de leur addiction. Mais le souvenir de la mort de Simon Heijnen suite à son overdose de logicus est encore dans les esprits, et ces témoignages se retrouvent être un argument en faveur des hippies, et par extension des antiscifusards. Contre toute attente, la plupart des gens se déclarent favorable à l'opinion hippie, ou au moins à accepter de remettre en question certains préjugés concernant les psychotropes. Le camp scifusard semble pris de court. Les antiscifusards défilent, triomphant, au nom de la poésie. Jusque là personne ne mentionne le documentaire de Jean-Michel Bérès, mais tout le monde sait qu'il est à l'origine de ce retournement de situation. Pourtant les ventes de logicus ne diminuent pas pour autant et l'euphorie est de courte durée. Les manifestants sont majoritairement des gens qui ne prenaient déjà pas de

logicus, et la plupart militent plus pour la légalisation du LSD que pour l'interdiction du logicus. En outre, de nombreux intellectuels de tous bords dénoncent l'amalgame entre le LSD et l'hypothétique "poeticus" qui, selon eux, n'a pas lieu d'être. Ils rappellent que si le LSD peut être un outil au service de la création et l'exploration poétique, la poésie est bien plus vaste et profonde, n'a pas attendu son apparition pour exister, et il serait extrêmement réducteur et dommageable pour l'humanité d'associer les deux. Ces affirmations sont reprises par beaucoup d'internautes sur les réseaux sociaux, qui déclarent prendre du logicus et toujours aimer autant lire et rigoler, contestant le message du documentaire. Comme le dira Marc Musso, l'écrivain français le plus lu du moment : « *Les vieux poètes sont dépassés, les gens aiment aujourd'hui simplement des œuvres plus actuelles.* » En outre, des collectifs de médecins se manifestent également, rappelant que le logicus a été testé scientifiquement, et qu'il a fait baisser la mortalité routière de plus de 60%, alors qu'il est déconseillé de conduire sous LSD. Malgré les innombrables témoignages et arguments à nouveau avancés par les scifusards, le débat reste fébrile et morcelé, comme si personne n'osait ou n'arrivait à donner le coup de grâce aux antiscifusards.

Enfin, un événement majeur, en apparence sans rapport, vient clore la phase hippie de l'antiscifusisme. Le 31 Juillet 20XX, l'homme pose enfin son premier pas sur Mars. Après trois longues semaines de voyage sidéral, pleines de doutes et d'espoir, la navette internationale s'est posée dans un des larges cratères de la planète rouge. Une audience de plus de 4 Milliards de téléspectateurs assiste à la retransmission en direct de l'exploit et voit le canadien Charles Aldrin poser son pied sur le sol poussiéreux et annoncer fièrement à la caméra : « Un petit pas pour l'Homme, un pas de plus pour l'humanité. » L'événement est fêté autour du globe. Lors d'une interview suivant la retransmission, Jim Wörner, le directeur de l'agence spatiale internationale, s'annonce extrêmement optimiste quant à la suite de ce qu'il nomme déjà comme étant "la conquête spatiale de l'humanité". Il félicite l'ensemble du personnel de l'agence, qui s'est surpassé mais insiste sur la portée plus globale de l'exploit : « *Une fusée, c'est plus qu'une nacelle et un réacteur, c'est les milliers de petites mains qui l'ont conçue et construite, et les millions d'autres qui les ont nourries et soutenues, et ainsi de suite. C'est une formidable œuvre collective dont nous pouvons tous être fiers.* » Un journaliste lui demande alors de développer, et de donner un exemple de soutien indirect absolument essentiel. Prenant un air blagueur, il cite le café et le logicus. L'un faisant fonctionner le cerveau que l'autre rend performant. Selon lui, sans ces produits à disposition, le sol martien ne serait encore pour nous qu'un horizon incertain. La phrase passe inaperçue dans l'interview, mais retentit quelques jours après, une fois l'euphorie de l'exploit spatial passée. De nombreux chercheurs et historiens des sciences remarquent avoir constaté une véritable explosion des résultats et découvertes scientifiques dans les dernières années. Citant Frédéric Avilli, la médaille Fields, et bien d'autres, ils attribuent cette remarquable progression au logiplus, ayant alors complètement supplanté le logicus. Une grande campagne de communication, visant à donner le coup de grâce au mouvement antiscifusard, est lancée par l'institut Scifus, appuyée par le slogan : « *Vous êtes dans la lune, on est sur mars !* » A part quelques manifestations et grèves de certains agriculteurs bio-éthiques et de professeurs de lettres peu suivies, peu d'objections sont soulevées. Les débats visant à rendre le logiplus obligatoire reprennent mais se terminent rapidement. De nombreux pays nordiques

rendent le logiplus obligatoire pour conduire, être fonctionnaire et pour les mineurs, suivis d'une bonne partie du monde occidental, asiatique et américain. Beaucoup de ressortissants de ces pays essaient alors de fuir dans les pays encore "naturels", principalement en Inde ou en Amérique centrale. Mais la plupart n'obtiennent pas de visa, et sont contraints de rester ou d'opter pour l'Afrique. L'OMS estime alors que 70% de l'humanité est vaccinée au logiplus.

Quelques mois après l'obligation du logiplus, la rumeur se propage qu'un groupe de militants mexicains aurait mis au point un produit permettant d'en annuler les effets. Rapidement, le fait est avéré et de nombreuses personnes se déclarent anonymement intéressées par le *cleverus*, comme ironiquement baptisé par ses créateurs. Des plateformes de e-commerces en proposent et sont rapidement en rupture de stock. Le produit est immédiatement rendu illégal par les autorités étatiques et condamné par l'ONU. Cependant, il remporte un franc succès sur le marché noir et son prix explose. Le commerce est rapidement contrôlé par la mafia et se développe un peu partout dans le monde. Des campagnes de prévention contre l'utilisation du *cleverus* sont organisées, mettant en garde contre l'absence d'étude clinique validant l'innocuité du produit. Le délit de revente de *cleverus* devient pénal mais sa consommation reste tolérée, même si elle devient un facteur aggravant lors d'un accident de la route. La consommation réelle de la population est difficile à estimer ; d'après l'IFOP, deux ans après la sortie du *cleverus*, entre 5 et 15% de la population française en consomme. Depuis lors, ces chiffres sont restés relativement stables, et la société semble enfin avoir trouvé un équilibre dans sa relation au logiplus.

Aujourd'hui, 10 ans après la sortie du *logicus*, nous sommes à la veille d'un nouveau bouleversement dans l'histoire de l'humanité. L'institut Scifus a annoncé prochainement la sortie d'un tout nouveau produit à la pointe de la technologie neurobiologique. Grâce aux récentes avancées sur le sommeil, ils ont mis au point un mélange d'enzymes permettant, d'après les papiers de recherches publiés par l'institut, de ne dormir seulement que deux heures par nuit, en redirigeant l'énergie gaspillée pour rêver vers les muscles et le cerveau. Ce produit, baptisé *awakus* (prononcer eu-ouheïkus), suscite d'ores et déjà de nombreuses polémiques. Certains sondages montrent une certaine méfiance du public pour cette nouvelle innovation, d'autres affirment qu'une majorité de la population rêve de l'essayer, assez ironiquement d'ailleurs étant donné que l'*awakus* fonctionne précisément en inhibant les rêves. Comment l'humanité réagira à ce nouveau progrès ? Aura-t-elle le courage de l'adopter comme pour les précédents ? Nous sommes sur le point de le découvrir.

FIN